



John
Carlin

LE SOURIRE
DE MANDELA

Par l'auteur d'*Invictus* | Seuil

JOHN CARLIN

LE SOURIRE DE MANDELA

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARC SAINT-UPÉRY

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Du même auteur

Rafa : my story, co-écrit avec Rafael Nadal
Sphere, 2012

Playing the Enemy "Invictus"
Penguin, August 2008

White Angels
Bloomsbury, 2004

Titre original : *Knowing Mandela*
Éditeur original : HarperCollins Publishers
ISBN original : 978-00-62-32395-8
© John Carlin, 2013.

Cette édition est publiée en accord avec L'Autre Agence, Paris, France.
Tous droits réservés.

ISBN 978-2-02-115575-4

© Éditions du Seuil, novembre 2013, pour la traduction française.

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Pour l'Afrique du Sud

TABLE DES MATIÈRES

[Couverture](#)

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Avant-propos](#)

[CHAPITRE UN - Le président et le journaliste](#)

[CHAPITRE DEUX - Les grandes espérances](#)

[CHAPITRE TROIS - Nelson et Cléopâtre](#)

[CHAPITRE QUATRE - À la conquête des Noirs](#)

[CHAPITRE CINQ - Les jusqu'au-boutistes](#)

[CHAPITRE SIX - Un héros pour son valet](#)

[CHAPITRE SEPT - Les larmes des Springboks](#)

[CHAPITRE HUIT - Magnanimité](#)

[Remerciements](#)

Avant-propos

Le Sourire de Mandela est un petit livre sur un grand homme que j'ai eu la chance de connaître personnellement : Nelson Mandela. L'histoire se concentre sur la période la plus héroïque de son existence, entre 1990 et 1995, lorsqu'il dut faire face aux pires obstacles. C'est aussi l'époque de ses plus grands triomphes, et le moment où il a manifesté la pleine mesure de son génie politique.

Correspondant en Afrique du Sud du quotidien britannique *The Independent*, j'ai passé ces cinq années à suivre les exploits, les épreuves et les tribulations de Mandela. De ce fait, je suis un des rares journalistes étrangers à s'être trouvés sur place pour couvrir à la fois sa sortie de prison, le 11 février 1990, et son accès à la présidence quatre ans plus tard. J'ai été suffisamment proche de Mandela tout au long de cette période décisive de l'histoire du pays pour observer l'homme d'aussi près que possible compte tenu de ma position. Je ne prétendrai pas avoir été son « ami », mais je peux affirmer que non seulement il savait fort bien qui j'étais, mais qu'il avait lu certains de mes articles sur lui, ce qui est pour moi un motif de fierté.

Après avoir quitté l'Afrique du Sud pour Washington en 1995, j'ai continué à étudier Mandela, et à réfléchir à son parcours. J'ai réalisé de nombreux entretiens avec ses proches pour plusieurs films documentaires et pour mon précédent livre, *Déjouer l'ennemi. Nelson Mandela et le jeu qui a sauvé une nation*, dont Clint Eastwood a tiré un film intitulé *Invictus*. Le livre décrit le zénith de la trajectoire politique de Mandela sous les dehors d'un simple match de rugby. C'est ainsi que j'ai accumulé une énorme masse d'informations et de nombreuses anecdotes révélatrices qui ont façonné ma perception du personnage public, mais aussi de l'homme privé.

Si grande soit la renommée mondiale de Mandela, je crois qu'il reste encore beaucoup à dire sur l'homme, sur la qualité de son engagement, et l'héritage qu'il a laissé au monde. J'espère qu'au

moment de refermer ce livre, mes lecteurs auront une compréhension plus profonde de son héros lui-même, et de ce qui en fait la figure morale et politique dominante de notre époque. Pourtant, Mandela était aussi un être humain avec tous ses défauts et ses angoisses, un héros meurtri dont le triomphe sur la scène politique n'a été acquis qu'au prix de bien des malheurs, solitudes et de déceptions personnelles. Il n'était ni un surhomme ni un saint, ce qui rend plus admirable encore l'œuvre accomplie. Il occupe sa place au panthéon de l'histoire aux côtés d'une poignée d'hommes comme Abraham Lincoln, Gandhi et Martin Luther King.

Le général Alan Brooke, chef de l'état-major impérial britannique pendant la Seconde Guerre mondiale, a un jour décrit Winston Churchill comme suit : « C'est sans doute l'homme le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, et l'étude de sa vie est une source inépuisable d'intérêt. Elle nous permet aussi de comprendre que, de temps à autre, des êtres humains de cette trempe font leur apparition sur la terre et se distinguent de tous les autres par leur stature incomparable. »

Voilà des mots qui selon moi seraient tout aussi pertinents pour décrire Mandela. J'ai passé trente années à couvrir tant de conflits aux quatre coins de la planète – des sanguinaires guerres de guérilla d'Amérique centrale aux batailles plus feutrées du Congrès américain –, mais il est le seul homme politique qui ait réussi à ébranler le cynisme qui accompagne normalement le métier de journaliste. J'étais arrivé en Afrique du Sud après dix ans en Amérique latine, écoeuré par les horreurs perpétrées contre leur propre peuple par des généraux assassins et des présidents fantoches mis en place par les grandes puissances. Mandela a complètement changé mon point de vue. Grâce à lui, j'ai quitté l'Afrique du Sud convaincu qu'en fin de compte la possibilité d'exercer le pouvoir avec noblesse et sagesse n'était pas exclue de l'horizon de l'humanité.

Presque partout aujourd'hui, nous ne rencontrons que médiocrité, fanatisme et lâcheté morale, et notre confiance dans les dirigeants politiques est au plus bas. La figure de Nelson Mandela, qui, malgré ses vingt-sept années passées en captivité, est demeuré aussi

généreux que sage, nous offre une leçon opportune et une source d'inspiration éternelle. L'humanité est capable de grandes choses et l'a toujours été, et il y aura toujours des raisons et des occasions de lutter pour un monde meilleur.

C'est le cœur débordant de gratitude et d'affection que je vous soumetts cette tentative d'illustrer par des mots l'exemple impérissable de Mandela.

Août 2013

Le président et le journaliste

L'homme qui se tenait devant moi aurait dû être mort. Oui, Nelson Mandela aurait dû mourir dans une cellule exiguë sur une petite île, condamné à la prison à vie en 1964 pour avoir pris les armes contre l'État. Et pourtant, c'est bien lui, désormais chef de ce même État, qui m'accueillait presque trente ans après dans son nouveau bureau des Bâtiments de l'Union à Pretoria, avec son habituel sourire resplendissant. Cela faisait moins d'un mois qu'il avait été élu président de la République d'Afrique du Sud. Il me tendit la main, une main puissante et burinée par des années de travaux forcés, tout en me saluant avec une allégresse qui semblait sincère : « Ah, bonjour, John ! Comment allez-vous ? Ça fait plaisir de vous voir ! »

J'étais flatté qu'il s'adresse à moi par mon prénom avec une chaleur apparemment aussi spontanée. Pendant l'heure que je passai avec lui, sa première interview pour un journal étranger depuis son arrivée au pouvoir, je choisis d'oublier que, comme cet autre politicien chevronné qu'était Bill Clinton, il semblait avoir mémorisé le nom de tous les individus qu'il avait rencontrés. Ce n'est que plus tard, dégagé de l'emprise directe de son charme, que je me suis interrogé sur le caractère calculé de son comportement. Avait-il délibérément cherché à me séduire, comme il avait réussi à séduire pratiquement tous ceux qui passaient un peu de temps en sa compagnie : simples citoyens, journalistes ou politiciens de tous bords ? Était-il sincère ou jouait-il la comédie ? Je répondrai à cette question en temps voulu, mais la vérité, c'est qu'à l'époque, j'étais tout simplement incapable de lui résister, comme tout le monde.

Un mètre quatre-vingts, droit comme un i dans son impeccable costume sombre, la démarche un peu raide mais les bras décontractés, avec un mélange de désinvolture et de solennité, Mandela m'invita à passer dans son bureau lambrissé, au moins quarante fois plus vaste que son ancienne cellule de Robben Island. Avec une exquise courtoisie, il me fit signe de m'installer dans un

des luxueux fauteuils qui n'auraient pas été déplacés au château de Versailles. À la veille de ses 76 ans, il exerçait ses fonctions de président de la République d'Afrique du Sud avec une aisance et une grâce qui auraient pu laisser croire qu'au lieu de croupir en prison il venait de passer un tiers de sa vie dans le décor somptueux où s'étaient réfugiés ses prédécesseurs blancs pour oublier le mépris auquel le reste du monde les vouait.

Par un incroyable retournement du destin, l'homme qui était désormais assis devant moi était très probablement le chef d'État le plus admiré de l'histoire. Pour être franc, je ne me sentais pas très à l'aise. Nous nous étions déjà rencontrés plusieurs fois. Depuis mon arrivée en Afrique du Sud en janvier 1989, treize mois avant sa libération, non seulement je l'avais souvent interviewé, mais j'avais eu de nombreuses conversations avec lui en marge de ses conférences de presse et autres événements publics. Mais, en cette matinée du 7 juin 1994, cinq ans et demi plus tard, j'étais passablement intimidé. Le combattant de la liberté privé du droit de vote que j'avais connu était désormais un président élu par le peuple. Des personnalités éminentes du monde entier avaient afflué pour assister à son investiture quatre semaines plus tôt, dans ces mêmes Bâtiments de l'Union, une masse brune perchée sur une colline dominant la capitale sud-africaine. Pendant quatre-vingt-quatre funestes années, ils avaient été le siège du pouvoir raciste blanc. C'est depuis cette citadelle que les lois de l'apartheid avaient été mises en œuvre. C'est dans son enceinte que les chefs de la tribu dominante blanche, les Afrikaners, avaient administré un système qui refusait à 85 % de la population sud-africaine – ceux qui avaient le malheur d'avoir la peau foncée – toute voix au chapitre dans la gestion des affaires de leur pays. Les Noirs ne pouvaient pas voter, ils étaient relégués dans des écoles de qualité inférieure qui les empêchaient de rivaliser avec les Blancs sur le marché du travail, et non seulement le pouvoir leur dictait où ils avaient le droit d'habiter, mais hôpitaux, bus, trains, jardins, plages, toilettes publiques et jusqu'aux cabines téléphoniques étaient strictement ségrégués. L'apartheid, comme Mandela l'avait lui-même décrit un jour, était un véritable génocide moral : une tentative d'anéantir

l'estime de soi de tout un peuple. Pour l'Organisation des Nations unies, il s'agissait d'un « crime contre l'humanité », mais les anciens maîtres de Pretoria n'avaient que faire de l'humanité : ils étaient convaincus d'agir sur terre conformément à la volonté divine. Avec une logique admirable, l'orthodoxie calviniste de l'apartheid prêchait deux édens séparés pour les âmes noires et les âmes blanches, et ses défenseurs considéraient comme un impératif moral de répliquer à ceux qui s'opposaient à la volonté de Dieu avec toute la force que l'Éternel avait généreusement mise à leur disposition. Les militants noirs de base qui osaient se rebeller étaient brisés par la terreur, tabassés par la police, parfois torturés, voire assassinés, et souvent emprisonnés sans procès. Leurs dirigeants, comme Mandela, étaient condamnés à l'exil dans un îlot désert au large de la côte sud-Atlantique.

Mais Mandela avait survécu, et voilà qu'il avait pris d'assaut la citadelle. Tout au long de notre entretien, il ne fit jamais montre d'un excès de triomphalisme, loin de là, mais le fait est qu'il avait vaincu le Dieu de l'apartheid et relégué la version afrikaner de la théologie calviniste aux poubelles de l'histoire. La législation de l'apartheid avait été entièrement abolie, des élections démocratiques avaient eu lieu pour la première fois en Afrique du Sud et le parti qu'il dirigeait, le Congrès national africain (ANC), avait remporté les deux tiers des voix. C'était lui le grand chef désormais, le locataire du palais sur la colline. Sa destinée s'était accomplie dans le style le plus classique, celui du héros qui se révolte contre la tyrannie, supporte la captivité avec une endurance spartiate et en émerge triomphant pour libérer son peuple enchaîné. Et avec une touche supplémentaire qui n'appartenait qu'à lui, il avait aussi racheté les péchés de ses ennemis. Rien d'étonnant à ce qu'il passe pour un géant. Sans jamais trahir le moindre soupçon d'arrogance ou de grandiloquence, il était bien conscient de l'admiration que lui vouait le monde entier.

Sachant que j'en étais moi aussi conscient, il voyait bien que j'étais dans mes petits souliers. Il n'en laissait rien paraître, car c'eût été manquer de courtoisie, mais il se rendait compte de l'effet qu'il produisait sur ses interlocuteurs. Tout le monde se sentait intimidé

en sa présence, et il n'y prenait aucun plaisir, car il voulait être aimé et admiré.

D'où son attitude avec moi, semblable à celle qu'il adoptait avec les autres. Il s'efforçait de me mettre à l'aise en prétendant descendre de son piédestal ; le message était codé mais facile à déchiffrer : moi aussi, je ne suis qu'un humble mortel, comme vous. C'était là tout le sens de son accueil chaleureux, avec sa façon de me montrer qu'il se souvenait de mon nom, puis, une fois que nous fûmes assis, sa manière flatteuse de s'excuser de m'importuner : « Je vous dois des excuses. Je vois bien que nous vous avons obligé à travailler très dur [*very hard*] ces dernières semaines. » Je reconnus sa manière typique d'accentuer le « e » de « *very* » : « *ve-ery hard* », avec une lueur malicieuse dans les yeux. Tout cela me rappelait l'impression qu'il m'avait faite le lendemain de sa sortie de prison, la première fois que je l'avais vu de près : un mélange de majesté royale et de totale accessibilité.

J'accueillis ses excuses avec un petit rire et lui répondis dans le même esprit : « Je n'ai pas travaillé aussi dur que vous, monsieur Mandela, j'en suis bien certain. »

Son sourire s'élargit encore plus : « Ah oui, mais vous n'avez pas passé plusieurs années de farniente sur une île, comme moi. »

Cette fois, j'éclatai de rire. C'était un autre de ses stratagèmes pour dissiper la révérence excessive qu'il inspirait : l'autodérision. Il avait de ce point de vue un côté très britannique. J'ai toujours pensé que, dans une autre vie, Mandela aurait tout à fait pu remplir les fonctions de président d'un de ces clubs de gentlemen victoriens qui subsistent à Londres. Un individu parfaitement courtois et policé et, en même temps, incroyablement sûr de lui. Cela n'avait rien d'étonnant, car il avait été éduqué par des missionnaires britanniques et, dès l'âge de 14 ans, comme il l'avouera plus tard, il en savait plus sur l'histoire de la Grande-Bretagne et sur les batailles de Hastings, Waterloo et Trafalgar que sur la conquête de ce lointain cap de l'Afrique australe par les Afrikaners ou sur les guerres de sa propre tribu Xhosa. À sa naissance, sa famille l'avait baptisé Rohlihlahla, un nom qui signifie « celui qui secoue les arbres » en xhosa, soit trublion, trouble-fête. C'est à un de ces enseignants qu'il

devait de porter le prénom de Nelson, en l'honneur de l'amiral le plus célèbre de l'Empire.

L'autodérision, comme le savent tous les Anglais depuis l'époque de Lord Nelson et bien avant, est un art subtil qui relève en partie de la supercherie. En feignant de sous-estimer vos succès, vous ne faites qu'attirer l'attention sur eux. Dans son allusion à ses années de « farniente » à Robben Island, il y avait plus qu'un soupçon de vanité : nous savions fort bien tous les deux que sa captivité n'avait rien d'un séjour aux Bahamas. J'avais bien remarqué chez lui ce besoin de se faire discrètement mousser, une faiblesse qui ne faisait au fond là aussi que le servir, même si c'était involontaire, car elle le rendait plus humain à mes yeux. En tout cas, intentionnelle ou non, la magie de sa personnalité fonctionnait. Je me sentis bientôt plus détendu, certes pas sur un pied d'égalité, mais suffisamment à l'aise pour exercer mon métier avec un minimum d'assurance et sans risquer de me ridiculiser.

Je mis en route mon magnétophone. L'interview était lancée. Dès ma première question, sur un thème politique, l'expression de son visage changea complètement. Son sourire s'évanouit et ses traits se durcirent. C'était toujours comme ça avec Mandela. Dès que le sujet devenait sérieux, dès que la conversation portait sur l'œuvre de sa vie, il vous écoutait avec un degré de concentration intense, le corps entièrement immobile. Plus question d'échanger des plaisanteries. Mais, heureusement, il avait beaucoup de choses à raconter.

Il avait l'intention de quitter ses fonctions présidentielles au terme d'un seul mandat de cinq ans. Voilà bien un scoop. Certes, depuis quelques jours, la rumeur courait qu'il ne serait pas candidat à la réélection, mais c'était la première fois qu'il annonçait publiquement ses intentions. C'était là une déclaration de poids, un message à son pays, au continent africain et au monde entier. Et un exemple pour tous les dirigeants qui, une fois arrivés au pouvoir par la force ou par le biais d'élections, ont trop souvent tendance à miner la démocratie qu'ils sont censés promouvoir en succombant à la vanité de s'imaginer irremplaçables. Mais Mandela était conscient de ses limites et se rendait compte qu'arrivé en 1999, sa capacité de travail

se verrait diminuée par le grand âge. Il comprenait aussi que ses talents ne résidaient pas dans la gestion au jour le jour, mais dans la consolidation symbolique de l'unité retrouvée de son pays. Son rôle serait plus celui d'un monarque unificateur que d'un administrateur de terrain.

Et justement, m'expliqua-t-il, il restait encore beaucoup à faire pour s'assurer que les acquis de la lutte de libération ne soient pas mis en péril. Des secteurs d'extrême droite étaient encore actifs et armés, et ils n'acceptaient pas la décision de leur gouvernement de remettre le pouvoir à la majorité sans combattre. Cimenter les fondations de la nouvelle démocratie sud-africaine et remédier à son inévitable fragilité, tel serait le principal défi de son mandat. J'observai avec un soupçon d'ironie que l'emblème officiel du régime d'apartheid, avec sa devise outrancièrement paradoxale – *Ex Unitate Vires*, l'union fait la force – était toujours suspendu au mur de son bureau. À quoi il me répondit qu'il serait bientôt enlevé, mais que son gouvernement éviterait toute hâte excessive au moment de rebaptiser les rues, les villes et les monuments publics ; il fallait résister à la tentation typique des révolutionnaires trop enthousiastes et ne pas fouler aux pieds les symboles de l'identité et de la fierté de ses compatriotes blancs vaincus.

Pour un journaliste, tout cela était de l'or, de l'information de premier choix. Mais en réfléchissant à cette interview aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, ce ne sont pas tant ses propos qui restent imprégnés dans ma mémoire qu'un geste infime. À dix minutes du début de notre entretien, quelqu'un frappa à la porte et une femme blanche d'âge moyen entra dans le bureau présidentiel avec un service à thé posé sur un plateau.

À sa vue, Mandela s'interrompit au milieu de sa phrase et se leva : il y avait une dame dans la pièce. Il la salua chaleureusement : « Ah, bonjour, madame Coetzee ! Comment allez-vous ? » Il resta debout, raide comme un piquet, tandis qu'elle s'affairait, plaçant les tasses, le lait et le sucre sur la table, ainsi qu'une bouteille d'eau et un verre vide. Puis il me présenta : « Madame Coetzee, monsieur Carlin. » Je finis moi aussi par me lever car, quelle honte, je ne l'avais pas encore fait. Nous échangeâmes une poignée de main. Mandela

remercia vivement Mme Coetzee pour le thé, qui m'était destiné, et pour l'eau, qu'elle versa dans son verre. Il resta debout jusqu'à ce qu'elle quitte la pièce.

Dans les années 1940, bien longtemps avant son incarcération, alors qu'il exerçait pour la première fois la profession d'avocat, le patron blanc du cabinet où Nelson Mandela travaillait l'avait réprimandé pour avoir osé boire son thé dans les mêmes tasses que les employés blancs. Mandela devait ouvrir plus tard son propre cabinet, mais, à l'époque, il venait juste d'arriver dans cette société et n'avait pas compris que les gobelets en étain étaient réservés aux salariés noirs et les tasses de porcelaine à leurs collègues blancs. Une offense aujourd'hui oubliée, de même que d'autres affronts bien pires.

Mme Coetzee portait un nom typiquement afrikaner et n'avait pour sa part sans doute pas oublié cette époque. On peut supposer que, tout récemment encore, c'était elle qui, dans l'enceinte du palais présidentiel, était responsable de la mise en œuvre de ce qu'on appelait « l'apartheid mesquin », à savoir l'exercice de la ségrégation jusqu'au niveau des tasses de thé. Comme je m'en doutais dès que je la vis entrer dans le bureau de Mandela, et comme j'ai pu en avoir la confirmation ultérieurement, cela faisait assez longtemps qu'elle travaillait aux Bâtiments de l'Union. Elle avait connu les deux prédécesseurs de Mandela, le dernier président blanc d'Afrique du Sud, Frederik Willem De Klerk, et Pieter Willem Botha, un tyran mal embouché que ses amis comme ses ennemis surnommaient le Grand Crocodile. Bref, Mme Coetzee était une fidèle servante du régime d'apartheid. Il aurait été bien naturel, de la part de Mandela, de la considérer comme un des nombreux complices de ce crime contre l'humanité et, en conséquence en devenant président, de la congédier.

Et, pourtant, elle était restée sous ses ordres, sans que le moindre soupçon de rancune vienne entacher cette cohabitation. Il se montrait d'une extrême courtoisie envers cette dame, et celle-ci lui rendit bientôt la pareille en vantant auprès de la presse locale les manifestations exceptionnelles de respect et de gentillesse que lui prodiguait Mandela. De son propre aveu, elle n'avait jamais connu

rien de tel sous les mandataires afrikaners pour lesquels elle avait travaillé auparavant.

Le plus curieux, c'est que, loin de s'enorgueillir de sa propre magnanimité, Mandela était éperdu d'admiration pour Mme Coetzee. C'était lui qui lui avait accordé son pardon mais, de son point de vue, c'était elle qui avait fait preuve de générosité en l'acceptant. Une demi-heure après son départ, il revint sur le sujet et me conta qu'il était tout aussi touché par son comportement qu'elle-même l'était par le sien. Je lui avais en effet demandé si, malgré les inquiétants courants d'agitation qui persistaient dans les milieux réactionnaires blancs, il n'avait pas été surpris par le degré auquel les Blancs ordinaires semblaient s'être adaptés aux changements politiques. Ma question suscita chez lui un vif intérêt.

« Vous savez, c'est tout à fait exact. Oui, prenez la dame qui nous a servi le thé, par exemple. Vous vous rendez compte ? La façon dont ils se sont adaptés à la nouvelle situation, c'est vraiment incroyable ! » Il n'avait pas l'air d'imaginer que, dans le cas de Mme Coetzee, cela puisse être une réaction naturelle à l'attitude généreuse que lui-même avait adoptée à son égard. Il avait une autre explication, bien plus pragmatique. « Je pense que les gens sont comme ça, ça relève de la nature humaine. Les gens veulent vivre en paix. Ce qu'ils veulent, c'est la sécurité pour eux et pour leurs enfants. »

Une vérité qui était aussi une preuve de sagesse de sa part, sauf qu'il oubliait quelque chose : son propre rôle dans cette affaire. Mandela me fit bien comprendre qu'il ne s'était jamais pris pour un dieu, ni même pour un saint. Il connaissait fort bien ses limites et savait la part des facteurs aléatoires sur lesquels il n'avait guère de prise dans l'obtention de la liberté par son peuple. Pour prendre un exemple, quel aurait été le destin de l'Afrique du Sud si P.W. Botha n'avait pas souffert d'une attaque avant la libération de Mandela, en 1989, ce qui l'avait obligé à céder la place à un politicien plus flexible, De Klerk ? Nul ne le sait, pas même Mandela. Feinte ou authentique, sa modestie semblait toutefois l'empêcher de revendiquer le moindre mérite dans la conversion de Mme Coetzee, pas plus que dans celle de la totalité de la population blanche. Au

moment où je l'interrogeais, il était à l'apogée de la gloire et du succès, et pourtant le pouvoir ne semblait pas lui être monté à la tête. Tout comme George Washington à la naissance des États-Unis, il était l'homme providentiel de son pays. Nombre de ses compatriotes avaient enduré de lourds sacrifices, beaucoup avaient fait preuve de générosité et de sagesse, mais le principal artisan de la révolution pacifique d'Afrique du Sud était bien Mandela. Comme me le confia un jour l'archevêque Desmond Tutu, prêcheur enflammé de la libération noire, rien n'aurait été possible sans lui. C'était son intégrité et son courage, alliés à son charme et son pouvoir de persuasion, qui avaient convaincu ses ennemis de céder le pouvoir volontairement. Ils étaient rassurés de faire face à un leader qui renoncerait à la vengeance que leurs consciences coupables redoutaient.

Si Mandela avait pu atteindre cet objectif et bien d'autres encore, surmontant l'un après l'autre des obstacles apparemment infranchissables, c'est parce que tout comme Ulysse, dont il paraissait imiter les exploits légendaires dans les limites prosaïques du monde réel, il était aussi intelligent que vertueux, aussi rusé qu'audacieux. La trajectoire de Mandela dans les années qui suivirent sa libération est parsemée de victoires chèrement obtenues. C'est ainsi qu'il réussit à conquérir la presse respectable, à l'étranger comme dans son pays, à vaincre ses démons, à apaiser les doutes de ses propres partisans assoiffés de vengeance, à apprivoiser le gouvernement de l'apartheid, à pacifier la belliqueuse extrême droite sud-africaine, à séduire ses collaborateurs au siège de la présidence et, enfin, par la grâce d'une unique action mémorable, à un an du début de son mandat, à réconcilier ses compatriotes noirs et blancs. Et ce d'une manière qui aurait été inimaginable tout au long des trois siècles et demi qui ont suivi l'arrivée des premiers colons blancs à la pointe australe de l'Afrique.

Les grandes espérances

Mandela sortant de prison le dimanche 11 février 1990, le poing tendu : une des images les plus mémorables du xx^e siècle. Nous nous en souvenons comme d'un moment lourd de significations politiques, le début de la fin d'une des plus abominables tyrannies de l'histoire. Mais ce que l'on oublie parfois aujourd'hui, c'est qu'à l'époque cet événement venait aussi satisfaire une formidable curiosité. Depuis une décennie, Mandela était le prisonnier le plus célèbre du monde, même si le monde ne savait pas à quoi il ressemblait, et encore moins quel genre de personne il était. Dès avant sa libération, pendant plusieurs mois, une troupe de photographes campait devant sa prison aux environs du Cap, de crainte que le gouvernement ne le relâche un jour sans crier gare. Sauf que les photographes avaient un problème : si jamais Mandela était effectivement libéré à l'improviste, comment allaient-ils le reconnaître ? L'un d'eux interrogea à ce propos un gardien de prison blanc qui lui répondit : « Ne vous inquiétez pas. Quand vous le verrez, vous saurez aussitôt que c'est lui. Personne ne lui ressemble. »

Le gardien avait raison. Lorsque Mandela sortit de prison par un bel après-midi ensoleillé, grand, mince, superbement distingué dans son costume gris taillé sur mesure et son élégante cravate bleue, il avait tout à fait l'air d'un roi. Mais cette journée historique ne se résumait pas à cette apparition princière. Si les Noirs d'Afrique du Sud et l'essentiel de la communauté internationale étaient enthousiastes, il y avait aussi beaucoup d'anxiété en coulisses. Que ce soit du côté du pouvoir blanc qui venait de le libérer ou de celui de ses partisans de l'ANC, beaucoup craignaient, pour des raisons différentes, avoir déclenché une dynamique qu'il leur serait désormais impossible de contrôler. Au sein de la classe politique, on estimait que la libération de Mandela allait faciliter une nouvelle ère de négociations dont le terme serait l'abolition de l'apartheid et

l'instauration d'un nouvel ordre démocratique. Mais personne ne doutait que ce processus serait, dans le meilleur des cas, fort difficile et délicat. Au sommet de la hiérarchie du gouvernement et de l'ANC, on craignait que Mandela ne déstabilise tout le processus avant même qu'il soit initié.

Ce qui m'inquiétait à l'époque, comme beaucoup de gens, c'était de savoir si l'homme Mandela serait à la hauteur de son propre mythe. Ne risquait-il pas de nous réserver une terrible déception ? À la fin de sa première journée de liberté, je n'étais pas encore sûr de la réponse, pas plus que bien d'autres sympathisants de sa cause. C'était une chose de le voir, une autre de l'entendre parler quelques heures plus tard. Terne et décevant, son premier discours d'homme libre fut tout aussi peu mémorable que la plupart des péripéties qui avaient suivi le spectacle de sa sortie de prison.

Mais c'est sans doute justement cette première image du prisonnier libéré que des centaines de millions de téléspectateurs aux quatre coins de la planète préférèrent garder en mémoire. Au cours de la décennie précédente, la campagne pour la libération de Nelson Mandela avait acquis une dimension universelle. C'était pratiquement la seule cause politique qui ait fait l'unanimité des deux camps pendant la Guerre froide. Lorsqu'un public mondial assista enfin à cette libération, on pouvait escompter que sa réaction corresponde au scénario attendu : applaudissements, sourires, pleurs de joie et toasts en l'honneur du héros. Et en termes d'importance historique, c'était aussi une réaction justifiée.

Mais pour ceux d'entre nous qui couvraient l'événement depuis la pointe sud du continent africain que Francis Drake avait jadis décrit comme « le plus beau cap » (*the fairest cape*), la réalité était moins exaltante. Si l'on excepte cette première minute magique qui vit un Mandela rayonnant et sa formidable épouse, Winnie, franchir main dans la main le seuil de la prison, la vérité est que ce moment historique fut un gigantesque fiasco. Et une journée chaotique. Il était prévu qu'elle se conclue par une conférence de presse de Mandela face à une foule de journalistes fraîchement débarqués au Cap des quatre coins du monde. Devant l'accumulation de retards dus à l'incapacité de l'entourage de Mandela à contrôler certains de

leurs partisans et à celle du gouvernement à refréner les instincts brutaux de sa police, la conférence avait été reportée au lendemain matin. Ces incidents n'avaient fait que renforcer les préjugés des observateurs les plus hostiles, qui estimaient depuis longtemps que l'ANC, loin d'être préparée à négocier ou à gouverner, « n'était même pas capable de faire couler un bain ».

Tout d'abord, la libération effective de Mandela avait eu lieu deux heures plus tard que prévu en raison de l'arrivée tardive de son épouse Winnie, « la Mère de la Nation », qui voyageait en avion de Johannesburg à l'aéroport du Cap, lui-même à une demi-heure de la prison. (Un ministre me raconta plus tard que ce retard était dû à une séance chez le coiffeur.) Ensuite, son discours sur l'esplanade de la Grande Parade, la principale place du Cap, au lieu d'avoir lieu à 15 heures, comme prévu initialement, fut en fait prononcé cinq heures plus tard, après la tombée de la nuit. Les altercations entre de jeunes émeutiers noirs, apparemment partisans de l'ANC, et des policiers blancs à la gâchette facile avaient créé le chaos, suscitant des craintes pour la sécurité de Mandela. À peine sorti de prison, celui-ci avait été embarqué dans une voiture et soustrait à la vue du public. Pendant plusieurs heures, aucun journaliste n'eut la moindre idée d'où il se trouvait. En fait, son convoi s'était réfugié dans une rue isolée d'une banlieue alors encore 100 % blanche en attendant que les choses se calment en ville. J'appris par la suite que Mandela avait baissé la vitre de son véhicule pour saluer un couple blanc interloqué qui se promenait dans le quartier avec ses petits jumeaux. Heureusement, il s'agissait de deux jeunes gens de mentalité progressiste qui, tout contents d'accéder à la requête de Nelson Mandela, lui laissèrent bien volontiers embrasser leurs enfants à travers la portière.

Lorsqu'il arriva enfin sur la grande place du Cap, plus de la moitié du public venu dans l'après-midi s'était déjà retiré. La violence déchaînée aux abords de la place, la chaleur torride du plein milieu de l'été, ou bien tout simplement le besoin de vaquer à leurs occupations domestiques, avaient convaincu des milliers de partisans et de simples curieux de manquer ce rendez-vous avec l'histoire et de suivre l'apogée de la journée sur leur petit écran.

Ils n'y perdirent pas grand-chose. Avec ses lunettes cerclées de métal, Mandela avait l'air plus vieux que lors de sa sortie de prison, et il se contenta de lire un texte préparé. Faut-il accuser l'obscurité croissante du crépuscule, le relatif manque d'enthousiasme de son audience, ou simplement les péripéties de cette journée ayant drainé son énergie ? Ou peut-être était-ce la monotonie de ce texte sans vie, simple catalogue de revendications politiques triviales et de slogans fatigués ? Quoi qu'il en soit, ce premier discours n'eut rien de bien exaltant. À ceux qui n'étaient que trop désireux de le percevoir comme un terroriste impénitent, il fournit en outre un motif de satisfaction en déclarant que « la lutte armée » se poursuivrait.

À vrai dire, cette fameuse « lutte armée » n'était guère qu'une chimère, l'ANC étant le mouvement de guérilla le moins convaincant et le plus en demi-teinte de la planète. Avant d'arriver en Afrique du Sud, j'avais passé six ans en Amérique centrale et j'avais pu observer de près les opérations militaires des guérilleros salvadoriens, entre autres. Malgré leur infériorité face à l'armée entraînée par les États-Unis, ils avaient accumulé les offensives victorieuses contre les garnisons gouvernementales, et ce avec un degré de ruse, de courage et de discipline qui rappelait les Vietcong. La branche armée de l'ANC, pompeusement baptisée Umkhonto we Sizwe, Lance de la Nation, ne manquait sans doute pas de courage, mais elle s'était révélée particulièrement inefficace. De temps à autre, elle perpétrait un attentat à la bombe, mais elle était tellement infiltrée par les services de sécurité et le renseignement militaire sud-africains que le régime d'apartheid en savait souvent plus que la direction en exil de l'ANC sur les détails de ses opérations constamment mises en échec.

Mandela mentionna également la « nationalisation » des mines d'or et de diamant, principales sources de la richesse du pays. Cela ne manqua pas de faire frissonner les hommes d'affaires blancs, secrètement convaincus que Mandela était en fait un dangereux rouge. Les analystes politiques sérieux savaient pourtant bien qu'après la récente chute du mur de Berlin et l'effondrement du communisme, il n'était guère possible d'appliquer ce genre de politique économique. Il s'agissait d'une pure forfanterie, sans autre

but pratique que, probablement, celui de maintenir la flamme de la rébellion dans le cœur des fidèles de l'ANC.

Un peu du brio oratoire de Martin Luther King n'aurait pas été mal venu dans ces circonstances. Malheureusement, cela ne semblait pas du tout être le point fort de Mandela. En tout cas, pas lorsque ses discours étaient rédigés pour lui. Il parlait d'une voix métallique et monocorde, sans presque jamais susciter l'émotion. Pas de répétitions exaltantes, pas de pauses dramatiques, presque aucun accompagnement gestuel. Comme me l'a aimablement signalé une fois Mgr Tutu, lui-même brillant orateur, et qui allait devenir très proche de Mandela : « On ne peut pas dire que Mandela ait été capable de mettre le feu à la Tamise par la seule force de son verbe. »

Mais soyons justes, ce soir-là Mandela offrit quand même à son public une belle fleur de rhétorique. « Je me présente ici devant vous non pas comme un prophète, mais comme votre humble serviteur, le serviteur du peuple. » Sauf que l'impact de cette déclaration se trouva annulé, ou tout du moins dilué, par le ton soporifique de l'orateur. Mandela n'avait pas prononcé de discours en public depuis 1964, au moment de son procès et alors qu'il risquait la peine capitale. La conclusion de sa harangue de l'époque avait été reprise dans des centaines d'anthologies littéraires : « J'ai combattu la domination blanche et j'ai combattu la domination noire. Je chéris depuis toujours l'idéal d'une société libre et démocratique au sein de laquelle tous puissent vivre ensemble en harmonie et dans l'égalité des chances. C'est pour cet idéal que j'espère vivre et accomplir ma tâche. Mais s'il le faut, c'est un idéal pour lequel je suis prêt à mourir. »

Pourtant, en cette journée historique, Mandela ne sut pas mieux faire que de citer à nouveau ces paroles vieilles de plus de vingt-cinq ans. De fort belles paroles, sans doute, mais on pouvait s'étonner qu'il n'ait pas été capable de formuler quelque chose de plus solennel et de plus approprié aux circonstances. La première pensée qui me traversa l'esprit fut tout à fait déprimante : le meilleur de Mandela était derrière lui. Mais, en y repensant, je me dis que

son discours avait dû être rédigé par les apparatchiks de l'ANC dans l'intention de ternir son image messianique.

Quoi qu'il en soit, ce discours avait déçu tout le monde à l'exception de la direction de l'ANC et, curieusement, du pouvoir blanc. Pour moi, comme pour nombre de journalistes présents ce jour-là, il y avait un contraste stupéfiant entre les attentes qu'avait suscité Mandela et l'indigence de ses premières paroles. Mais les dirigeants du mouvement de libération étaient satisfaits. Ils s'inquiétaient depuis des mois de la possibilité que Mandela, qui avait engagé des négociations secrètes avec le gouvernement depuis sa prison et sans le consentement de l'ANC, ait ses propres objectifs politiques, voire qu'il ait plus ou moins perdu la raison. La suspicion régnait. Mandela était-il devenu un pion du gouvernement ? Les stratèges du régime d'apartheid pensaient-ils se servir de lui pour diviser l'ANC ? L'ANC avait-elle commis une erreur en exaltant sa réputation au point que les Noirs d'Afrique du Sud le percevaient comme l'incarnation même de leur lutte pour la liberté ? Ou encore, en vertu d'un scénario de cauchemar que certains n'hésitaient pas à imaginer, avait-il été habilement manipulé par le pouvoir et transformé en cheval de Troie de l'apartheid ? L'ANC savait bien que l'influence de Mandela sur les militants de base était telle que tout ce qu'il dirait au lendemain de sa libération aurait un impact majeur et que tous les ordres qu'il émettrait seraient suivis. Le discours formaté du 11 février était l'expression collégiale du pouvoir de la direction du mouvement, soucieuse de faire rentrer le vieil homme dans les rangs.

Quant au gouvernement, il avait encore plus de motifs d'être soulagé. La crainte du Parti national, c'était que Mandela, loin d'être pris au piège, les ait trompés. Et si les doux propos conciliateurs qu'il leur avait tenus pendant trois ans de négociations n'étaient que du vent ? Ce qu'ils redoutaient, c'est ce que le chef des services de renseignement, Niel Barnard, allait plus tard décrire comme « le facteur ayatollah ». Tout comme l'ayatollah Khomeiny à son retour d'exil, le vieux leader n'allait-il pas exhorter ses partisans à démolir complètement l'ordre ancien et à « jeter les Blancs à la mer » – pour reprendre une expression populaire chez les militants noirs les plus

radicaux de l'époque ? Mais tel n'était visiblement pas le message du premier discours de Mandela. Barnard et les autres hauts fonctionnaires responsables de la décision de libérer Mandela purent s'endormir tranquillement ce soir-là, délivrés de leurs pires anxiétés de la veille, tout comme la direction de l'ANC.

Pour ma part, je n'étais pas si tranquille. Cette journée historique me laissait bien des doutes : Mandela n'allait-il pas décevoir les attentes de la nation ? Certes, selon toute vraisemblance, il se révélerait un digne vieillard, mais, à 71 ans, est-ce qu'il ne risquait pas de se montrer péniblement hors du coup ? En Afrique du Sud comme dans le reste du monde, beaucoup de choses avaient changé sur le plan politique. En son absence, une nouvelle génération de jeunes militants noirs avait émergé, forgée dans les combats de rue avec la police et dans une atmosphère bien plus violente que tout ce que Mandela avait pu connaître. La chute du mur de Berlin avait modifié le paysage idéologique qui constituait l'arrière-fond de ses anciens combats. Au moment de son incarcération, la télévision n'existait pas encore en Afrique du Sud. Bref, il semblait fort probable que Mandela soit désormais trop vieux, trop désorienté, trop éloigné des réalités du monde moderne, pour exercer une véritable influence sur la politique de son pays. Et d'ici quelques heures, à l'aube, ses qualités de leadership allaient être mises à rude épreuve par une conférence de presse au cours de laquelle certains des journalistes les plus chevronnés et les plus intraitables de la planète l'interrogeraient sur ses projets et ses objectifs politiques. Allait-il se montrer à la hauteur ?

Si je m'inquiétais de tout cela, c'est parce qu'en réalité, en tant que journaliste, je n'étais pas plus objectif lors de ma première année en Afrique du Sud, que j'aurais pu l'être dans la position équivalente à Berlin en 1936. Dans tout le pays, les Noirs avaient célébré la libération de Mandela comme s'il s'agissait de leur propre premier grand jour de liberté, ou du moins comme s'ils étaient à la veille de l'obtenir. Je voulais croire qu'ils ne se trompaient pas. Pour les Blancs d'Afrique du Sud, dans le meilleur des cas, cette libération marquait la fin du gigantesque – et parfaitement immérité – programme de discrimination positive mis en œuvre à leur profit par

le régime d'apartheid. Et, dans le pire des cas, c'est l'image de hordes de Noirs assoiffés de vengeance et envahissant leurs demeures au milieu de la nuit qui hantait leurs consciences coupables.

Pourtant, si l'on se fiait aux événements de la veille, les craintes des Blancs étaient tout aussi dépourvues de fondement que les espoirs des Noirs. Dans la bataille politique qui s'annonçait entre Mandela et le président De Klerk, et entre l'ANC et le Parti national, promoteur et gardien historique de l'apartheid, tout semblait indiquer que les bons risquaient d'être circonvenus par les mauvais. La nature réelle de l'ANC était presque aussi énigmatique que celle de Mandela lui-même après trente ans d'interdiction officielle. Voués à la clandestinité et à l'exil, ses dirigeants étaient restés dans l'ombre, et De Klerk n'avait levé cette interdiction que neuf jours avant la libération de Mandela.

La conférence de presse avait été reportée à sept heures du matin, le lundi 12 février, dans le splendide jardin de la résidence officielle de Desmond Tutu, archevêque anglican d'Afrique du Sud et Nobel de la Paix depuis 1984 pour sa courageuse opposition à l'apartheid. Il s'agissait d'une maison blanche à pignon de style colonial hollandais, sur les contreforts de la montagne de la Table, la grande masse rocheuse qui surplombe le Cap et dont Mandela avait pu contempler le profil lointain depuis son île pendant ses dix-huit ans de captivité. Le soleil brillait mais l'atmosphère était encore fraîche et des gouttes de rosée parsemaient les parterres de fleurs. Nelson et Winnie Mandela firent leur entrée et se dirigèrent vers une pelouse où les attendait une rangée de chaises face à une longue table encombrée de microphones. Près de deux cents journalistes en provenance du monde entier tendirent le cou, attentifs au moindre geste du célèbre couple. On aurait dit du théâtre de plein air, la scène finale d'un classique shakespearien pendant laquelle un couple royal prodigue sereinement sa bénédiction à la cérémonie de mariage. Mais la crainte de voir Mandela trahir sa nature de vieillard dépassé par les événements resurgit lorsqu'il mit le doigt sur un des nombreux microphones installés devant et qu'on l'entendit dire : « C'est quoi, cet engin ? »

Winnie était assise à sa droite. Pendant les dernières années de captivité de son mari, elle avait défendu sa cause avec courage et avec une ferveur qu'il jugeait sans doute parfois excessive. Et pourtant, à la surprise de tous ceux qui la connaissaient, voilà qu'elle jouait les épouses timides et réservées, résistant à la tentation d'attirer les lumières des projecteurs sur sa personne et d'offrir son opinion au public. À gauche de Mandela, dans une position non moins symbolique, se tenait Walter Sisulu, son meilleur ami et plus proche allié politique. C'était lui qui avait converti Mandela à la cause de la libération noire presque cinquante ans auparavant, et qui en avait passé plus de la moitié dans une cellule voisine de la sienne. Leur présence était une forme de soutien moral. Mais comme on allait bientôt s'en rendre compte, Mandela n'en avait pas besoin.

Si sa mission globale était aujourd'hui de tendre la main à l'Afrique du Sud et au reste du monde, il lui fallait d'abord conquérir le public qui lui faisait face. Nous allions découvrir qu'il n'était pas aussi hors du coup que d'aucuns le pensaient. Au cours de ses dernières années de captivité, certaines restrictions ayant été levées, il avait eu accès à la presse, dont il avait fait une consommation vorace. Il saisissait tout autant que n'importe quel politicien contemporain l'importance de se gagner la sympathie des médias. Il adopta donc la même tactique qu'il devait utiliser avec moi dans son interview du palais présidentiel quelques années plus tard : flatter la vanité collective des journalistes et stimuler leur ego souvent fragile. Sa réponse à la première question – comment se sentait-il en cette première matinée de liberté ? – était superbement calculée. En l'occurrence, je ne m'interrogeai même pas sur la sincérité de sa performance : j'étais tout simplement séduit, comme l'étaient certainement nombre de mes collègues.

« En premier lieu, déclara Mandela, je crois qu'il convient de nous excuser pour le report de cette conférence de presse qui aurait dû se tenir hier, et nous regrettons énormément de ne pas avoir pu respecter nos engagements. » « Il convient », une expression démodée que j'allais souvent entendre de sa bouche les années suivantes. Accompagnée de la si solennelle formule « respecter nos engagements », elle apportait une touche de distinction à ces

excuses formelles, quelque chose de vénérable et naïf à la fois qui les rendait d'autant plus sincères à nos oreilles captivées.

Et puis vint le baiser qui tue. « Je suis absolument ravi d'être en liberté, et aussi particulièrement heureux de pouvoir m'adresser à vous parce que tout au long de ces difficiles années en prison, les médias nationaux et étrangers ont été notre soutien le plus fidèle. J'imagine que l'intention initiale du gouvernement était de nous condamner à l'oubli. Ce sont les médias qui ont préservé la mémoire des militants incarcérés pour des délits commis dans le cadre de leurs activités politiques ; c'est la presse qui ne nous a jamais oubliés, et nous vous en sommes redevables. Je suis donc heureux d'être avec vous ce matin. »

La conférence de presse dura quarante minutes et, du début à la fin, se traduisit par un véritable exercice de séduction. À l'époque, nous n'avions pas la moindre idée du degré d'habile manipulation qui s'exerçait sur nous. Tous les journalistes qui posaient des questions devaient s'identifier par leur nom et par celui du média qu'ils représentaient. Mandela se montra particulièrement attentif à la demi-douzaine de journalistes sud-africains qui l'interrogèrent ce jour-là et qui, du point de vue de la doctrine officielle de l'ANC, appartenaient tous au « camp ennemi ». C'est ainsi qu'il salua avec enjouement un reporter de la South African Broadcasting Corporation, un des principaux organes de propagande et de désinformation de l'État : « Ah, bonjour ! Comment allez-vous ? » À un journaliste proche des milieux d'affaires blancs, il lança : « Salut ! Je suis ravi de vous voir ici ! » À un commentateur politique d'un journal afrikaner : « C'est un plaisir de vous voir ! » À un autre journaliste de la presse afrikaner dont il reconnaissait le nom pour avoir lu ses articles : « Ah, oui ! Mais je vous imaginais un peu plus grand et plus robuste ! »

Nous aussi, nous étions surpris par le physique de Mandela, l'imaginant plus frêle. Mais il semblait aussi sain de corps que vif d'esprit. J'eus le plaisir de pouvoir confirmer cette impression quelques semaines plus tard lorsque, à ma grande surprise, son médecin personnel accepta de me recevoir. Prenant quelques libertés avec le serment d'Hippocrate, il me confia que la prison

n'avait pratiquement eu aucun effet négatif sur la santé de Nelson Mandela ; en réalité, l'air frais, un régime alimentaire stable, l'absence de stress liée à la routine quotidienne, et jusqu'au travail forcé, lui avaient fait beaucoup de bien. D'après ce professionnel afrikaner, Mandela était sorti de prison à 71 ans avec la constitution physique d'un homme de 50 ans en pleine forme.

Mais était-il prêt à s'engager dans la longue bataille qui s'annonçait avec le pouvoir blanc ? Est-ce que son esprit était suffisamment alerte pour accomplir sa mission, le renversement pacifique du régime d'apartheid ? Mandela répondit à ces questions avec agilité. Une fois passé les politesses de rigueur, nous nous rendîmes compte que, derrière ce bavardage enjoué avec la presse, il y avait du solide. L'objectif qu'il désirait atteindre à travers nous, c'était celui de tendre la main à une nation complexe et profondément divisée. C'était là les premiers pas d'un cheminement dont l'horizon ultime, sans doute follement ambitieux pour l'époque, était la réconciliation politique et historique de tous ses compatriotes et la conquête de leur confiance. Il fallait aussi consolider le front interne et apaiser les inquiétudes des sceptiques au sein de l'ANC.

C'est à cette fin que, tout au long de la conférence, il prit soin de s'exprimer à la première personne du pluriel, soulignant dès le début que « nous sommes des membres fidèles et disciplinés de l'organisation ». Ce qu'il démontra aussi en proclamant son adhésion à des articles de la foi emblématiques de l'ANC tels que le maintien des sanctions internationales contre le régime. Lorsque quelqu'un lui demanda pourquoi il continuait à défendre l'option de la lutte armée maintenant qu'il était libre, sa réponse bien pesée fit chaud au cœur des militants de l'ANC : « Je me suis engagé personnellement à promouvoir la paix dans ce pays... La lutte armée est purement défensive, une stratégie de défense contre la violence de l'apartheid. »

L'argument était clair et simple, et bien digne d'un homme qui s'était formé comme juriste avant d'emprunter la voie du combat révolutionnaire. Il était aussi plus convaincant dans sa brièveté que tout ce que j'avais pu entendre dans la bouche des partisans de la « guérilla ». Le problème, c'était que le terme même de « lutte

armée » hérissait particulièrement les Sud-Africains blancs. Mandela était tout à fait conscient que le plus grand défi de son retour à la vie politique était la tâche décisive de convaincre le régime d'abandonner le pouvoir sans combat. Au terme d'une longue réflexion en captivité, il avait fini par se convaincre que l'idée qu'on puisse en finir avec l'apartheid par la force des armes était une chimère. Il fallait au contraire persuader la population blanche qu'il n'était pas un terroriste assoiffé de vengeance, mais un leader digne de confiance.

Je lui demandai s'il pensait vraiment pouvoir trouver un terrain d'entente entre l'ANC et le gouvernement, compte tenu de la volonté bien connue de De Klerk d'organiser un arrangement institutionnel accordant à la communauté blanche un poids disproportionné dans les affaires de l'État. Telle fut sa réponse : « L'ANC est tout à fait disposée à prendre en compte les préoccupations des Blancs. Ils craignent que la revendication du suffrage universel sans discrimination raciale [*one person-one vote*, une personne-une voix] aboutisse à la domination des Blancs par les Noirs. Nous comprenons ces inquiétudes, et l'ANC est soucieuse d'affronter ce problème et de trouver une solution acceptable tant par les Blancs que par les Noirs. »

On peut douter que beaucoup de Blancs aient alors pris au sérieux ces déclarations de bonnes intentions, mais du moins Mandela avait-il par ce biais planté chez certains les germes d'un doute constructif. L'individu qui s'exprimait ainsi sur un ton à la fois sobre et chaleureux ne ressemblait guère au redoutable combattant assoiffé de vengeance dépeint par l'appareil de propagande du régime d'apartheid. Et d'ailleurs, il ne ressemblait guère non plus au leader rebelle et belliqueux arrêté et emprisonné en août 1962, un homme qui avait fondé Umkhonto we Sizwe. En tant que chef de la branche armée du mouvement, il cherchait alors consciemment à imiter les héros révolutionnaires de l'époque, Fidel Castro et Che Guevara, et ce jusque dans le port de barbe et du treillis militaire. Mais ses années de captivité lui avaient enseigné qu'on ne peut pas réussir si on ne sait pas bien mesurer les limites du possible. La prison avait modéré son radicalisme et aiguisé sa lucidité. Il avait

vite compris que « prendre le pouvoir à la façon de Castro », ainsi que le proclamait l'ANC à l'époque, était parfaitement irréaliste. Ou que, dans le meilleur des cas, le choix de la guérilla signifiait une longue guerre d'usure qui risquait d'aboutir à la « paix des cimetières », selon une expression qu'il devait plus tard reprendre à son compte. Face à la puissance de feu de la police et de l'armée sud-africaines, une insurrection armée de style cubain n'avait guère de chance de succès. Le transfert du pouvoir, s'il devait avoir lieu un jour, passerait par des négociations. L'idée de la « lutte armée » était certes utile, voire nécessaire à ses yeux comme carte à jouer dans les tractations avec le pouvoir. Elle était aussi un moyen de renforcer le moral de la population noire, qui était démoralisée par son arrestation : le désir de combattre était pour elle une expression de dignité. Mais cela n'allait pas plus loin. (Peu de temps avant la libération de Mandela, un des dirigeants les plus lucides de l'ANC avait reconnu avec une certaine franchise que pour être fidèle à la vérité, la « lutte armée » devrait sans doute être baptisée « propagande armée ».)

Le moment venu – et maintenant que Mandela était enfin libre, ce moment ne saurait tarder –, l'abandon officiel de la lutte armée serait une concession utile à faire au président F.W. De Klerk. Lors de cette première conférence de presse, Mandela fit preuve de maturité en démontrant qu'il comprenait fort bien qu'un processus de négociations fonctionne dans les deux sens : d'une part, vous essayez d'obtenir le maximum de vos adversaires, mais, de l'autre, les deux parties finissent par être impliquées dans une forme de partenariat, avec l'objectif commun de parvenir à un accord qui ne peut être qu'un compromis. Dans cet esprit, Mandela ne manqua pas de surprendre son audience, de même que le reste du monde, en décrivant De Klerk – un défenseur de longue date de l'apartheid, parlementaire depuis 1969, et plusieurs fois ministre en onze ans, avant de devenir président de l'Afrique du Sud en 1989 – comme « un homme intègre ». Il n'hésita pas non plus à préciser qu'il comprenait bien que l'ANC, le moment venu, devrait faire des gestes susceptibles d'aider De Klerk à « rallier le Parti national à ses positions » tout au long de la transition. Autrement dit, il anticipait le

déroulement des événements : De Klerk aurait beaucoup de mal à vendre à ses troupes les concessions qu'il serait obligé de faire à l'ANC à la table des négociations. Il aurait besoin de l'aide de Mandela, et si Mandela l'en jugeait digne, il la lui accorderait.

En réalité, Mandela était déjà d'un grand secours pour De Klerk et servait ses objectifs à long terme en insistant à plusieurs reprises sur le fait qu'il comprenait fort bien les inquiétudes de la population blanche. Il n'était pas question que les Noirs fassent aux Blancs ce que les Blancs avaient fait aux Noirs. « Les Blancs sont des Sud-Africains comme nous, et nous voulons qu'ils se sentent en sécurité et qu'ils sachent que nous apprécions leur contribution au développement de ce pays. » C'était là une caractérisation incroyablement généreuse pour un peuple qui, depuis l'arrivée des premiers colons néerlandais en 1652, avait traité les membres de la population noire autochtone comme des citoyens de deuxième classe, voire tout simplement comme des esclaves. Mais c'était bien plus qu'une simple expression de générosité. Il y avait là un pragmatisme caractéristique de Mandela, et la froide lucidité d'un joueur d'échecs qui a toujours cinq coups d'avance sur son adversaire.

D'autres à sa place auraient saisi l'occasion de cette conférence de presse pour exprimer avec virulence leur ressentiment. Un journaliste lui demanda si ses vingt-sept années de prison avaient nourri en lui des regrets ou de l'amertume. Sans dissimuler le poids de la souffrance endurée, c'est malgré tout d'abord en animal politique qu'il offrit une réponse. Impossible de savoir si Winnie Mandela, assise à côté, partageait les mêmes sentiments. La machine répressive de l'État sud-africain n'avait pas été tendre avec elle et avec ses deux filles, élevées sans leur père. Elle resta impassible tandis que Mandela expliquait son point de vue.

« Ces vingt-sept ans ont représenté une grande perte pour moi. Mon épouse a dû affronter bien des tourments et il n'est pas facile, pour un homme, de voir les siens mener une existence sans sécurité, sans dignité, sans la présence d'un chef de famille. Mais, malgré les souffrances de la vie carcérale, nous avons aussi eu l'occasion de réfléchir aux problèmes, et c'est d'une certaine façon

un privilège. Et puis on apprend à s'adapter à la situation. En prison, j'ai rencontré des hommes qui ont fait preuve de bonté, au sens où ils ont compris notre point de vue et ont tout fait pour essayer de nous rendre la vie plus facile. C'est le meilleur antidote contre l'amertume. »

La captivité lui avait enseigné à privilégier la vision à long terme et à préserver son sang-froid. S'il ne s'était pas étendu sur les souffrances de son épouse et de sa famille, c'était pour ne pas compromettre l'aura d'optimisme qui devait accompagner son retour à la vie publique. Ses propos étaient sans doute quelque peu injustes pour sa famille comme pour lui-même, qui n'aurait guère pu leur venir en aide depuis sa cellule. Les hommes dont il reconnaissait la bonté n'étaient autres que ses geôliers, des Afrikaners d'instinct racistes et sans grande conscience politique, qui avaient fini par succomber au charme de Mandela. Je devais découvrir plus tard qu'il avait forgé avec certains d'entre eux des liens d'affection étonnamment solides. Quant à son absence de ressentiment, une qualité souvent mise en relief par les commentateurs étrangers, nul doute qu'elle fut en partie bien réelle et liée à l'effet enivrant de sa libération. Mais le prix qu'avait payé sa famille pendant ces années était élevé, se traduisant entre autres par un constant harcèlement policier et par plusieurs séjours en prison pour son épouse. En réalité, les conséquences de son absence en tant que mari et père devaient le hanter pour le reste de ses jours. En déclarant qu'il ne ressentait pas d'amertume, il ne manifestait pas tant les qualités d'un saint que sa capacité impressionnante à refouler ses sentiments au service de ses objectifs politiques. C'était la façon la plus convaincante d'apaiser les inquiétudes de la population blanche et de faire passer le message que la vengeance n'était pas à l'ordre du jour.

Un message qui était aussi destiné à ses propres partisans. Depuis un an que je vivais en Afrique du Sud, j'avais rencontré bien des jeunes militants qui se caractérisaient par leur impulsivité, leurs poses révolutionnaires et leurs fantasmes d'insurrection armée. Le message de la conférence de presse était clair : c'est un vieux sage qui était désormais au poste de commandement, et il n'était plus question

de laisser libre cours aux actions téméraires et aux discours irresponsables de ses partisans. Mais serait-il à la hauteur de ses adversaires, les vétérans du pouvoir blanc ? Et quel adversaire plus formidable que F.W. De Klerk le chevronné ? Certes, il n'avait été élu que par 10 % de la population de son pays, mais depuis plusieurs mois il avait accaparé les unes de la presse en multipliant des initiatives d'ouverture politique sans précédent qui lui avaient valu une légitimité internationale inédite.

J'avais suivi de près De Klerk depuis un an ; le régime d'apartheid n'avait jamais eu à sa tête un dirigeant aussi doué pour les relations publiques et aussi ouvert aux réformes. Mais si De Klerk, lui aussi juriste de formation, fonctionnait comme un avocat apte aux négociations en coulisse, c'était Mandela qui était la véritable vedette du barreau. De Klerk était intelligent et courtois, Mandela exsudait une sagesse impérieuse. De Klerk souriait pour les caméras, le sourire de Mandela était spontané, de même que son charme et sa majesté naturels. De Klerk était un héros par accident ; Mandela était un élu du destin. Les qualités de De Klerk n'étaient pas sans éclat, mais elles paraissaient ternes aux côtés de celles de Mandela.

Contrairement à De Klerk, praticien éprouvé de la politique moderne, Mandela n'avait jamais donné de conférence de presse jusque-là. Sa seule expérience de la télévision était une interview clandestine accordée à un unique reporter à la veille de son incarcération. Et voilà qu'il faisait face à trente caméras et deux cents journalistes. Or, le plus surprenant, c'est l'aisance avec laquelle il s'acquittait de cette tâche, assis devant nous comme s'il était entouré de vieux amis. Face à la foule du Cap, lisant un texte écrit depuis sa lointaine tribune, il avait laissé l'impression d'un maître d'école rigide. Il était désormais clair que son véritable talent pour la communication s'exprimait dans un cadre beaucoup plus intime, et c'est une atmosphère d'intimité qu'il avait paradoxalement réussi à imprimer à cette conférence de presse moins de vingt-quatre heures après sa libération. Ses propos se caractérisaient par l'élégance affable de leur expression, par la clarté et la pondération de leur contenu et par leur ton parfaitement contrôlé, tout en

manifestant la prudente ambiguïté d'un politicien. Et pourtant, il ne donnait jamais l'impression de prendre des libertés avec la vérité.

Éblouis par tant de délicatesse, nous avons à peine remarqué son poing fermement planté sur la table. Aucun doute n'était permis : il entendait bien jouer un rôle central sur la scène politique nationale, chose qui ne m'était pas apparue aussi clairement lors de son discours de la veille. Fou de joie, le maître des lieux, Desmond Tutu, me confia plus tard : « Vous aviez peur qu'il finisse par faire l'effet d'une espèce de colosse aux pieds d'argile. Mais contemplez cette merveille ! Alléluia ! Encore mieux que tout ce que nous avons imaginé de meilleur ! Et ce message de réconciliation, alors que les cinglés auraient pu lui dire : "Pour qui te prends-tu ? C'est facile de parler de pardon, mais que sais-tu de nos souffrances ?" Sauf que, justement, il a souffert plus que tous les autres, et avec la crédibilité que lui donnent ses vingt-sept ans de prison, personne ne pouvait rien lui rétorquer. Il contrôlait parfaitement la situation. »

Et, de fait, pendant ses dernières années de prison, il exerçait déjà un niveau de contrôle difficile à soupçonner. Désormais, son pouvoir serait manifeste, pleinement inscrit dans le monde réel. Balayant tous les doutes à son sujet, sa première conférence de presse d'homme libre était un véritable tour de force, une leçon magistrale de rhétorique politique. Car il parlait désormais avec sa propre voix au lieu de réciter un script tout préparé. C'était la voix de Mandela délivré de ses chaînes, et sa liberté servait mieux l'ANC que ne l'auraient jamais projeté ceux qui doutaient de lui. Mandela n'était ni un fanatique ni un romantique. Mandela était un réaliste pragmatique capable de susciter l'admiration jusque dans les rangs des sceptiques les plus endurcis. Lorsque la conférence de presse toucha à sa fin, il se passa quelque chose d'étonnant, quelque chose que je n'avais jamais vu et que je ne verrai jamais plus en trente ans de journalisme politique. Complètement hypnotisés, oublieux de leur mission et de leurs prétentions à l'objectivité, tous les membres de l'assistance explosèrent en un tonnerre d'applaudissements chaleureux et spontanés.

CHAPITRE TROIS

Nelson et Cléopâtre

Deux semaines avant la libération de Mandela, j'étais allé rendre visite à son épouse Winnie à son domicile de Soweto. Le président De Klerk ne l'avait pas encore annoncé officiellement, mais nous savions qu'il allait bientôt sortir de prison. Winnie Mandela habitait Diepkloof Extension, le secteur « chic » du plus célèbre *township* noir d'Afrique du Sud, à la périphérie de Johannesburg, la plus grande ville du pays. Les gens de Soweto avaient surnommé son quartier Beverly Hills. Ils étaient nombreux à habiter dans des petites maisons de trois pièces identiques à celle que le couple Mandela avait jadis partagée avec leurs deux petites filles et la mère de Nelson avant que ce dernier fût incarcéré : une infinité de bungalows rectangulaires de briques rouges s'étendait en rangées à perte de vue. Ce modèle classique de *township* avait été conçu avec diligence par les planificateurs urbains du régime d'apartheid et reproduit dans toutes les agglomérations accueillant une population noire. Quant à Diepkloof Extension, c'était une urbanisation privée où résidaient les quelques familles noires ayant réussi à se frayer un chemin dans la classe moyenne.

La maison de Winnie avait été financée par des bienfaiteurs étrangers et comportait deux étages, trois chambres et un jardin agrémenté d'une petite piscine. Pour une famille noire, c'était le summum du luxe ; pour une famille de la classe moyenne blanche, c'était plus ou moins la norme. Zindzi, une jeune femme mince et attrayante, était la deuxième fille de Winnie. Elle avait 29 ans, mais paraissait plus jeune en T-shirt jaune et salopette en jean. En général, lorsque je visitais le domicile d'une famille noire de Soweto, il y avait toujours un moment d'embarras réciproque. Certes, j'étais inmanquablement invité à entrer, à m'asseoir et à prendre le thé, mais il fallait un peu de temps à mes hôtes pour se remettre de la surprise de recevoir un Blanc sous leur toit. En Afrique du Sud, 98 % des Blancs n'avaient jamais mis les pieds dans un *township* noir.

Mais, avec Zindzi, il n'y avait aucun sentiment de gêne. Au moment de mon arrivée, il était 9 h 30 du matin, elle était en train de faire frire des œufs dans la cuisine. Elle m'invita à entrer sans façon et commença aussitôt à bavarder avec moi comme si nous étions de vieux amis. « Maman » était à l'étage et prendrait encore probablement un certain temps avant de descendre. À vrai dire, mon interview avec Winnie n'était pas du tout planifiée et j'étais juste passé par-là pour tenter ma chance. Zindzi en était sans doute consciente, mais ne s'en offusquait pas du tout. Elle était assez sophistiquée pour savoir que c'était une bonne heure pour solliciter l'attention de sa mère et ne voyait aucun inconvénient à accueillir un journaliste en quête d'interview. Je me résignai donc à attendre, et attendre, et attendre encore, pendant que les amis de Zindzi passaient prendre le café et bavarder. Pour compléter ce tableau typique de la classe moyenne sud-africaine, une petite domestique aux traits desséchés et à l'expression indéchiffrable, vêtue d'une blouse bleue, s'affairait dans la maison, rangeant les tasses et lavant la vaisselle.

Winnie fit enfin son entrée. Elle était plus grande que je ne l'imaginai. Arborant une attitude d'indifférence princière, elle n'afficha ni surprise ni irritation de me voir dans sa maison. Quand je lui dis que je souhaitais faire une interview, elle soupira, esquissa un sourire entendu (les journalistes l'avaient pourchassée toute sa vie) et jeta un coup d'œil à sa montre. J'avais juste besoin d'une demi-heure, lui dis-je. Elle réfléchit un moment, haussa les épaules et m'annonça : « D'accord, mais je vais avoir besoin d'un peu plus de temps avant de commencer. » Il lui fallait encore mettre la touche finale à sa toilette matinale.

L'image d'idylle domestique qu'offraient la mère, la fille, ses amis et la femme de ménage était si convaincante que, si je n'avais pas connu leur histoire, je n'aurais jamais imaginé la souffrance qu'elle dissimulait. Pendant les années 1970 et 1980, Winnie Mandela n'avait cessé d'être harcelée et persécutée par les agents du régime d'apartheid. Elle avait dû supporter l'angoisse d'entendre les hurlements de ses deux fillettes tandis que la police faisait sauvagement irruption à son domicile pour l'emmener en prison. Elle

avait passé plus d'un an en isolement carcéral, en espérant que ses enfants traumatisées seraient prises en charge par des amis. Elle avait été exilée et placée en résidence surveillée dans un *township* perdu de l'État libre d'Orange, loin de sa maison de Soweto.

Mais elle avait surmonté toutes ces épreuves, et sa situation s'était considérablement améliorée maintenant que la libération de Mandela était imminente. Le régime n'avait plus aucun intérêt à harceler les proches de l'homme avec lequel il avait enfin décidé de négocier. Désormais laissée en paix par les autorités, Winnie était libre de jouer son rôle d'épouse en toute tranquillité.

Une heure après sa première apparition, Winnie revint, majestueusement vêtue d'une robe traditionnelle de satin, telle une Cléopâtre sud-africaine. Mais Cléopâtre avait besoin d'un café, et elle me fit signe de l'attendre dans son bureau pendant qu'elle était dans la cuisine. Son petit déjeuner dura cinq minutes, juste le temps pour moi d'examiner le décor. Il y avait deux affiches au mur, la première réclamant la libération de Nelson Mandela au nom du Mouvement anti-apartheid britannique, sis 13 Mandela Street, à Londres, la seconde aux couleurs de l'ANC – une organisation toujours illégale à cette date –, vert, jaune et noir. Sur une étagère, une série de portraits de famille, une carte de vœux de Noël et une carte d'anniversaire. Un mois seulement s'était écoulé depuis le 25 décembre, mais cela faisait près de six mois que Winnie avait fêté ses 55 ans. Je ne résistai pas à la tentation d'y regarder de plus près. La carte de Noël était énorme, de la taille d'un tabloïd, et j'y reconnus aussitôt l'écriture arachnéenne de Mandela, que j'avais déjà vue sur d'anciens documents : « Ma chérie, je t'aime. Signé : Madiba. » Madiba était le nom tribal par lequel il aimait être appelé par ses proches, marque simultanée d'affection et de déférence. Il avait inscrit la même légende sur la carte d'anniversaire, agrémentée d'un message standard imprimé par le fabricant : « T'avoir dans ma vie, ça change tout pour moi ! »

Si je ne l'avais pas connu, j'aurais presque pu y voir la plume d'un adolescent énamouré. Une fois initiée l'interview, Winnie sembla entrer dans son rôle, jouant les fiancées tremblantes d'émotion, prête à me convaincre qu'elle était au comble de l'excitation à l'idée

de retrouver enfin le grand amour de sa vie. Mais elle sut me montrer aussi son autre visage, celui de la militante disciplinée, de l'épouse qui, en l'absence de son mari, était devenue le symbole le plus visible de la résistance noire en Afrique du Sud. Non seulement elle était montée sur les barricades pour affronter au corps à corps la police anti-émeute, mais elle savait également faire preuve d'une grande intelligence politique. La libération imminente de Mandela était « une nouvelle page dans l'histoire de l'Afrique du Sud », me déclara-t-elle, mais cela ne préjugait en rien de la direction que prendrait le pays. « Nous avons tous tendance à assimiler la fin de sa détention au rêve de liberté que nous chérissons depuis bien des années – et il peut être dangereux d'imaginer ainsi que sa libération va résoudre automatiquement tous les problèmes du moment. Il va falloir beaucoup de temps au gouvernement pour accepter la réalité de la situation sud-africaine. »

C'était là des paroles prophétiques. Il allait s'écouler plus de quatre années fort périlleuses de négociations entre le gouvernement et l'ANC, sous la menace constante de la violence de l'extrême droite, avant que les Blancs commencent à se réconcilier avec l'idée du pouvoir de la majorité noire.

Je restai marqué durablement par cette entrevue avec Winnie Mandela. Jusqu'ici, je ne l'avais aperçue que de loin – je l'avais même vue une fois défier hardiment un policier blanc accompagné d'un féroce berger allemand, en plein milieu d'une manifestation violente. Dans l'intimité, il émanait d'elle le même type de charisme que celui de son mari, expression d'une énorme confiance en soi. Mais il y avait aussi une coquetterie sensuelle dans son regard. Il n'était pas difficile d'imaginer comment elle avait pu éblouir Mandela par une soirée pluvieuse de 1957. Du propre aveu de ce dernier, ça avait été un véritable coup de foudre. Mais son tempérament fougueux s'exprimait aussi par d'autres voies. On racontait que pendant les années de solitude où elle était quotidiennement harcelée par les forces de l'ordre, un policier blanc était entré dans sa chambre alors qu'elle était en train de s'habiller. Furieuse, elle l'avait renversé à terre et lui avait brisé le cou.

Quant à Mandela, elle finirait par lui briser le cœur. En public, Mandela portait un masque qui dissimulait ses sentiments les plus intimes. Prévalait l'image du héros courageux, étranger aux faiblesses des hommes ordinaires. S'il voulait consolider son leadership, il lui fallait à tout prix éviter les failles qui pouvaient le trahir. Winnie mit à l'épreuve sa détermination.

Durant les années pendant lesquelles j'ai couvert la trajectoire de Mandela, je n'ai perçu que deux fois une lueur furtive de tristesse ou de regret dans ses yeux. Et, dans les deux cas, Winnie en était la cause. La première fois, c'était en mai 1991. Winnie venait d'être reconnue coupable par la Cour suprême de Johannesburg de voies de fait et de complicité dans l'enlèvement d'un jeune Noir de 14 ans, Stompie Moeketsi, ultérieurement assassiné par son chauffeur. Elle s'était laissée convaincre à tort que le jeune homme travaillait comme espion du régime d'apartheid. Aux côtés de Mandela, elle descendait les marches de l'édifice. Actrice-née, elle se pavanait en souriant sous les acclamations plutôt embarrassantes d'un petit groupe de ses partisans, le poing droit tendu en signe de victoire. On peut se demander quel triomphe elle célébrait au juste, si ce n'est le fait surprenant qu'elle n'ait pas été expédiée directement en prison. Il avait en effet été décidé qu'elle resterait en liberté en attendant l'appel. Pour sa part Mandela appréhendait tout autrement la situation, incapable d'ignorer la gravité de la situation. Son expression morose et ses yeux baissés montraient bien que le verdict du tribunal avait douché sa bonne humeur officielle.

La seconde fois, c'était près d'un an après la condamnation de Winnie. Assis devant nous, Mandela n'essayait même pas de masquer son désarroi, luttant pour ne pas s'effondrer complètement. Une conférence de presse avait été convoquée à la hâte à Shell House, le bâtiment hideux qui servait de siège à l'ANC, au centre de Johannesburg. Lorsqu'il pénétra dans cette salle exiguë et mal aérée, je ne l'avais jamais vu aussi accablé. Les photographes tout excités s'empressèrent de capturer son immense chagrin pour la postérité.

Pas question d'échanger des plaisanteries ce soir-là, de prodiguer des salutations chaleureuses ou de s'excuser de nous faire travailler

si tard. À ses côtés, ses amis les plus intimes et les plus fidèles, Walter Sisulu et Oliver Tambo, paraissaient assister à un enterrement. Mandela se mit à lire un texte écrit sur une feuille de papier. Cet hommage apparent à son épouse était en fait un message de très mauvais augure.

« Au cours des deux décennies que j'ai passées à Robben Island, je n'aurais pas pu vivre sans le soutien et le réconfort qu'elle représentait pour moi. Elle a enduré les multiples persécutions du gouvernement avec un courage exemplaire et n'a jamais dévié de son engagement dans la lutte pour la liberté. Sa ténacité a renforcé le respect, l'amour et l'affection que j'éprouve pour elle. Elle a aussi suscité l'admiration du monde entier. Mon amour pour elle reste intact. »

Il fit une pause qui permit à tout le monde de respirer car nous savions que leurs rapports étaient compliqués, avant de reprendre : « Nous sommes mutuellement convenus qu'une séparation serait la meilleure solution pour tous les deux... Je me sépare de mon épouse sans récriminations. Je la salue avec tout l'amour et l'affection que j'ai nourris pour elle depuis notre première rencontre, pendant mes années de liberté et de captivité. »

C'était tout. Mandela se leva aussitôt : « Mesdames et Messieurs, j'espère que vous saurez apprécier l'effort douloureux que cela représente pour moi et je prendrai congé maintenant. »

S'il s'était agi d'un autre politicien, on peut penser qu'au moins quatre ou cinq des cent journalistes présents n'auraient pas résisté à la tentation de lancer une question à la volée. Il restait bien des points d'interrogation : quelle était la cause spécifique de leur séparation, depuis combien de temps se profilait-elle, quand s'était-il rendu compte que son mariage était terminé, quelle influence avait son infortune personnelle sur sa quête politique inachevée ? Nous étions conscients qu'il s'agirait de l'information la plus importante des actualités internationales du jour, mais personne ne prononça un seul mot. Même les photographes cessèrent de prendre des photos. C'est dans un silence total que Mandela quitta la pièce, la tête baissée.

Ce silence était un hommage aussi profond que les applaudissements qui avaient accueilli la conclusion de sa première conférence de presse, au lendemain de sa libération. Il avait fait appel à notre sens moral, et nous avions été à la hauteur de sa requête. Insister pour en savoir plus aurait été le comble de l'insensibilité.

Je me suis demandé à l'époque pourquoi il avait accepté une telle épreuve. Il n'était pas obligé d'annoncer la fin de son mariage en personne. On ne lui aurait pas reproché de se contenter d'un communiqué de presse. Mais il avait toujours dit qu'il n'était pas propriétaire de sa vie, qu'elle appartenait à la nation tout entière. La seule explication qui me vint à l'esprit, c'est qu'au moment de vivre cette douloureuse expérience il avait estimé qu'il devait être cohérent avec cette conviction.

Certains de ses collaborateurs au siège de l'ANC me racontèrent par la suite que, pendant plusieurs semaines, il s'était complètement replié sur lui-même. Plus de conversations enjouées, disparues les marques de sa courtoise amabilité, personne ne l'avait jamais vu dans un tel état de dépression. Comme toutes les grandes passions, l'amour de Mandela pour Winnie avait été une espèce de folie. C'était d'autant plus vrai que, dans son cas, il s'enracinait plus dans les fantasmes nourris pendant vingt-sept ans de captivité que dans leur brève période de vie commune. Ils avaient vécu quatre ans sous le même toit, mais en réalité, les exigences de sa vie politique l'avaient amené bien souvent à quitter son foyer pour fuir la police, et ils n'avaient quasiment aucune expérience de vie conjugale. C'est ce que Winnie elle-même devait m'avouer ce jour-là alors que je l'interviewais à son domicile : « Je n'ai jamais vécu avec Mandela. Je n'ai jamais su ce que c'était que d'avoir une famille unie, tout le monde assis autour de la table en présence du mari et des enfants. Je ne peux pas chérir ce genre de souvenirs. Il n'était pas présent pour la naissance de mes deux filles, alors même qu'il n'était pas encore en prison à l'époque. »

Il semblerait qu'au moment de leur rencontre, alors qu'elle avait 22 ans et lui 38, Winnie l'avait pratiquement ensorcelé. Ou peut-être était-ce lui qui avait imaginé rétrospectivement cet envoûtement

amoureux, tant vif était son besoin de transformer ces souvenirs fugaces d'une vie conjugale avortée en un refuge idéalisé lui permettant d'échapper à la solitude de la vie carcérale.

Le fait est que Winnie avait eu plusieurs amants durant la longue absence de Mandela. Sa dernière aventure, pendant les quelques mois précédant la sortie de prison de son mari, elle l'avait vécue avec un avocat de trente ans plus jeune qu'elle qui avait fait partie de la défense lors de son précédent procès, Dali Mpfu. Cette liaison se poursuivit après la libération de Mandela. Les proches de Mandela au sein de l'ANC en étaient informés, de même qu'ils étaient au courant des problèmes d'alcoolisme de Winnie. Chaque fois que j'essayais de leur demander pourquoi ils ne parlaient pas de ces transgressions avec leur chef, je me heurtais à un mur. Pendant les deux années qui suivirent la libération de Mandela, Winnie était devenue un sujet tabou au sein de l'ANC. Je compris alors à quel point l'impeccable courtoisie de son comportement public fonctionnait comme une armure le protégeant d'une profonde souffrance intime. Ses compagnons de combat n'auraient jamais osé lui demander ouvertement d'affronter la vérité concernant Winnie. Mais vint un jour où Mandela ne fut pas plus en mesure d'esquiver cette vérité que de la cacher au public.

Les détails sordides de la liaison de Winnie avec Mpfu venaient d'être révélés par un article de journal deux semaines avant l'annonce de la séparation. Quoi de plus humiliant pour un tel homme que de voir exposé aux yeux de tous le noyau intime de vulnérabilité qu'il cherchait à dissimuler sous un masque imperturbable ? L'article était un exposé dévastateur et irréfutable de l'adultère de Winnie. Il s'appuyait sur une lettre – publiée dans son intégralité par le journal – écrite par Winnie à Mpfu. Elle y criait sa douleur d'avoir été trahie par son amant.

On y apprenait que Mpfu venait d'avoir un enfant avec une femme blanche, une « harpie blanche », selon les mots de Winnie, et elle accusait l'avocat d'« aller baiser à droite à gauche au moindre prétexte émotionnel ».

« Avant d'en finir avec toi, il va falloir que tu apprennes ce que c'est que l'honnêteté et la sincérité, et ce que signifie ce type de

trahison pour une femme, disait la lettre. Je veux que tu n'oublies jamais à quel point tu m'as blessée et humiliée... J'ai beau te dire que la situation à la maison ne fait qu'empirer, tu t'en moques parce que tu prends ton plaisir chaque nuit avec une autre femme. Je ne me laisserai pas traiter comme une idiote, Dali. »

On a peine à imaginer l'effet dévastateur de la publication d'une missive rédigée dans un langage aussi cru sur un homme aussi réservé et aux manières aussi policées que Mandela, un homme que personne n'avait jamais entendu prononcer une seule grossièreté. Face à l'abîme de vulgarité dans laquelle son épouse s'était laissée entraîner, il n'avait pas le choix. Tant pour des raisons personnelles que pour préserver son image politique, il était obligé de déclarer lui-même la dissolution de son mariage.

Les péripéties de sa vie conjugale l'avaient déjà suffisamment torturé. Quelques années plus tard, un de ses amis me confia un épisode particulièrement humiliant. Peu de temps après la fin de son procès, Winnie devait faire un voyage aux États-Unis en représentation de l'ANC. Elle voulait que Mporo l'accompagne, mais Mandela le lui avait vivement déconseillé. Elle avait alors feint d'y renoncer, mais avait quand même pris l'avion avec son amant. Lorsque Mandela lui avait téléphoné dans sa chambre d'hôtel à New York, c'est Mporo qui avait décroché.

C'était un véritable coup de poignard. Durant ses tristes années de captivité, c'est son amour pour Winnie et les souvenirs de leur union qui lui avaient remonté le moral pendant ses pires moments de découragement. Les lettres qu'il envoyait à son épouse de Robben Island révèlent chez lui une veine romantique et sensuelle que nul autre que Winnie ne connaissait alors. Il y décrit son souvenir d'elle comme une « pluie d'été » dans le désert de sa cellule. Il évoque le « frisson électrique » qui le secoue chaque fois qu'il contemple sa photo et qu'il imagine leurs caresses. Dans cette correspondance, il ne fait pas mystère de son besoin de croire en elle. « Si un tel courant de force et d'optimisme court dans mes veines, c'est parce que je sais que tu m'aimes. » Ce qui ne l'empêchait pas de confesser dans une autre lettre à quel point son épouse et ses enfants lui manquaient : « J'ai fort bien réussi à

couvrir d'un masque impassible la profonde nostalgie que je nourris pour ma famille au cœur de ma solitude. »

Ce ton est fréquent dans sa correspondance, et il montre à quel point cette séparation incroyablement longue n'avait pas étouffé sa passion. Il permet aussi d'imaginer le degré d'amertume qu'il a dû ressentir lorsqu'il a enfin compris que tout cela n'était qu'un mirage. La lettre de Winnie à son jeune amant était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase de son humiliation de mari trompé. C'était son intimité qui avait été salie, transformée par Winnie en sordide feuilleton télévisé.

Et pourtant, dans le communiqué annonçant la fin de son mariage, Mandela prétendait que cette séparation avait eu lieu sans récriminations et que son amour pour Winnie était resté intact. Fallait-il le croire, ou était-ce juste une tentative de surmonter l'humiliation et de regagner un peu de dignité ?

À première vue, il était bien plus victime que coupable dans cette affaire. Mais ce n'était pas ainsi qu'il voyait les choses. À cette étape de son existence, il restait encore prêt à accorder des circonstances atténuantes à son ex-épouse, et ces circonstances avaient toutes à voir avec lui. Il reconnaissait sa part de responsabilité dans les choix effectués par Winnie. Il était convaincu que le péché originel était d'avoir donné la priorité à la cause plutôt qu'à sa famille. Le premier mariage de Mandela avec Evelyn Mase, dont il avait eu quatre enfants, avait également souffert des conséquences de cette priorité. Le couple avait rompu dans les années cinquante en partie à cause des aventures extra-maritales de Mandela lui-même, mais aussi parce qu'Evelyn, rapportera-t-il plus tard, lui avait délivré un ultimatum : c'était elle ou l'ANC.

J'ai rencontré Evelyn en 1989. C'était une femme menue et d'humeur paisible qui tenait une petite boutique et appartenait aux Témoins de Jéhovah. Elle semblait soulagée que son mariage avec Mandela ait pris fin au bon moment. Mais Winnie, dont la personnalité n'aurait pas pu être plus différente de celle d'Evelyn, avait pour ainsi dire accepté le paquet Mandela dans son intégralité (militantisme inclus) sans vraiment savoir ce qu'il contenait. Pendant la cérémonie de mariage, son père l'avait pourtant prévenue que

leur vie de couple « ne serait pas un lit de roses ». De fait, comme Mandela lui-même devait le reconnaître, elle s'est plutôt révélée comme une vallée de larmes. Oui, ils avaient beaucoup souffert, et même plus que Mandela lui-même derrière les barreaux. C'était du moins son point de vue, et son impuissance face à leurs épreuves l'avait beaucoup tourmenté pendant sa captivité, l'amenant à se convaincre que tout était sa faute. N'avait-il pas préféré le poste de commandant en chef de la branche armée de l'ANC à son rôle de père de famille ? Il ne pouvait pas faire les deux à la fois, et il se reprochait d'avoir nourri l'illusion d'en être capable.

Les enfants de Mandela avaient aussi payé un prix élevé dans cette affaire. Il ne cessera jamais de penser qu'il leur avait fait défaut, et ses relations avec eux resteront compliquées jusqu'à la fin de sa vie. Même ses petits-enfants n'ont pas été épargnés par les conséquences de sa décision de consacrer la majorité de son temps et de son énergie à la vie politique. Je me rappelle une anecdote à ce sujet, peu après sa libération. Il accompagnait un de ses petits-fils, alors âgé de 20 ans, qui voulait acheter sa première voiture. Arrivés ensemble chez le concessionnaire, ils furent bientôt happés par une foule qui l'engloutit. Le jeune homme sentit la main de son grand-père se détacher de la sienne et se retrouva bientôt seul et ignoré tandis que les masses anonymes auxquelles Mandela avait consacré sa vie célébraient leur héros dansaient et chantaient ses louanges.

Malgré tout, au moment de sortir de prison, Mandela croyait encore pouvoir concilier politique et vie de famille. Quelques années après sa séparation d'avec Winnie, j'ai interviewé une de ses proches amies, Amina Cachalia, qui le connaissait depuis 1957, avant même sa rencontre avec Winnie. « Sa grande aspiration, une fois sorti de prison, c'était de retrouver sa femme et ses enfants et d'avoir une vie de famille. Parce que la famille était vraiment quelque chose de très important pour lui, et je pense qu'il désirait plus que tout ce genre d'existence, et il n'a pas pu l'obtenir. » De façon regrettable mais sans doute inévitable, telle est la cruelle ironie de la vie de Mandela, sa plus grande tragédie personnelle : n'avoir jamais réussi à satisfaire son désir d'une vie familiale. Si la cause principale

en fut son choix de la lutte politique, sa rupture avec Winnie ne fit qu'aggraver cette catastrophe, contaminant ses relations avec d'autres membres de la famille, comme sa fille Zindzi.

Zindzi était un personnage bien plus complexe que ce que j'en avais perçu lors de notre rencontre à la fin de janvier 1990. Elle avait manifestement le talent typique des Mandela pour déguiser ses sentiments. Au moment même où je bavardais avec elle dans la cuisine de sa mère, son amant de l'époque, qui était aussi le père de son troisième enfant, était en prison. Cinq jours plus tard, il se pendit dans sa cellule. Je le compris bientôt, Zindzi était bien la fille de sa mère : elle avait la même forte personnalité et la même capacité de dissimulation. C'était aussi la plus politisée des enfants de Mandela.

En 1985, le président de l'Afrique du Sud, P.W. Botha, avait cherché à apaiser les réclamations de la communauté internationale en faveur de la libération de Mandela en s'annonçant disposé à le relâcher s'il se déclarait prêt à rejeter toute forme de violence politique. À l'époque, Winnie était encore en exil dans l'État libre d'Orange, et c'est à Zindzi qu'il revint de lire la réponse que Mandela avait rédigée depuis sa prison devant la foule rassemblée dans un stade de Soweto : « Je chéris ardemment ma propre liberté, mais j'ai encore plus à cœur la vôtre. Seuls des hommes libres peuvent négocier... Je ne peux prendre aucun engagement alors que mon peuple et moi-même sommes en captivité. Votre liberté et la mienne ne font qu'une. »

Mandela ne pouvait pas exprimer plus clairement l'idée qu'il mettait les intérêts de son peuple au-dessus de ceux de son bien-être personnel et de celui de sa famille. Il est difficile de savoir si Zindzi saisissait cette nuance à l'époque. Ce qui est certain, c'est que la souffrance et l'extrême confusion qu'elle allait endurer dans sa vie privée, à l'instar de sa mère, allaient entraîner une série de tensions entre elle et son père après sa libération.

Un épisode douloureux eut ainsi lieu le jour même de son mariage avec le père de son quatrième enfant, en présence de ses amis et de sa famille, six mois après la séparation de ses parents. La cérémonie avait lieu dans l'hôtel le plus chic de Johannesburg ; Zindzi était radieuse dans sa robe de mariée couverte de perles et

de paillettes. En apparence, c'était une journée d'allégresse ; mais en réalité, c'était une preuve de plus des tourments qui déchiraient la famille Mandela.

L'une des invitées était Helen Suzman, une femme politique blanche du même âge que Mandela, une proche qui lui avait rendu visite à Robben Island. Suzman était assise à la même table que les jeunes mariés aux côtés de Mandela, de Winnie et d'autres membres de leur famille. Elle me raconta que tout au long de la cérémonie, Mandela avait joué son rôle de père de la mariée avec toute la dignité nécessaire, découpant le gâteau de mariage et prononçant le discours traditionnel attendu en ces circonstances : « Désormais, Zindzi ne m'appartient plus. » Il s'abstint toutefois de mentionner Winnie et, après s'être rassis, il demeura triste et silencieux.

Qui sait si, pendant ces six mois, il avait eu le temps de méditer sur la gravité de la trahison de Winnie ? Car, entre-temps, les médias avaient rendu publics de nouveaux détails truculents sur les aventures amoureuses de son épouse pendant qu'il était en prison. La presse avait aussi mis en exergue les crimes du gang de jeunes gens qui avaient servi à Winnie de cour royale et de gardes du corps pendant les quatre dernières années de l'incarcération de son mari. Connus à Soweto sous le nom de *Winnie's boys*, ils n'étaient pas seulement responsables du meurtre du jeune Stompie Moeketsi, le jeune adolescent pour lequel elle fut condamnée, mais de plusieurs autres crimes, dont l'assassinat de deux autres jeunes Noirs, le tabassage d'ennemis supposés de Winnie et le viol de plusieurs jeunes filles, généralement en toute impunité. Et c'est seulement grâce à Mandela que Winnie avait échappé à la prison, même si celui-ci n'en était pas nécessairement conscient. Quelques années plus tard, le ministre de la Justice et le directeur des services de renseignement m'avouèrent qu'ils avaient expressément suggéré aux membres de la magistrature concernés de faire preuve de clémence envers Winnie. D'après eux, le bien-être mental et émotionnel de Mandela était indispensable à la réussite des négociations entre le gouvernement et l'ANC ; s'il était en marge,

cela aurait pu avoir des conséquences catastrophiques pour le pays. Envoyer Winnie en prison était un trop grand risque.

Même avec l'aide de ses anciens adversaires, il aurait de toute façon eu du mal à préserver tout son aplomb. Non seulement Winnie avait trahi leur mariage, mais, par ses crimes, elle avait aussi trahi les valeurs qu'il s'efforçait d'incarner. À l'époque des noces de Zindzi, il avait déjà perdu toutes ses illusions.

Bizarrement, et de façon presque inexplicable, une des invitées de ce jour-là était la « harpie blanche » que Winnie avait raillée dans sa lettre à son amant, la fameuse maîtresse dont Mpofo avait eu un enfant. Elle était confortablement installée à l'extrémité de la table, et l'homme assis à côté d'elle était lui aussi un ancien amant de Winnie dans les années 1980. Je connaissais cette aventure car le protagoniste lui-même me l'avait décrite sans épargner aucun détail. Il est difficile de croire que Mandela n'était pas au courant. Une autre chose qui ne saurait guère lui avoir échappé, c'était les regards assassins que Winnie lançait en direction de l'ancienne maîtresse de Dali. J'espère seulement pour lui qu'il n'a pas pu assister au moment où Winnie, s'approchant d'elle, apostropha rageusement son voisin de table : « Allez, vas-y, tu peux te la faire ! »

Lorsque l'orchestre entama une valse et que le jeune couple se leva pour danser, il tourna le dos à Winnie et vint se rasseoir à sa place, l'air tendu. Il arbora une expression sinistre pendant tout le reste de la soirée, faisant comme si Winnie n'existait pas. À un moment, Helen Suzman lui fit même passer un petit message l'exhortant à sourire un peu.

En supposant qu'il n'ait effectivement nourri aucun ressentiment envers Winnie au moment de leur séparation, ce n'était désormais visiblement plus le cas. Il est peu probable qu'il ait gardé le moindre semblant d'affection pour elle, même dans les recoins les plus intimes de son être. Désormais conscient de l'ampleur de sa trahison, il n'éprouvait plus le même degré de responsabilité dans le naufrage de son couple. Comme il devait plus tard le révéler au cours de son divorce, aucune circonstance atténuante ne pouvait plus justifier le comportement de son épouse, qu'il avait eu en outre l'occasion de comparer avec celui d'autres femmes de prisonniers

de l'ANC. Il songeait en particulier à Albertina Sisulu, l'épouse de son meilleur ami Walter. Elle aussi dirigeante de premier plan, également persécutée par les services de sécurité du régime, elle n'en avait pas moins repris le cours d'une vie conjugale heureuse lorsque Walter était rentré chez lui au bout de vingt-cinq ans de prison.

En octobre 1994, cinq mois après l'élection de Mandela à la présidence, j'eus l'occasion de parler à l'un de ses proches, une des très rares personnes auxquelles il ait confié les détails de ses troubles conjugaux. Dans la conversation, l'ami en question se pencha vers moi et me dit : « Vous savez, une chose incroyable, c'est qu'il a pardonné à tous ses ennemis politiques, mais elle, il ne peut pas. »

Un an et demi plus tard, en mars 1996, il rendit publics ses sentiments envers Winnie devant la Cour suprême de Johannesburg, là même où il avait accompagné son épouse lors de son procès de 1991. Il s'agissait cette fois pour lui d'obtenir son divorce, ce qu'il réussit à faire. Mais, comme son avocat Wim Trengrove me le confiera plus tard, « il [avait] été excessivement généreux au moment de partager ses biens avec elle, et elle [avait] reçu plus que sa part ». Pourtant, avant de lui faire cette concession, il n'avait pas caché son amertume à la cour. À quelques mètres à peine de Winnie, il avait déclaré au juge : « Je n'irai pas par quatre chemins, Votre Excellence. Si l'univers entier essayait de me persuader de me réconcilier avec l'accusée, je n'en ferais rien... Je suis déterminé à me défaire de ce mariage. » Il n'hésita pas à décrire au tribunal la frustration et la misère de sa vie conjugale après son retour de prison. Dans les deux années qui avaient suivi leurs retrouvailles, expliqua-t-il, elle n'avait pas partagé son lit une seule fois : « J'étais le plus solitaire des hommes. »

Qu'il pût être à la fois l'homme le plus célèbre du monde et le plus solitaire, telle était la triste ironie que son biographe officiel, Anthony Sampson, me signala un jour. Lié d'amitié avec Mandela avant son incarcération, Sampson écrit dans son excellente biographie que « derrière son indéniable sociabilité, il a toujours maintenant une réserve impénétrable, protégeant jalousement son intimité ». En

lisant ces lignes, je repense encore une fois à Mandela comme à une figure victorienne qui aurait eu sa place à la fin du XIX^e siècle à Londres. Ce type d'individus manifestaient une assurance sociale impressionnante, mais ils étaient psychologiquement corsetés et incapables d'extérioriser leurs émotions. Ils étaient mus par « cette terrible notion du devoir », selon la formule du poète victorien Arthur Hugh Clough, qui sustente le personnage public mais tend à mutiler l'homme privé. Sans doute Mandela était-il beaucoup plus à l'aise dans le monde brutal de la politique sud-africaine que dans l'univers familial. Dans la sphère politique, il avait ses repères ; dans le cercle de la vie privée, il semblait souvent complètement désorienté.

Heureusement pour son pays, les deux sphères restaient relativement étanches, préservant ainsi son énergie d'homme public. Il s'était volontairement imposé une sorte d'apartheid spirituel, compartimentant strictement ses anxiétés personnelles et ses aspirations politiques, qui suivaient chacune leur propre cours. Il savait contrôler ses sentiments, comme Winnie Mandela m'en avait elle-même fait la remarque lors de l'interview effectuée à son domicile. Aussi indisciplinée qu'elle fût dans sa vie privée, Winnie n'était pas dénuée de lucidité et d'intelligence politiques et comprenait fort bien les priorités de son mari, même si elle se trompait en revendiquant aussi pour elle-même certaines des qualités qui lui étaient propres : « Lorsqu'on mène le genre de vie que nous menons, engagés à fond dans une situation révolutionnaire, on cesse de penser en termes d'ego. La question des sentiments et des émotions personnelles ne se pose même plus, parce qu'on se retrouve dans une position où la seule préoccupation qui compte est celle de la nation et des gens, qui sont devenus la priorité de votre existence tout entière. »

Et c'est justement cette priorité accordée au bien-être de son peuple qui sauva Mandela dans ses pires moments de désarroi intime. Aussi profond que fût son malheur, il savait que les tourments de ceux à qui il avait choisi de consacrer sa vie étaient bien plus terribles. Le processus de transition politique qu'il s'efforçait de mener à terme par des moyens pacifiques était menacé de mort. Les

ennemis de la démocratie étaient en train de semer la terreur à Soweto et dans d'autres *townships* noirs de la périphérie de Johannesburg. Les victimes se comptaient par milliers et, si la violence ne diminuait pas, avertissait Mandela, l'Afrique du Sud risquait d'être noyée dans le sang. C'est la gravité même de la situation qui lui permit de prendre le recul nécessaire pour surmonter ses problèmes personnels. Il avait été consacré leader suprême de son peuple et il aurait été irresponsable et égoïste de sa part de succomber à la complaisance. Face à la complexité insondable des relations familiales, sa clairvoyance de dirigeant et la sûreté de son jugement politique ne lui étaient d'aucun secours. Il n'en était que plus enclin à intervenir sur le terrain où ses qualités le distinguaient, à trouver les bonnes solutions politiques et à guider son peuple vers la liberté.

CHAPITRE QUATRE

À la conquête des Noirs

Le jour même où Mandela annonçait la fin de son mariage, le fils de Blantina Radebe, un jeune homme noir de 17 ans, était abattu par des tueurs noirs incités par leur chef noir à lutter pour l'apartheid. Ce n'était pas un incident isolé. L'assassinat du jeune garçon faisait partie d'une campagne meurtrière orchestrée dans le but de provoquer une guerre intestine au sein des *townships* noirs. Il coula plus de sang pendant les années qui suivirent immédiatement la sortie de prison de Mandela qu'au cours des cinq décennies précédentes. Il lui revenait d'endiguer cette escalade de violence en incitant son peuple à suivre son exemple, à ne pas céder à la provocation et à réprimer son désir de vengeance.

Pour Blantina Radebe, à laquelle j'allai rendre visite quatre jours après la mort de son fils à son domicile du *township* de Katlehong, à l'est de Johannesburg, il était trop tard. Plus rien ne pouvait la consoler, et surtout pas les bénéfices supposés de la démocratie. Elle n'était pas sortie de son lit depuis cet incident fatal. Tout habillée, appuyée sur ses oreillers au milieu d'une pièce obscure, elle me raconta ce qui s'était passé. Sa vieille mère était assise au pied du lit, la tête entre les mains.

« C'était un garçon très gentil, très tranquille, me déclara-t-elle d'une voix triste. Il s'appelait Simon. Il avait 17 ans et fréquentait encore le lycée. » C'est au milieu de la nuit que Mme Radebe avait appris la nouvelle de sa mort. « Le lendemain à cinq heures du matin, je me suis rendue à l'*hostel* où vivaient les Zoulous d'Inkatha et j'ai trouvé son cadavre gisant à même le sol. Un homme est sorti de l'*hostel* et m'a regardée. Il avait l'air tout content et il m'a dit : "Il vaut mieux que tu ne laisses pas ces enfants ici. Nous allons sortir et les manger". C'est à ce moment-là que j'ai vu qu'il y avait un autre corps à proximité. C'était Aubrey Mashego, un ami de Simon. Lui aussi était lycéen. Il avait 18 ans. »

Il y avait des dizaines d'*hostels* de ce type dans tous les *townships* de Johannesburg, forteresses sordides et surpeuplées réservées aux ouvriers migrants qui avaient laissé leurs familles à la campagne en quête d'un travail dans la métropole la plus prospère du continent africain. Leurs habitants étaient tous des hommes et, pour la plupart, des Zoulous analphabètes, dépendants des structures tribales traditionnelles et politiquement influençables. C'était le principal vivier de recrutement d'Inkatha, une organisation de droite très hostile à l'ANC. Incapable de rivaliser avec l'ANC sur le terrain électoral, le tout-puissant leader d'Inkatha, Mangosuthu Buthelezi, craignait d'avoir plus à perdre qu'à gagner si les Noirs obtenaient le droit de vote. Ses idées correspondaient en cela à celles de pans entiers de l'extrême droite du pouvoir blanc, consternée par la décision du président De Klerk de libérer Mandela et de négocier les termes d'un accord avec l'ANC. C'est sur la base de ces appréhensions communes qu'Inkatha avait formé une alliance secrète avec des éléments récalcitrants de la police et de l'armée dans le but de semer la terreur. Les guerriers d'Inkatha étaient chargés de faire le sale boulot.

Le spectacle de la douleur de Blantina Radebe me brisait le cœur, et même si j'ai malheureusement eu bien des fois l'occasion d'interviewer des mères endeuillées pendant mon séjour en Afrique du Sud, j'en suis encore attristé aujourd'hui, deux décennies plus tard. « Il avait pris le train pour aller rendre visite à son oncle avec Aubrey et deux autres amis. Des hommes armés sont apparus, leur ont demandé leurs noms et leur ont dit : "Asseyez-vous, enfants de Mandela, assieds-toi, Radebe. Votre dernière heure a sonné." ». Comment Blantina savait-elle ce qui s'était passé ? « Ce sont les deux garçons qui ont survécu qui me l'ont raconté. Ils vivent en face de chez moi. »

Blantina se mit à pleurer. Sa mère se leva et l'embrassa. Je traversai la route et rendis visite aux deux camarades de Simon. Llewellyn Motlounge et Soli Ngubeni, tous deux âgés de 18 ans, avaient été blessés par balle mais avaient réussi à s'échapper. Llewellyn avait l'épaule bandée et le menton tuméfié. Une balle tirée à bout portant avait pénétré la fesse droite de Soli, manquant de peu

son os coxal. « Ils étaient une cinquantaine dans le wagon, six d'entre eux avaient des armes à feu et les autres des couteaux », m'expliqua Llewellyn. « Un grand costaud habillé tout en noir nous a demandé si nous étions de l'ANC. Nous lui avons dit que non, mais il nous a dit : "Vous mentez. Vous voulez aller à notre *hostel* pour nous attaquer. Vous allez voir, une fois arrivés à l'*hostel*, nos gars vont vous tuer." »

Ils obligèrent les quatre jeunes gens à descendre du train à la station suivante, où une douzaine d'hommes se saisirent d'eux et les emmenèrent jusqu'à l'*hostel*. Tous les hommes d'Inkatha portaient des bandanas rouges. « Ils nous ont emmenés au milieu d'une grande cour intérieure et nous ont posé des questions au sujet de l'ANC et de Mandela », dit Llewellyn. Je lui demandai si ses camarades et lui étaient membres de l'ANC. Soli, le seul des quatre qui était zoulou, secoua la tête. « Nous n'appartenons à aucune organisation politique. » Alors pourquoi ces types d'Inkatha les accusaient-ils d'en faire partie ? « Parce que nous étions nés dans le *township*, et d'après eux, tous ceux qui sont nés dans le *township* sont de l'ANC. »

Tous les quatre – Soli, Llewellyn, Aubrey et Simon, furent retenus prisonniers dans l'*hostel* pendant tout l'après-midi. Je n'avais pas de mal à imaginer leur terreur. Un jour, dans le même quartier, j'avais vu quatre autres adolescents terrorisés dans un véhicule blindé de la police encerclé par une cohorte hurlante de militants d'Inkatha armés de machettes, de lances et de *knobkierries*, les bâtons de cérémonie traditionnels dont les Zoulous se servaient alors pour massacrer les personnes soupçonnées d'appartenir à l'ANC. Les hommes d'Inkatha étaient d'humeur festive, ils couvraient les jeunes gens d'insultes et leur faisaient savoir avec un plaisir mauvais qu'ils ne tarderaient pas à leur mettre la main dessus. J'implorai l'officier de police responsable de ne pas les remettre à leurs assaillants. Il me promit qu'il n'en ferait rien, mais par acquit de conscience, profitant d'un moment d'inattention du policier, je passai la tête par la portière du véhicule pour essayer d'obtenir les noms et adresses des quatre jeunes gens. Je voulais être à même de vérifier par la suite si le policier avait tenu parole. Mais je ne pus rien obtenir de ces

pauvres garçons. Leurs dents claquaient si fort qu'ils étaient incapables de prononcer un seul mot. Je me suis toujours demandé ce qu'ils étaient devenus.

Soli et Llewellyn avaient survécu de justesse à leur propre film d'horreur. À la tombée de la nuit, continua Soli, un homme arriva à l'*hostel* en bicyclette, portant un grand sac bleu sur son guidon. « Une dizaine d'hommes ont commencé à faire la queue devant lui et chacun d'entre eux a pris un pistolet à l'intérieur du sac. Ensuite, ils nous ont fait sortir de l'*hostel* et nous ont alignés sur l'asphalte comme pour le départ d'une course à pied. Et puis ils nous ont dit de courir, et nous avons couru, et alors ils ont commencé à tirer. »

Simon et Aubrey furent blessés mortellement. Llewellyn, avec une balle dans l'épaule, trouva refuge dans une maison à huit cents mètres de là. Soli, blessé à la fesse, courut pendant huit kilomètres jusqu'à chez lui. Avant d'être attaqués, ils n'étaient pas membres de l'ANC, mais désormais ils avaient bien l'intention d'y adhérer. Inkatha était leur ennemi, ils allaient venger leurs amis. « Je vais attendre le moment opportun, me dit Soli, et je liquiderai ces types. »

Je n'ai jamais revu Soli et Llewellyn. Ont-ils tué leurs ennemis, ont-ils été tués par eux, ou bien leur promesse de vengeance n'était-elle qu'une fanfaronnade passagère ? Peut-être ont-ils fui leur quartier à la recherche d'une vie plus tranquille. Leur terrible et triste aventure était tout à fait typique de l'époque. Combien de fois ai-je entendu ce genre d'histoires dans les *townships* autour de Johannesburg – Kandlehong, Soweto, Thokoza, Vosloorus, Alexandra, Tembisa ou Sebokeng ? Ça se passait toujours de la même façon. Les résidents zoulous d'un *hostel* attaquaient des jeunes du quartier dont ils supposaient, généralement à raison, qu'ils étaient sympathisants de l'ANC. Les jeunes qui survivaient à ces attaques juraient de s'organiser et de se battre. Mandela cherchait à les en dissuader, malgré l'énormité des provocations. De tous les crimes endurés par son peuple sous l'apartheid, les assassinats commis par Inkatha étaient les derniers en date et les plus sauvages. La tâche herculéenne du leader de l'ANC était de détourner ce fleuve de colère et de frustration des rives de la vengeance et de l'orienter vers les verts pâturages de la réconciliation.

Pour Mandela, ce n'était pas essentiellement une question morale ; il ne s'agissait pas de tendre l'autre joue parce que telle était la volonté divine. Non, c'était la froide logique du calcul politique qui régissait sa pensée. L'amorce d'un cycle de représailles sanglantes ne pouvait que déboucher sur une guerre civile où tous les secteurs de la population seraient obligés de prendre parti. Non seulement la guerre était l'ennemie de la démocratie, mais elle n'était pas le terrain le plus favorable pour l'ANC, ni pour les Noirs en général. La force de l'ANC, c'était le nombre de ses partisans et ses talents pour négocier – en particulier ceux de Mandela.

Chaque nouveau massacre risquait de provoquer des batailles rangées dans les *townships* et d'éloigner un peu plus le centre de gravité de la politique sud-africaine de la table de négociation. J'ai encore présentes à l'esprit des images terribles de cette époque : monceaux de cadavres de jeunes Noirs entassés dans les cours des commissariats ; corps mutilés dans un fourgon de police, un flot de sang coulant de leur entrejambes, où les organes génitaux avaient été sectionnés ; massacre de quarante-sept innocents par Inkatha, dont un bébé de neuf mois couvert d'un linceul blanc ; guerriers zoulous de retour d'une expédition, jubilant devant leur *hostel* et brandissant les mains coupées de leurs victimes en guise de trophées. Ces scènes de barbarie avaient lieu à moins d'une trentaine de kilomètres de la salle de conférence moderne, proche de l'aéroport de Johannesburg, où les négociateurs de l'ANC, du gouvernement et des tierces parties se réunissaient tous les jours dans des pièces enfumées. On n'aurait pu imaginer contraste plus criant.

L'ANC avait délégué à la table de négociation ses cadres les plus habiles, tous fort capables de battre les représentants du gouvernement à ce subtil jeu de poker qui dura près de trois ans. Mandela apparaissait rarement sur place, préférant jouer un rôle stratégique dans les coulisses. Il savait que le principal défi était d'endiguer la violence dans les *townships* et avait vite compris qu'elle n'était que la face visible d'une conspiration visant à faire échouer les pourparlers en cours. Si la majorité de la population se voyait aspirée dans une spirale de vengeance meurtrière, son

soutien aux négociations s'évanouirait et celles-ci en seraient réduites à de vains discours entre caciques coupés de la réalité du terrain.

Aujourd'hui, la transition politique sud-africaine est généralement considérée comme exemplaire par les experts internationaux en matière de résolution des conflits, une profession en plein essor face au désordre mondial qui a succédé à la Guerre froide. Lorsque les gens utilisent le mot « révolution » dans le contexte sud-africain, ils l'accompagnent généralement de l'adjectif « pacifique ». L'Afrique du Sud est bien passée de la tyrannie à la démocratie par le biais d'un processus de négociations qui s'est généralement déroulé dans un esprit de réciprocité civilisé. Mais cette vision unilatéralement optimiste du « miracle sud-africain » néglige le fait que, parallèlement aux négociations, l'Afrique du Sud a vécu alors le plus sanglant épisode meurtrier depuis la guerre des Boers, près d'un siècle auparavant. On compte plus de dix mille victimes de violence politique dans la région de Johannesburg dans les quatre ans et demi qui ont suivi la libération de Mandela. Nombreux sont ceux qui, à l'instar de Blantina Radebe, ont payé terriblement cher l'avènement de leur liberté.

Les deux phénomènes, négociations et massacres, n'étaient pas complètement sans rapport. Si Mandela n'avait pas été complètement libéré, ouvrant ainsi la voie à des pourparlers et à la chute de l'apartheid, cette vague de violence n'aurait pas eu lieu. Avec le recul, cela paraît évident, mais n'oublions pas qu'à l'époque de nombreux commentateurs, pratiquement tous blancs, pontifiaient dans le confort et la sécurité de leur domicile ou de leur campus en décrivant ces tueries comme un exemple de violence spontanée « entre Noirs », un symptôme de haine tribale barbare. « Nous savons bien comment sont nos Noirs », m'expliquaient-ils alors. Ils se trompaient complètement et la vérité était bien plus compliquée. En réalité, nous étions témoins des derniers coups de griffe de la bête agonisante qu'était l'apartheid. Mandela avait dénoncé à plusieurs reprises l'existence d'une main invisible dans les coulisses de la violence. Il la décrivait comme une « troisième force », un groupe clandestin au sein des services de sécurité, opérant

discrètement mais activement pour attiser le conflit entre Inkatha et ANC.

Ces sympathisants d'extrême droite ont formé une alliance avec Buthelezi, d'abord improbable, jusqu'à ce qu'elle reflète la prospérité de l'apartheid. L'objectif le plus ambitieux du régime d'apartheid avait toujours été de parachever la séparation entre Noirs et Blancs en balkanisant la population noire par le biais d'un véritable patchwork de *homelands* ruraux réservés aux Noirs, les bantoustans. Inscrits à l'intérieur des frontières de l'Afrique du Sud, ils seraient gouvernés de façon autonome sur la base des divisions tribales. C'est ce jeu qu'accepta de jouer Buthelezi en faisant du KwaZulu son fief personnel – et en empochant l'argent public qui l'accompagnait. En tant que *Chief Minister* de son État fantoche, il présidait une mascarade démocratique légitimée par un Parlement croupion au sein duquel Inkatha exerçait sa domination de parti unique. Dans les années 1980, les gouvernements de Margaret Thatcher et Ronald Reagan donnèrent leur assentiment à cette farce, alléchés par le verbiage pro-marché et soi-disant anti-apartheid dont Buthelezi régalaient les médias. Jouant le rôle d'aspirant démocrate, le satrape zoulou cherchait à se faire passer pour le meilleur espoir d'avenir de l'Afrique du Sud et pour un leader noir bien plus crédible que Mandela, alors encore emprisonné et considéré par les puissances occidentales comme un communiste et un terroriste.

Cela faisait déjà cinq ans qu'Inkatha menait une guerre au nom du régime d'apartheid – et avec sa complicité – contre la moitié de la population zouloue de son territoire, qui soutenait les objectifs de l'ANC. Les services de sécurité et le renseignement militaire du pouvoir blanc fournissaient les cerveaux, les armes et la logistique ; la main-d'œuvre criminelle était fournie par les bataillons zoulous d'Inkatha, la tête ceinte de leur bandana rouge pour se reconnaître entre eux et éviter de se tromper de cible. Les sympathisants de l'ANC n'avaient guère le choix : soit ils ne faisaient rien et attendaient d'être massacrés, soit ils ripostaient. C'est cette dernière option qui prévalut, engendrant la fameuse « violence entre les Noirs ». Après la libération de Mandela, cette machination sanguinaire fut exportée telle quelle de KwaZulu à la région de

Johannesburg, terroir de Mandela et cœur politique de l'Afrique du Sud. Les agitateurs d'Inkatha agissaient sous les ordres d'hommes blancs sans visage appartenant aux services de sécurité et qui les avaient convaincus que s'ils ne prenaient pas l'initiative de tuer, ils seraient eux-mêmes massacrés. Les policiers en uniforme présents sur le terrain formaient un bouclier armé pour protéger les *hostels* d'Inkatha des contre-attaques menées par les habitants des *townships*. Et la police ne faisait aucun effort pour enquêter sur les assassinats et les massacres.

Aux yeux de la majorité des Noirs sud-africains, Buthelezi était le pantin monstrueux de l'apartheid. Mais il ne manquait pas de ressources. La seule circonstance atténuante qu'on peut lui accorder pour excuser son ignoble trahison, c'est qu'il était probablement dérangé, « fou comme un lapin », comme me le confia un jour un ambassadeur étranger à Pretoria. Il y avait beaucoup d'habileté dans sa paranoïa. Il savait jouer subtilement de la sympathie des milieux conservateurs étrangers et de ses admirateurs blancs sud-africains en leur racontant ce qu'ils voulaient entendre, à savoir que c'était lui, Buthelezi, le leader noir digne de leur confiance, et pas Mandela. Je me souviens d'un discours, lors d'un meeting dans le *township* de Thokoza, où il invoqua le nom de Dieu pas moins de dix fois. Lorsqu'il s'exprimait en zoulou, il attisait les antagonismes tribaux, suscitant la paranoïa et exhortant ses partisans armés à se préparer à défendre la nation zouloue menacée. Lorsqu'il parlait en anglais, il se présentait comme un chrétien pieux (il avait coutume d'inviter ses partisans blancs à des « petits déjeuners de prière »), appelant ses « frères noirs » à cesser de s'entre-tuer. Et il niait toute responsabilité dans les massacres. Malgré la présence dans l'assistance de trois mille hommes coiffés de bandanas rouges et armés de lances qui poussaient des cris de guerre, il n'hésitait pas à prétendre que « les rumeurs comme quoi les personnes coiffées de bandanas rouges seraient des militants d'Inkatha sont des ragots de politicards ».

À la fin du discours de Thokoza, les bataillons zoulous de Buthelezi défilèrent triomphalement au milieu des *townships* en brandissant une forêt de lances et en tirant des coups de feu en l'air.

La police les regardait passer sans rien faire. Comme il n'y avait aucune chance que ses admirateurs blancs mettent les pieds dans un endroit comme Thokoza pour constater de leurs propres yeux ce qui s'y passait, il pouvait leur raconter ce qu'ils voulaient entendre. Avec pour seule source d'information la télévision officielle, les Blancs n'étaient que trop contents de le croire. C'était vraiment un personnage exécrationnel, une caricature d'hypocrite onctueux digne d'un roman de Dickens.

Mais Buthelezi était animé par une espèce de folie et il avait réussi à convaincre ses partisans d'adopter sa vision paranoïaque. Un matin d'hiver à Vooslorus, après un massacre malheureusement typique, je m'aventurai jusqu'à l'*hostel* où s'étaient réfugiés les guerriers d'Inkatha, juste en face du commissariat de police local. Je ne craignais pas pour ma sécurité parce qu'en vertu d'une mentalité digne de l'époque coloniale Buthelezi avait enseigné à ses partisans à craindre et respecter les Blancs. C'était d'ailleurs une règle d'or pour Inkatha : on ne touche pas aux Blancs. Il ne fallait pas risquer de brouiller son message soigneusement calculé sur la fraternité chrétienne.

Je franchis donc la porte de l'*hostel* et pénétrais dans une grande cour centrale, identique à celle où Simon Radebe et ses trois amis avaient été emmenés. J'y fus accueilli par une vingtaine de jeunes gens armés de lances qui me conduisirent vers un homme plus âgé à la barbe grisonnante. C'était lui qui était censé répondre à mes questions, m'expliquèrent-ils. L'homme refusa de me dire son nom. Il m'expliqua sans détours pourquoi les militants d'Inkatha se livraient à ces exactions et terrorisaient les habitants du quartier : « Le problème, c'est Mandela. Il est considéré comme un roi maintenant, et Chief Buthelezi n'est plus perçu comme le roi. » Il fallait donc que Buthelezi réaffirme son statut de roi ? « Exactement. » Et comment y parvenir ? « En luttant contre ceux qui disent que c'est Mandela le roi. »

Le message implicite était d'une brutale simplicité. Si on laissait s'exprimer la volonté du peuple, c'est Mandela, et non pas Buthelezi, qui deviendrait le grand leader de l'Afrique du Sud. Il fallait donc massacrer les gens, parce qu'il n'y avait rien de plus éloigné de la

conception de la politique de Mandela. Le comportement des dirigeants d'Inkatha n'était pas une simple manifestation de barbarie mais l'expression d'une offensive parfaitement orchestrée contre le projet démocratique de Nelson Mandela. Cette offensive était téléguidée par les amis, conseillers et fournisseurs d'Inkatha au sein de l'appareil de sécurité du régime d'apartheid. C'est ce qu'allait révéler avec un luxe de détails une commission d'enquête judiciaire sur la question et, après l'arrivée de Mandela au pouvoir, les témoignages reçus par la commission Vérité et Réconciliation.

Rien de tout cela n'aurait été possible sans l'instabilité émotionnelle de Buthelezi. Outre sa colère et sa jalousie face à l'avènement du vrai « roi » sur une scène qu'il avait jadis dominée, il fallait compter avec ce que j'ai toujours pris pour sa terreur d'être exécuté sommairement par les partisans de Mandela, le jour où la démocratie serait instaurée. Le président De Klerk et ses ministres ne nourrissaient pas ce type d'appréhensions, mais Buthelezi à mon sens, était convaincu que tel risquait d'être son sort.

Ses antécédents historiques descendent tout droit de la royale et sanglante lignée zouloue. Au XIX^e siècle, un roi Zoulou en remplaçait un autre, sur un fond de trahison et de vengeance barbare répété.

Mandela, qui avait eu plusieurs occasions plutôt surréalistes de rencontrer Buthelezi en privé, semblait le trouver mentalement instable. C'est ce qu'il me confia dans un hôtel du centre de Johannesburg, lors d'une des nombreuses conférences de presse auxquelles j'assistais. J'étais monté à la tribune à la fin de l'événement pour bavarder de façon informelle et Mandela me dit : « Vous savez, Chief Buthelezi, il est un peu... » La phrase resta en suspens, mais Mandela me communiqua son point de vue en se tapotant la tempe avec l'index. Je ne me souviens pas très bien de ce que je lui répondis, mais c'était probablement quelque chose comme « tout à fait d'accord ». Si j'avais cité ces propos dans mon article, ça aurait pu faire un énorme scoop, mais je n'en fis rien. Il s'agissait d'un échange privé entre Mandela et moi, et si j'en avais fait état publiquement, Dieu sait combien de victimes innocentes auraient subi les représailles de Buthelezi.

Mandela, qui fréquentait les *townships* en guerre plus souvent que tout autre dirigeant de l'ANC, en voulait plus à De Klerk qu'à Buthelezi. En privé, il avait la sagesse de traiter ce dernier avec une feinte déférence qui visait à apaiser la susceptibilité de ce fou dangereux. Mais le président sud-africain n'avait pas l'excuse d'être émotionnellement instable. De fait, à sa sortie de prison, Mandela l'avait décrit comme « un homme intègre ». C'était un geste de bonne volonté visant à amorcer le processus de négociations dans un climat de confiance mutuelle. Mandela ne pensait pas que De Klerk était un complice actif de la conspiration d'Inkatha, mais il avait fini par se convaincre que le président ne faisait rien pour l'arrêter. Dépité par l'inaction de De Klerk face au massacre de milliers de Noirs, Mandela ne mentionna plus jamais son « intégrité ». En dépit de sa séduisante rhétorique réformiste, De Klerk n'était au fond qu'un Afrikaner conservateur qui accordait aux vies des Blancs une valeur bien supérieure à celles des Noirs. Cette constatation de Mandela finit par détériorer leurs relations, et le leader de l'ANC n'hésita pas à critiquer ouvertement De Klerk à ce sujet lors de réunions privées. Comme il en fit la remarque un jour en public, si c'était des Blancs qui étaient tombés comme des mouches dans cette hécatombe, le président aurait déployé les forces de l'ordre avec une sévérité implacable pour les protéger.

Mandela fit part de ses sentiments lors d'une longue réunion avec d'éminents représentants de la presse afrikaner. Généralement soucieux d'entretenir de bonnes relations avec eux, il estimait cette fois que la ligne rouge avait été franchie, et il décida de ne pas les ménager. Le message qu'il s'efforça de faire passer était simple, mais sans appel : les Noirs étaient des êtres humains tout comme eux. La presse n'aurait-elle pas été plus compréhensive envers les positions de l'ANC si c'était des Blancs qui mouraient de mort violente dans leurs banlieues tous les jours ? Il rappela aux journalistes le cas récent d'un fermier blanc assassiné : la police avait lancé une vaste chasse à l'homme, y compris avec des hélicoptères, pour retrouver les tueurs. Mais lorsqu'il s'agissait des innombrables assassinats de femmes et d'hommes noirs dans les

townships, il n'y avait presque jamais d'enquête, sans même parler d'arrestations.

Mandela n'avait pas pris en compte la possibilité de tels massacres lorsqu'il avait commencé à planifier la transition de l'apartheid à la démocratie depuis sa prison. Il n'imaginait pas que l'ANC en serait réduite à implorer l'ONU et la Communauté européenne d'envoyer des observateurs pour effectuer un travail de maintien de la paix qui relevait de la police sud-africaine. De Klerk faisait preuve d'une ignorance coupable en se refusant à reconnaître les causes de la violence. Son inertie était d'autant plus suspecte qu'il comprenait fort bien la dimension de cette violence et la menace qu'elle impliquait. N'avait-il pas par deux fois averti le public des risques de guerre civile ?

Enfin, face à la quantité de preuves présentées sans relâche par Mandela lors de leurs réunions privées, le président se résolut à agir. Il fut bien obligé de reconnaître que des membres de son appareil de sécurité avaient eu recours à la violence et à des manipulations inavouables pour faire obstacle au changement politique. En décembre 1992, il démit de leurs fonctions six généraux et suspendit ou envoya en retraite vingt-trois officiers. Mais pour certains des *townships* affectés par la violence autour de Johannesburg, il était déjà trop tard. Au bout de deux ans et demi, le conflit y avait acquis une dynamique propre.

Mandela devait donc encore affronter un énorme problème. Il ne comprenait que trop bien la soif de vengeance croissante des militants de l'ANC. Après tout, au début des années 1960, c'était lui qui avait promu le recours à la violence contre l'État en tant que premier dirigeant de la branche armée de l'organisation. Mais il savait aussi que le régime était plus engagé qu'il ne l'avait jamais été sur la voie d'un accord politique avec la majorité noire. Déclarer une guerre ouverte contre Inkatha et ses parrains au sein des services de sécurité reviendrait à jouer le jeu de ses adversaires. C'était eux qui voulaient plonger le pays dans un bain de sang, pas lui. Il choisit donc de privilégier le long terme et s'efforça de détourner son peuple de la tentation gratifiante, mais myope, de déchaîner des représailles contre ses bourreaux.

Il s'agissait déjà d'un défi majeur lorsque c'étaient des jeunes gens anonymes qui succombaient chaque jour dans les *townships*. Mais sa volonté de paix se heurta à un obstacle presque insurmontable lorsque les forces de l'extrême droite, animées par la même peur que Buthelezi, décidèrent d'éliminer un homme qu'ils considéraient comme une menace. Dans la matinée du 10 avril 1993, Chris Hani, le dirigeant le plus populaire de l'ANC après Mandela, fut assassiné devant son domicile à Boksburg, une ancienne banlieue blanche à trois kilomètres de Katlehong. Malgré la violence routinière dans les *townships*, les négociations avaient continué tant bien que mal, mais cette fois, elles risquaient d'être complètement discréditées. Ce n'était plus seulement le projet démocratique qui était en jeu : le pays tout entier était menacé par l'embrasement. Jusqu'où pouvait-on pousser la patience des Noirs sud-africains ? Et celle de Mandela lui-même ?

Hani était le dernier dirigeant de la branche armée de l'ANC, et le plus charismatique des successeurs de Mandela dans cette fonction. Certes, la lutte armée était largement un mythe, mais c'était un mythe puissant, surtout au sein d'une jeunesse noire belliqueuse dans les rangs de laquelle se concentrait une bonne partie de l'énergie politique de l'ANC.

Lorsque Mandela et Hani se rencontrèrent après bien des années de prison pour l'un et d'exil pour l'autre, ils se découvrirent une profonde affinité. Hani éprouvait la même répugnance naturelle envers la violence comme méthode politique, mais, tout comme Mandela, il estimait que ses ennemis ne lui avaient pas laissé le choix. Mandela le considérait comme un fils, le fils politiquement engagé qu'il n'avait jamais eu, et il ressentit sa disparition comme un deuil intime. Pourtant, encore une fois, il savait qu'il devait subordonner ses sentiments personnels au souci du bien public. Dès qu'il apprit la nouvelle de la mort de Hani, Mandela en soupesa les conséquences politiques et comprit que le projet de changement auquel il avait sacrifié son bonheur personnel n'avait jamais été aussi menacé.

Pendant les trois années précédentes, les journalistes avaient oscillé entre la perception que le processus de changement était sur

la bonne voie et l'appréhension de le voir échouer sans appel. Mais presque tous étaient désormais convaincus qu'il était impossible d'éviter le désastre. « Le pays est au bord du gouffre », titraient les journaux sud-africains, et ils ne donnaient pas l'impression d'exagérer. Plus personne ne doutait que les Noirs, dont beaucoup ne s'étaient souvent ralliés qu'à contrecœur au message de pardon et de réconciliation de Nelson Mandela, ne pourraient plus résister à la tentation de la vengeance – d'autant plus que, quelques heures après l'assassinat de Hani, on sut que le coupable présumé était blanc. J'appris la nouvelle de son arrestation par la radio alors que je roulais en direction de Thokoza, un *township* qui, depuis trois ans, avait autant souffert de la violence que Katlehong. À mon arrivée, l'ambiance était aussi sinistre que je me l'imaginais. J'interrogeai un jeune homme qui, tragique ironie, se prénomait Macbeth. Pour Macbeth, la coupe était pleine. « Notre douleur est immense. Pas seulement à cause du camarade Chris – beaucoup d'autres ont été tués avant lui. Nous aurions dû réagir bien plus tôt. Mais maintenant, nous allons nous venger, nous allons prendre les armes contre notre ennemi. » Tous les jeunes gens que je vis à Thokoza partageaient les sentiments de Macbeth.

Au moment de quitter le *township*, je rallumai la radio. Les nouvelles avaient de quoi vous glacer le sang. Une foule en colère avait brûlé vif deux hommes blancs et coupé la langue d'un troisième, et ce dans les environs du Cap, région normalement beaucoup moins violente que Johannesburg. Un porte-parole de l'ANC au Cap déclarait que l'Afrique du Sud « allait payer terriblement cher la perte de Chris Hani ».

Les autres dirigeants de l'ANC s'efforçaient d'appeler la population au calme, mais la situation restait extrêmement tendue. Mandela était la seule personne dans tout le pays qui soit éventuellement capable de calmer les esprits. Trois jours après le meurtre de Hani, Mandela, avec la bénédiction de De Klerk se rendit dans les studios de la radio et de la télévision nationales. Il n'avait guère qu'un point positif en sa faveur : le tueur, un Polonais expatrié proche du Parti conservateur – une organisation d'extrême droite avec laquelle Inkatha allait bientôt forger une alliance formelle – avait été arrêté

grâce à la présence d'esprit d'une femme blanche, une voisine afrikaner de Hani, qui avait noté le numéro d'immatriculation de son véhicule alors qu'il prenait la fuite. Elle avait dû passer à la clandestinité par crainte des représailles de l'extrême droite. Mandela tourna le courage de cette femme à son avantage en rappelant à ses partisans en colère, dès le début de son discours, que c'était grâce à une compatriote de race blanche que le coupable avait été appréhendé : « Ce soir, je m'adresse à tous les citoyens d'Afrique du Sud, Noirs ou Blancs, du plus profond de mon être. Un Blanc, débordant de préjugés et de haine, est venu dans notre pays et a commis un acte si terrible que notre nation tout entière vacille aujourd'hui au bord de la catastrophe. Une femme blanche, d'origine afrikaner, a risqué sa vie pour que nous puissions identifier et traduire en justice cet assassin. »

Mandela n'avait guère coutume de recourir à des formules aussi chargées d'émotion que « du plus profond de mon être ». Un tel pathos révélait à quel point il était alarmé par la situation. Il était bien conscient que, pour faire passer son message, il devait mettre en jeu toute l'autorité qu'il avait acquise en vingt-sept ans de prison. Formellement, son discours s'adressait indistinctement aux Noirs et aux Blancs, mais tout le monde savait bien que c'était d'abord les siens qu'il visait. Le sens de ses propos était clair : on ne peut pas mettre tous les Blancs dans le même sac que le meurtrier de Hani ; non seulement la violence aveugle contre les Blancs contredisait les principes fondamentaux défendus par l'ANC et par son chef, mais elle était profondément injuste. Le véritable représentant de l'Afrique du Sud blanche, c'était la femme pleine de courage, pas l'homme débordant de haine.

Mais pour que cet appel vibrant à la modération atteigne son public, il fallait d'abord que Mandela communie avec la douleur de son peuple. Ce n'est qu'ensuite qu'il pourrait exhorter ses partisans à contrôler leurs pulsions vengeresses. Il décrit donc la mort de Hani comme une tragédie nationale qui avait provoqué à juste titre « le chagrin et la colère ». Mais ce chagrin et cette colère menaçaient de déchirer la nation tout entière. « Nous ne devons pas céder aux provocations d'individus qui aspirent à nous priver de la liberté pour

laquelle Chris Hani a donné sa vie. » Tout acte de violence équivaldrait à fouler aux pieds les valeurs que Chris Hani symbolisait.

« Ceux qui commettent de tels actes ne font que servir les intérêts des assassins et profaner sa mémoire... Avec toute l'autorité dont je dispose, j'exhorte les hommes et les femmes de notre peuple à garder leur calme et à honorer la mémoire de Chris Hani en faisant preuve de discipline et en luttant pour la paix. »

Jamais l'urgence n'avait été aussi grande, et jamais Mandela n'avait ainsi mis en jeu toute son autorité. Son discours était un ordre direct du commandant en chef, et lui désobéir serait une trahison à la cause.

L'appel de Mandela trouva un écho auprès de son peuple. Au bord du gouffre, l'Afrique du Sud fit un pas en arrière. Les Noirs obéirent à Mandela et les Blancs poussèrent un soupir de soulagement collectif. C'est avant tout à cause de ce moment clé que l'archevêque Desmond Tutu, l'observateur le plus lucide de la scène politique sud-africaine, attribuait à Mandela tout le mérite de la transition pacifique de l'Afrique du Sud vers la démocratie. « Sans lui, le pays se serait complètement déchiré, me confia-t-il quelques années plus tard. Si Mandela n'était pas allé à la télévision et à la radio... notre pays aurait été dévoré par les flammes. Les chiens de guerre se seraient déchaînés en un clin d'œil. Sans doute est-ce là ce que souhaitaient nombre de jeunes Turcs. Heureusement, il était là et les a contenus. »

Trois mois et demi après la mort de Hani, je pus moi-même observer comment Mandela réussit à contenir un groupe de jeunes particulièrement excités. Les enjeux n'étaient pas aussi élevés, mais la performance de Mandela n'en était pas moins impressionnante. Jouxant le quartier où habitait Chris Hani, Katlehong et les *townships* voisins continuaient à bouillir de rage. Les jeunes Macbeth de l'ANC réclamaient du sang et, dans ce dernier îlot d'agitation, la violence avait acquis sa propre dynamique de réciprocité meurtrière implacable. Les jeunes de l'ANC étaient organisés en « groupes d'autodéfense ». Après la mort de Hani, ils étaient en fait passés à l'offensive contre les *hostels* tenus par

Inkatha, les habitants de ces derniers lançant dès lors leurs propres contre-attaques, et ainsi de suite.

Un mardi matin, pendant la première semaine de juillet 1993, je me rendis à l'hôpital qui desservait Katlehong pour interviewer dans son lit un jeune homme en pyjama bleu et blanc à rayures qui faisait des bulles. Pas avec sa bouche, mais à travers un orifice percé dans son cou. Il était accompagné par trente-quatre autres patients, tous poignardés ou blessés par balle, tous survivants de la pire nuit de violence politique qu'ait connue un *township* sud-africain cette année-là. Entre le coucher et le lever du soleil, quarante-cinq personnes avaient été tuées à Katlehong. Pendant les trente-six heures précédentes, il y avait eu vingt-quatre morts à Katlehong et Thokoza.

Un tube de huit centimètres sortait de la gorge du jeune homme en pyjama bleu et blanc, juste au-dessus de la pomme d'Adam. L'orifice dont il émergeait était une blessure par balle. C'est à travers ce tube qu'il respirait avec force borborygmes, d'où les bulles roses colorées de sang qu'il émettait. À côté de lui gisait Linda Shweni, un lycéen de 17 ans, blessé par balle à la cuisse, au visage et à la nuque. Malgré la souffrance, Linda arrivait à parler. Son histoire faisait écho à celle du fils de Blantina et de ses amis quinze mois plus tôt. Localement, la situation n'avait guère changé.

Linda était en train de conduire à proximité de l'*hostel* de Katlehong, celui-là même où Simon Radebe et ses amis avaient été retenus captifs, lorsqu'un groupe d'hommes ouvrit le feu sur son véhicule. « Trois d'entre nous ont eu de la chance, m'expliqua Linda. On était juste blessés et on nous a transportés à l'hôpital. Je ne sais pas ce qui est arrivé à notre autre copain. Il était blessé mais il a disparu, et la voiture aussi. Peut-être qu'ils l'ont emmené à l'intérieur de l'*hostel*. Ils font souvent ça, et puis ils tuent leurs proies. »

La violence s'intensifia au cours des semaines suivantes. Dans tout le reste du pays, l'appel de Nelson Mandela avait atteint ses objectifs, mais, à Katlehong, il était resté sans effet. Après que cent trente personnes eurent péri pendant le dernier week-end de juillet 1993, il jugea que le moment était venu d'aller délivrer son message en personne.

Le rendez-vous fut fixé au 5 août 1993 dans un stade de football poussiéreux. Les mesures de sécurité étaient impressionnantes. En s'aventurant dans cette zone terriblement instable, Mandela pénétrait dans l'ancre du lion. Le président De Klerk savait fort bien qu'il avait tout autant intérêt que l'ANC à s'assurer qu'il s'en sorte sain et sauf. La mort de Hani avait fourni un aperçu effrayant de ce qui pouvait arriver si Mandela subissait le même sort. Il était certes en danger depuis le jour même de sa libération, mais le risque était bien plus grand dans un *township* infesté d'hommes armés appartenant à Inkatha et n'ayant généralement qu'une compréhension limitée des répercussions politiques de leurs actions.

Au grand dam de ses gardes du corps – je fis plus tard connaissance de deux d'entre eux –, Mandela avait un goût prononcé et téméraire pour les bains de foule. Lors d'une visite à New York, son convoi se trouva coincé dans un embouteillage, lui faisant risquer d'arriver en retard à son rendez-vous. Ignorant les supplications de son équipe de sécurité, Mandela abandonna son véhicule et commença à descendre à pied la Sixième Avenue au milieu des passants médusés et fascinés. Les dangers virtuels de Manhattan n'étaient rien auprès de ceux de Katlehong et cette fois, même s'il avait tendance à croire en sa bonne étoile – peut-être à juste titre –, Mandela fit preuve d'une plus grande prudence. Tandis que les hélicoptères de l'armée tournoyaient bruyamment dans les airs, accompagnés au sol par des dizaines de voitures de police et de véhicules militaires, la voiture de Mandela pénétra dans le stade et s'arrêta au milieu du terrain, où l'attendait une table munie d'un microphone. Une dizaine de milliers de sympathisants de l'ANC s'étaient rassemblés.

J'étais arrivé une ou deux heures auparavant et j'avais eu le temps de remarquer un message griffonné sur la table à son intention et que les organisateurs locaux de l'événement n'avaient pas jugé bon d'effacer : « Pas de paix. Ne parlez pas de la paix. Nous en avons assez. S'il vous plaît, monsieur Mandela, pas de paix. Donnez-nous des armes. Pas de paix. »

L'arrivée de Mandela fut saluée par des chants et des danses ponctués de cris à la gloire de l'ANC et de slogans scandés dans le

style *call and response* tels que « *Amandla !* » et « *Ngawethu !* », soit « Le pouvoir ! » et « Au peuple ! ». C'était la liturgie habituelle des meetings de l'ANC, qui culminait lorsque la foule entonnait l'hymne noir de la résistance noire : « *Nkosi Sikelel'iAfrika* », « Dieu bénisse l'Afrique ». En général, lorsque Mandela arrivait dans une zone résidentielle noire, son apparition provoquait inmanquablement une vague d'enthousiasme délirant. Mais, ce jour-là, l'atmosphère était différente, et la note griffonnée sur la table ne lui laissait aucun doute sur l'humeur de la foule. Alors qu'il la déchiffrait, je le vis secouer légèrement la tête.

Son discours fut complètement improvisé. Il y avait longtemps que l'ANC ne cherchait plus à le brider en lui faisant lire un texte tout préparé. Mandela avait consolidé son leadership. Au sein du Comité exécutif national de l'ANC, où se prenaient les principales décisions politiques, il écoutait ses camarades et acceptait même parfois d'être mis en minorité, mais c'est toujours lui qui avait le dernier mot. Lorsqu'il s'adressait au public, il était le Moïse de l'ANC, la voix qui communiquait les commandements divins.

J'étais juste derrière lui, légèrement de biais, lorsqu'il s'approcha du micro, attentif aux réactions de la foule. Il lui fallait d'abord la conquérir en lui montrant qu'il partageait sa colère, comme il l'avait fait dans son discours sur la mort de Hani. « Le problème numéro un, commença-t-il, c'est l'inertie du gouvernement, de la police et de l'armée sud-africaine lorsqu'il s'agit de protéger notre peuple... la vie d'un Noir ne vaut pas grand-chose à leurs yeux. Pas plus que celle d'une mouche. »

Mais l'assistance comprit rapidement qu'il n'était pas venu pour faire l'éloge des partisans locaux de l'ANC, mais pour les réprimander : « Il arrive que nos camarades participent à l'assassinat d'innocents. Les gens sont en colère, et c'est difficile de leur dire d'être non violents... Mais la seule solution, c'est la paix, c'est la réconciliation, c'est la tolérance politique. »

On sentit clairement un mouvement de réticence de la foule, lequel ne fit que s'accroître lorsque Mandela observa que tous les habitants des *hostels* n'étaient pas des criminels. On devait les laisser sortir de leur *hostel* pour aller faire des courses ou rendre

visite à des parents, les laisser circuler librement, expliqua-t-il. L'assistance était consternée. Les gens marmonnaient entre eux, on entendit des murmures de protestation, et même des lazzis.

« Non ! s'écria Mandela. Nous devons admettre que, dans nos *townships*, les Noirs sont en train de s'entre-tuer. Le devoir de l'ANC est d'unir nos compatriotes noirs et blancs... Mais le Parti national de De Klerk, la police et l'armée sont eux aussi impliqués dans cette affaire, ce qui rend notre tâche plus difficile. » Retour en terrain connu : la foule était de nouveau presque conquise.

Le discours se poursuivit ainsi avec des hauts et des bas pendant presque une heure, sous la forme d'une espèce de dialogue public avec la foule. Tantôt approuvé et applaudi par l'assistance, tantôt choquant ses partisans, puis répliquant à leurs objections virtuelles, Mandela défendit pied à pied ses positions et arriva enfin à la conclusion, la partie la plus audacieuse de son message.

« Nous devons accepter que la responsabilité de mettre fin à la violence ne relève pas seulement du gouvernement, de la police et de l'armée. C'est aussi la nôtre... Nous devons mettre de l'ordre dans notre propre maison. Sans discipline, il n'y a pas de combattants de la liberté. Si vous tuez des gens innocents, vous n'êtes pas membres de l'ANC. »

On voyait que certains, dans l'assistance, étaient prêts à faire amende honorable ; mais beaucoup d'autres étaient tout simplement sidérés. Mandela ne savait-il donc pas qui avait initié les massacres ? Avait-il oublié que la grande majorité des victimes se comptaient dans les rangs de ses adeptes ? Il le savait parfaitement, et ne manqua pas de le souligner, mais sans rien céder sur le fond : ce qui était en jeu, c'était la démocratie en Afrique du Sud et le peuple devait serrer les rangs comme une armée disciplinée pour le plus grand bien du pays.

« Votre devoir est la réconciliation. Chacun dans votre quartier, adressez-vous à un membre d'Inkatha et demandez-lui : pourquoi nous battons-nous ? » L'assistance se rebella à nouveau, laissant échapper un murmure de protestation. Ce n'était surtout pas ce qu'elle voulait entendre.

« Écoutez-moi ! Écoutez-moi ! cria Mandela pour couvrir la rumeur qui montait. Je suis votre chef, et tant que je le resterai, c'est moi qui dicterai la ligne à suivre. Souhaitez-vous que je continue à être votre chef ? » Contrits, alarmés, confus, les membres de la foule hésitèrent. Mandela leur avait lancé un défi. « Je vous le demande encore une fois, souhaitez-vous que je continue à être votre chef ? » Il y eut un instant supplémentaire de flottement. C'était Nelson Mandela qui leur parlait, leur héros, leur chef, leur père, l'homme qui avait tout sacrifié pour eux. La réponse vint sous la forme d'une immense clameur : « Ouuuuiiii ! Ouuuuiiii ! » Mandela réagit par un léger hochement de tête et un sourire à peine perceptible. Puis, d'un bref « Je vous remercie », il prit congé de ses partisans.

Il avait vaincu la foule et la foule avait reconnu sa victoire. Plus soulagés que vraiment exaltés, heureux d'avoir surmonté cette difficile épreuve, les auditeurs de Mandela se levèrent, applaudirent, et leurs rangs se mirent à onduler tandis qu'ils hurlaient de toutes leurs forces : « NELSON MANDE-ELA ! NELSON MANDE-ELA ! »

Au cours des semaines suivantes, à Katlehong et dans les townships voisins, la vague de violence commença à refluer. C'était un effet de son discours, mais aussi la conséquence d'un déplacement progressif du centre de gravité du pouvoir, qui était en train de passer de De Klerk à Mandela. L'ANC et le Parti national étaient désormais des partenaires de fait, dotés d'un objectif commun. L'action des forces de police commença peu à peu à se conformer à l'idée nouvelle que, oui, dans la nouvelle Afrique du Sud, la vie des Noirs avait elle aussi une valeur.

La voie était enfin dégagée pour que les négociations avec le gouvernement aboutissent. Trois mois après son discours de Katlehong, dans la soirée du 17 novembre 1993, Nelson Mandela se joignit au président De Klerk et à dix-neuf autres dirigeants sud-africains pour ratifier solennellement la première Constitution démocratique du pays. Rompant avec quarante-cinq ans d'apartheid et trois siècles et demi de domination blanche, elle avait comme principe fondateur l'idée que tous les citoyens, Noirs et Blancs, étaient égaux devant la loi. Parallèlement, les négociateurs s'accordèrent sur une charte électorale qui stipulait que le premier

gouvernement post-apartheid devait être un gouvernement de coalition au sein duquel les postes ministériels seraient attribués proportionnellement au nombre de voix engrangées par chaque parti. La date des premières élections au suffrage universel de l'histoire sud-africaine fut fixée au 27 avril.

« C'est la fin d'une époque et le début d'une ère nouvelle, déclara Mandela. Ensemble, nous pouvons construire une société libre de violence. Nous pouvons construire une société fondée sur l'amitié et sur notre commune humanité – une société fondée sur la tolérance... Donnons-nous la main et marchons ensemble vers l'avenir. »

Mais tout le monde ne partageait pas cette vision idyllique d'un avenir démocratique. Buthelezi, qui avait refusé de ratifier la Constitution, et dont le parti s'était retiré des négociations quatre mois auparavant, nourrissait son ressentiment en marge de la scène politique. Dans un état d'esprit similaire, un groupe de généraux en retraite avait fondé une nouvelle organisation hostile à la démocratie, l'Afrikaner Volksfront, qui menaçait de prendre les armes si on ne la laissait pas créer un État afrikaner autonome. Tombant définitivement le masque, Buthelezi avait uni ses forces avec celles du Volksfront sous la bannière d'une nouvelle et insolite coalition multiraciale prônant la perpétuation de l'apartheid et ironiquement baptisée « Alliance pour la liberté ».

Les jusqu'au-boutistes

Mandela avait encore un dragon à terrasser, et c'était sans doute le plus redoutable. Il avait prévenu la guerre dans les *townships* et vaincu les tourments de son propre cœur. Aidé par le talent de négociateurs de ses lieutenants, il avait triomphé du régime d'apartheid en forçant le gouvernement de De Klerk à faire des compromis qu'il n'aurait jamais envisagés. Mais l'épreuve qui se profilait désormais à l'horizon, c'était celle que lui réservait le noyau dur de la droite afrikaner, les « jusqu'au-boutistes », comme on les désignait en Afrique du Sud, armés jusqu'aux dents et avides de combattre.

Mandela savait bien que, tôt ou tard, c'était là le dernier ennemi qu'il aurait à affronter et à vaincre s'il voulait parachever la mission de sa vie. C'est ce qu'il m'expliqua dans une interview fin avril 1993, deux semaines après l'assassinat de Chris Hani : « Des fonctionnaires actifs et en retraite des services de sécurité, des organisations secrètes qui travaillent dans l'ombre » étaient prêts à tout pour préserver l'ordre ancien. « Ce qu'ils veulent, c'est plonger le pays dans une guerre civile et raciale sanguinaire. Tel est leur objectif, et notre tâche est de les en empêcher et d'assurer l'organisation d'élections démocratiques et la mise en place d'un gouvernement d'union nationale. »

Le 6 mai 1993, par une nuit glaciale, le dragon commença à s'agiter à Potchefstroom, à 129 kilomètres au sud-ouest de Johannesburg. Les forces disparates de l'extrême droite sud-africaine émergèrent de leurs cavernes et décidèrent de faire cause commune contre Mandela. Complètement sourds à son message de paix et de réconciliation, elles continuaient à voir en lui un communiste et un terroriste qui méritait de finir sur la potence. Même si Mandela avait su apaiser les pires craintes de la majorité blanche, à Potchefstroom, berceau de la branche la plus raciste du christianisme afrikaner, ses exhortations étaient restées lettre morte.

Ils étaient quinze mille hommes à défiler à travers la ville, armés jusqu'aux dents et vêtus de chemises brunes portant la croix gammée. Profondément convaincus de la supériorité génétique des Blancs sur les Noirs, ils se rassemblèrent finalement pour écouter le discours incendiaire de leur leader le plus connu, le bien nommé Eugene Terreblanche, dirigeant de l'AWB, le Mouvement de résistance afrikaner.

Avec sa barbe blanche et son goût pour le style oratoire d'Adolf Hitler, Terreblanche était un bouffon, mais un bouffon dangereux. Ses adeptes avaient tous fait leur service militaire, et nombre d'entre eux avaient même combattu le communisme en Angola au début des années 1980. Parmi les organisations présentes aux côtés de l'AWB, on comptait également le Boere Weerstandsbeweging (Mouvement de résistance boer), l'Armée républicaine boer, la Résistance contre le communisme, le Mouvement monarchiste afrikaner, la Fondation pour la survie et la liberté, Sécurité blanche, le Mouvement de résistance blanche, l'Ordre du peuple boer, le Commando de la victoire, les Loups blancs, et même la branche sud-africaine du Ku Klux Klan. On pouvait certes estimer que nombre de ces activistes étaient de simples amateurs d'uniformes un peu dérangés, mais il suffisait de cinquante ou cent hommes bien disciplinés pour lancer une campagne d'attentats terroristes et d'assassinats. Mandela craignait que la jeune démocratie sud-africaine ne résiste pas à une telle pression.

En dépit de leur idéologie primaire, les dirigeants des diverses factions réunies à Potchefstroom avaient suffisamment d'intelligence politique pour comprendre qu'ils auraient plus de chances de succès s'ils se rassemblaient derrière un même drapeau. Les Noirs avaient leur chef, eux aussi devaient trouver le leur. Le champion de leur cause devait être capable d'inspirer le respect et l'admiration. Il devait avoir le courage et la compétence militaires nécessaires pour les conduire à la victoire finale. Ce champion était parmi eux, dans la foule, prêt à répondre à l'appel. Le nom de Constand Viljoen était presque aussi légendaire auprès de ces Boers que celui de Mandela auprès des Noirs d'Afrique du Sud. Viljoen était lui aussi en quelque sorte un exilé ; il s'était retiré dans sa ferme familiale après s'être

couvert d'une gloire incomparable sur le champ de bataille. Vétéran de la guerre en Angola, porteur de nombreuses décorations, il avait assumé le commandement suprême de l'armée sud-africaine entre 1980 et 1985. C'était aussi les années les plus violentes de l'affrontement entre les militants noirs et l'État, l'époque où les officiers du renseignement militaire avaient créé des escadrons de la mort pour assassiner les activistes noirs, où ils fomentaient secrètement des conflits armés dans les pays voisins et où la troupe était mobilisée pour combattre les émeutes dans les *townships*, démontrant clairement que la domination blanche reposait avant tout sur la puissance des armes. Les vrais gardiens du régime n'étaient pas les fonctionnaires civils de Pretoria, mais le général Viljoen et ses hommes. Et voilà que ce même général était aujourd'hui appelé à former la dernière ligne de défense de l'apartheid.

La consécration du général Viljoen était le point culminant du rassemblement de Potchefstroom. Avec sa belle crinière argentée et son allure martiale, il monta à la tribune sous un tonnerre d'applaudissements. Terreblanche annonça qu'il serait « très fier de servir comme caporal » sous les ordres du plus grand des héros afrikaners. Viljoen accepta solennellement sa nomination à la tête d'un mouvement désormais unifié et baptisé Afrikaner Volksfront. Les représentants des organisations présentes se succédèrent à la tribune pour jurer fidélité à l'homme que le destin avait élu pour être le sauveur du *volk* à l'heure de sa plus grande épreuve. En accord avec l'esprit de ce qu'ils considéraient comme la cérémonie, le général prit la parole, dénonçant avec force l'« alliance impie » entre Mandela et De Klerk et se déclarant prêt à mourir pour la défense de la patrie. « Priez pour le pardon de vos péchés », déclara Viljoen à son peuple, toujours convaincu d'accomplir l'œuvre de Dieu sur terre. « Et soyez prêts à vous défendre, car nul ne le fera à votre place. Chaque Afrikaner doit être prêt. Chaque ferme, chaque école est une cible potentielle. S'ils attaquent nos églises, nous ne serons plus nulle part en sécurité. Si on nous enlève notre capacité défensive, nous sommes voués à la destruction. Un conflit sanglant est inévitable, et il exigera bien des sacrifices, mais nous nous sacrifierons avec joie parce que notre cause est juste. »

La foule était en extase : « Commande et nous t'obéirons ! Commande et nous t'obéirons ! » Viljoen leur promit qu'il ne trahirait pas leur confiance et que non seulement il défendrait leur culture, leur religion, leur langue, leurs familles et leurs foyers, mais qu'il les guiderait sur le chemin de la terre promise, ce rêve ultime du régime d'apartheid, un État séparé dans les frontières actuelles de l'Afrique du Sud, un territoire racialement pur pour les Blancs qu'il décrivit comme « un Israël pour les Afrikaners », recevant une ovation tonitruante. Tel un Moïse afrikaner, il leur rappela qu'ils avaient combattu vaillamment contre les forces de l'impérialisme britannique pendant la guerre des Boers (1880-1881 et 1899-1902). C'est avec le même courage qu'ils allaient devoir combattre aujourd'hui : la « deuxième guerre de libération des Boers » avait commencé.

Mandela contemplait ces développements avec inquiétude. D'après des sources liées aux services de renseignement, le général comptait sur le soutien d'un petit groupe d'officiers supérieurs à la retraite et pouvait mobiliser une force de cent mille hommes armés. Même si ce chiffre était exagéré par les extrémistes afrikaners à des fins de propagande interne, au cours des trois mois qui suivirent, Mandela put vérifier que Viljoen et ses acolytes avaient discrètement visité les quatre coins du pays, mettant en place des cellules clandestines selon un *modus operandi* très similaire à celui adopté par Mandela et ses hommes de confiance lorsqu'ils avaient lancé leur propre « lutte armée » en 1960. Autre ironie de l'histoire, Mandela percevait Viljoen exactement dans les mêmes termes que Viljoen avait toujours perçu le leader de l'ANC : comme un « terroriste ». Ou du moins comme un terroriste en puissance. La différence, c'était que les forces de Viljoen étaient beaucoup plus professionnelles et que leur potentiel destructeur était bien supérieur à celui d'Umkhonto we Sizwe.

Mandela aurait pu s'appuyer sur son autorité croissante pour déployer toutes les ressources de l'appareil de sécurité de l'État contre Viljoen, de même qu'elles avaient été déployées contre lui trois décennies auparavant. Il existait des preuves suffisantes pour faire arrêter Viljoen pour trahison et tentative d'insurrection armée contre l'État. Mais Mandela savait bien que, dans le meilleur des

cas, une réaction aussi drastique risquait de faire de Viljoen un martyr – et il était mieux placé que quiconque pour savoir quelles en seraient les conséquences. Le risque dans ce cas était encore plus grand et plus immédiat : une mutinerie de l'armée en défense d'un homme que nombre d'officiers en service actif considéraient comme un véritable héros sud-africain. Mandela choisit donc de riposter sur le terrain qu'il connaissait le mieux. Mobilisant un réseau de contacts souterrains, il invita le général Viljoen à s'asseoir autour d'une table et à discuter.

Treize ans plus tard, je fus moi-même invité à m'entretenir avec le général. Viljoen choisit un endroit plutôt inattendu pour me raconter son histoire : un restaurant de hamburgers à Camps Bay, une plage magnifique pas très loin du Cap. Mais il m'avait d'abord demandé de le rejoindre à une autre adresse, également sur la côte. L'endroit s'appelait Bakoven et se situait à une minute à peine en voiture de Camps Bay. La villa El-Alamein se trouvait au fond d'une courte impasse et son nom évoquait une célèbre bataille de la Seconde Guerre mondiale qui avait vu les forces sud-africaines combattre aux côtés des Britanniques contre l'armée d'Hitler. Il s'agissait d'une modeste résidence balnéaire partagée par des militaires en retraite.

Viljoen avait la rigidité typique d'un officier supérieur à l'inspection, mais, bien qu'extrêmement circonspect, il n'était ni hostile ni dépourvu de courtoisie. Quant à son épouse, elle déploya tout son charme. Élégante et amicale, elle parlait parfaitement anglais, comme si c'était sa langue maternelle, alors que Viljoen s'exprimait de façon plus laborieuse et avec un fort accent afrikaans. Elle semblait totalement détendue, en paix avec la nouvelle Afrique du Sud de Mandela. Je n'étais pas si sûr que ce fût le cas de son mari. Bizarre de faire ainsi intrusion dans l'intimité domestique d'un Viljoen en plein milieu de ses vacances à la plage, alors que j'avais encore de lui l'image d'un dangereux fanatique. À l'époque, lors de ses discours et de ses conférences de presse, il ne cessait de proclamer l'imminence de la lutte armée, d'exhorter Mandela à prendre conscience de « la colère du peuple afrikaner » et de décrire la situation sud-africaine comme pratiquement incontrôlable.

Mais lorsqu'il commença à me narrer sa première rencontre avec Nelson Mandela, il adopta un ton plein de retenue, mesurant soigneusement ses mots, indifférent à la musique tonitruante qui faisait vibrer les parois du restaurant. C'est en septembre 1993 qu'il s'était rendu au domicile de Mandela, dans un quartier résidentiel prospère de Johannesburg jadis exclusivement réservé aux Blancs en vertu du *Groups Area Act*, le système de zonage racial du régime d'apartheid. Il était accompagné par trois autres généraux à la retraite, formant à eux quatre la direction du Volksfront au complet.

« Je m'attendais à ce qu'un domestique nous ouvre la porte, mais c'est Mandela lui-même qui nous accueillit. Il nous serra la main avec un grand sourire et se déclara enchanté de nous voir. » Pour sa part, de son propre aveu, Viljoen s'abstint de sourire. De fait, je ne le vis moi-même sourire qu'une seule fois pendant l'heure que dura notre entretien. Mais même ce jour-là, treize ans après, il avait du mal à dissimuler entièrement sa surprise face au comportement courtois et chaleureux de Mandela.

« Après nous avoir invités à entrer, M. Mandela suggéra que nous ayons tous les deux une conversation informelle avant que les deux délégations s'assoient autour de la table. J'acceptai et nous nous rendîmes dans son salon privé. Il me demanda si je buvais du thé. Je répondis par l'affirmative et il me versa une tasse. Il me demanda alors si je le prenais avec du lait. Je dis que oui et il me versa du lait. Enfin, il me demanda si je voulais du sucre avec mon thé. Je confirmai que c'était le cas et il me versa du sucre. Tout ce que j'eus à faire fut de remuer ma petite cuillère ! »

Ce fut le seul moment de notre conversation où le ton de Viljoen sembla justifier un point d'exclamation. Vu l'extrême sobriété de son expression verbale, j'y vis le reflet d'une véritable stupéfaction qui en disait long sur l'effet que Mandela avait eu sur lui. Après ces préliminaires, me conta le général, la conversation avait changé de braquet, démontrant le talent de Mandela pour passer en un clin d'œil du badinage enjoué au sérieux le plus profond. Oui, commença par concéder Mandela, le général pouvait emprunter la voie de la guerre et, oui, lui-même comprenait fort bien les appréhensions et les préoccupations des Afrikaners. Mais ce serait une guerre que

personne ne pouvait gagner, et c'était l'Afrique du Sud tout entière qui risquait de la perdre. Certes, les forces de Viljoen étaient mieux entraînées sur le plan militaire, mais l'ANC avait pour elle la force du nombre et le soutien unanime de la communauté internationale. La seule issue possible d'un tel conflit serait la paix des cimetières. Le général n'objecta pas à cette description. Son peuple s'était toujours enorgueilli de sa résilience et de sa capacité de survivre sur un continent hostile. Mandela comprenait lui aussi cet aspect du caractère afrikaner et, en l'évoquant dans son plaidoyer pour la paix, il réussit à établir les bases rationnelles des tractations secrètes entre les deux hommes et entre leurs délégations – tractations qui allaient se poursuivre pendant plusieurs jours au-delà de ce premier échange.

Viljoen était captivé. Ce qu'il retenait le plus de cette première réunion, ce n'était pas tant les détails spécifiques de leurs discussions politiques que ce qu'il me décrivit comme « l'attitude très respectueuse » de Nelson Mandela. Le langage corporel du leader de l'ANC au moment de les accueillir, la cérémonie du thé, tout l'avait impressionné, et en particulier une remarque de Mandela qui révélait sa profonde compréhension des valeurs afrikaners.

« Mandela commença par nous expliquer que le peuple afrikaner avait fait beaucoup de mal à son peuple et que pourtant, malgré cela, il éprouvait lui-même un grand respect pour les Afrikaners. Il aurait du mal à l'expliquer à des étrangers, mais il reconnaissait quelque chose de profondément humain chez l'Afrikaner. Si l'enfant d'un de ses ouvriers agricoles tombait malade, le fermier afrikaner n'hésitait pas à le transporter à l'hôpital dans son *bakkie* [camionnette de brousse], à téléphoner pour s'enquérir de son état et emmener ses parents le visiter. Certes, les Afrikaners sont des employeurs souvent exigeants, mais ils ont aussi leur côté humain, et c'est cela qui impressionnait beaucoup Mandela. »

Je me suis demandé si Mandela croyait vraiment à ce portrait idyllique du fermier afrikaner en bon Samaritain. J'en doutais un peu moi-même, mais le général, lui, ne nourrissait aucun doute sur la sincérité de ces propos. Je voyais bien que ces paroles avaient eu un profond impact sur lui, flattant l'ego du général et confirmant la

vision que les Afrikaners se faisaient de leur peuple. Le jugement apparemment équilibré de Mandela, le fait qu'il n'ait pas dissimulé ses reproches à l'encontre des injustices commises par les Afrikaners contre son peuple, tout cela ne faisait que renforcer la conviction du général quant à la franchise et l'honnêteté de Mandela. Viljoen s'était-il laissé manipuler ? Mandela s'était-il délibérément efforcé de plier le général à sa volonté ? C'était plus que probable.

Mandela était avant tout un animal politique. Il ressentait pourtant une véritable estime pour les Afrikaners, et contrairement à d'autres leaders noirs plus radicaux, il les considérait avec respect comme d'authentiques enfants de la terre sud-africaine. Lorsqu'il faisait l'éloge du peuple afrikaner devant le général, il croyait vraisemblablement à ce qu'il disait. Mais plus profondément, et peut-être sans s'en rendre compte, il ne faisait que suivre l'exemple d'Abraham Lincoln tel qu'il l'avait connu à travers ses lectures de prison. Il cherchait au fond à faire appel aux sentiments les plus nobles du général Viljoen, à s'élever au-delà des contingences de leurs différends politiques pour interpeller l'être humain en son noyau le plus intime. En décrivant le geste généreux d'un fermier envers ses ouvriers, c'était l'humanité commune de tous les Sud-Africains qu'il mettait en relief. Ce faisant, il révoquait un principe fondamental de l'idéologie de l'apartheid auquel les partisans du général semblaient encore adhérer. En quittant les lieux, le général Viljoen se sentait un homme meilleur, bien meilleur qu'à son arrivée. C'est exactement là l'effet qu'allait décrire quelques années plus tard le président Bill Clinton à propos de sa rencontre avec Mandela : « Il nous incite tous à exprimer le meilleur de nous-mêmes. »

Mandela avait bien compris que les impulsions fondamentales qui animaient les fondateurs de l'Afrikaner Volksfront étaient la culpabilité et la peur. C'est ce que Viljoen finit par admettre pendant notre entretien : « Nous avons très peur que, si nous cédions tout le pouvoir à la majorité, celle-ci anéantirait les Afrikaners. » Au-delà de leurs rodomontades idéologiques, lui et ses partisans savaient fort bien qu'ils avaient commis une terrible injustice contre les Noirs, et ils craignaient que leur vengeance ne se révèle non moins terrible.

L'objectif de Mandela lors de cette première rencontre, c'était d'apaiser ces sentiments de culpabilité et de peur. Et cela marchait.

« Mandela conquiert tous ceux qui font sa connaissance », m'avoua Viljoen. Je pensai aussitôt à une remarque que m'avait faite un jour Niel Barnard, dernier chef des services de renseignement du régime d'apartheid et observateur particulièrement attentif de la personnalité du leader de l'ANC : « Mandela fait preuve d'une intuition presque animale dans sa capacité à identifier les zones de vulnérabilité de ses interlocuteurs et à les rassurer. » L'aveu du général était presque une reddition inconditionnelle, et il me remettait en mémoire autre chose que Mandela m'avait dit un jour : pour vraiment conquérir les Blancs sud-africains, il ne fallait pas s'adresser à leur cerveau, mais à leur cœur. Je citai ces propos à Viljoen. Je lui demandai alors s'il considérait le talent de Mandela pour se gagner ainsi la confiance de ses interlocuteurs comme une forme de génie. Ma question le mit un peu mal à l'aise ; elle semblait suggérer l'existence d'un noyau de faiblesse au cœur de son identité de soldat. Après quelques secondes de réflexion, il m'accorda toutefois que j'avais raison : « Oui, c'est vrai. C'est exact. »

Un autre aspect important de leur première rencontre, c'est que Mandela lui avait parlé en afrikaans, comme il le ferait lors des réunions suivantes. Pour Viljoen, le simple fait d'entendre le leader de l'ANC lui parler dans sa langue maternelle acquit aussitôt une énorme importance. Il en conclut que si Mandela était capable d'exprimer ainsi son respect pour la culture afrikaner, il était fort peu probable qu'il ait l'intention d'effacer cette culture de la surface de la terre, contrairement à ce que lui et ses partisans craignaient. En utilisant la langue des Boers, Mandela savait exactement ce qu'il faisait : c'était le premier pas vers le désarmement de l'extrême droite blanche. Car il avait appris durant ses années de prison qu'en politique comme à la guerre, la règle numéro un est de connaître son adversaire.

La prison avait enseigné à Mandela les limites du possible. Les Noirs d'Afrique du Sud n'allaient pas obtenir la démocratie à la pointe du fusil, mais par le biais du dialogue. Condamné à perpétuité, il était pourtant convaincu, ou voulait du moins se

convaincre, qu'il serait un jour relâché et qu'il lui reviendrait de guider son peuple vers la liberté. Mais, pour ce faire il lui faudrait convaincre le général Viljoen et ses semblables. Une des premières tâches qu'il se fixa en arrivant en prison fut d'apprendre l'afrikaans, au grand dam de certains de ses camarades.

En 1999, j'interviewai Fikile Bam, qui avait passé plus de dix ans à Robben Island aux côtés de Nelson Mandela, de 1964 à 1975. Il me raconta qu'au début, lui et ses camarades de la section B, l'aile de haute sécurité de la prison réservée aux détenus politiques, n'arrivaient absolument pas à comprendre pourquoi Mandela avait décidé d'apprendre « la langue de l'opresseur ». Entre eux, les prisonniers avaient coutume de parler en anglais ou dans leurs langues tribales, comme le zoulou ou le xhosa, idiome maternel de Mandela. Apprendre l'afrikaans, c'était de leur point de vue une forme de capitulation. Mandela, qui était beaucoup plus clairvoyant, ne prêta pas attention à leurs objections. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années, m'expliqua Bam, que ses camarades comprirent enfin le sens de sa démarche.

« Nelson prenait très au sérieux son apprentissage de l'afrikaans », me commenta Bam, un homme d'humeur tempérée qui allait devenir juge après l'arrivée de Mandela au pouvoir. « Et ce n'était pas seulement la langue, il s'efforçait aussi très sérieusement de comprendre l'esprit des Afrikaners et leur façon de penser. Parce qu'il était convaincu que les Afrikaners étaient d'authentiques Africains, et il ne manquait pas de le faire savoir. Ils appartenaient à cette terre, et aucune solution politique ne pouvait être obtenue sans les impliquer eux aussi. Après tout, ils faisaient partie de ce pays... ils y avaient grandi et ils avaient leur propre histoire que Mandela voulait comprendre... C'est pourquoi il s'était lancé à fond dans l'étude de cette réalité, convaincu qu'elle lui serait d'une grande utilité dans l'Afrique du Sud de demain, dans les négociations politiques concrètes qui eurent effectivement lieu par la suite. »

Mandela s'inscrivit à un cours d'afrikaans par correspondance pendant deux ans, puis il se plongea dans l'histoire afrikaner, en accordant une attention toute particulière à la guerre des Boers. Malgré leur défaite, les Afrikaners percevaient ce conflit comme le

moment décisif de leur histoire, celui où s'était exprimé pour la première fois un sentiment national commun unissant les colons d'origine hollandaise et française qui peuplaient le pays. Mandela se fit un devoir d'apprendre les noms et les exploits des héros afrikaners de cette guerre. Cela le servirait considérablement bien des années plus tard, lorsqu'il pourrait glisser leurs noms d'un ton admiratif dans ses conversations avec Viljoen et d'autres dirigeants afrikaners fiers de leurs racines. Il profita aussi de son temps en prison pour se familiariser avec la littérature en langue afrikaans. Lorsqu'il demanda aux autorités pénitentiaires de lui fournir les œuvres complètes d'un célèbre poète afrikaner, D.J. Opperman, celles-ci ne furent que trop heureuses de satisfaire sa requête.

Il était conscient qu'en se mettant dans la peau de ses adversaires et en assimilant leurs préoccupations, il aurait un avantage sur eux au moment de s'asseoir à la table des négociations. Grâce à ses années d'étude et de lectures, il connaissait les points sensibles de l'ennemi, les qualités dont il se glorifiait, ses forces et ses faiblesses. Sa relation avec ses geôliers était encore plus riche en enseignements. Il eut l'occasion de les observer de près et de les connaître intimement, à tel point que Robben Island devint un véritable laboratoire pour ses expérimentations en matière de persuasion politique. Les gardiens y faisaient fonction de cobayes ; tout comme avec le général Viljoen, il sut les « travailler » en mêlant de façon indistincte le pragmatisme, la vision politique et le respect véritable.

Il s'en explique fort bien dans son autobiographie. D'abord le pragmatisme : « La personne la plus importante dans la vie d'un prisonnier, ce n'est pas le ministre de la Justice, ni le chef de l'administration pénitentiaire, ni même le directeur de la prison, mais le gardien de sa section. Si vous avez froid et que vous avez besoin d'une couverture supplémentaire, vous pouvez toujours solliciter le ministre de la Justice, vous n'aurez pas de réponse... Mais si vous vous adressez au gardien en charge de votre couloir, et si vous êtes en bons termes avec lui, il lui suffira d'aller au magasin de la prison et il vous rapportera une couverture. »

Ensuite, le respect et la vision politique : « Je me suis toujours efforcé de me comporter avec respect à l'égard des gardiens de ma section ; l'hostilité est vouée à l'échec. Il ne sert à rien de s'en faire des ennemis permanents. La politique de l'ANC, c'était qu'il fallait essayer d'éduquer tout le monde, même nos ennemis : nous étions convaincus que tous les hommes, même les gardiens de prison, sont capables de changer, et nous avons fait de notre mieux pour essayer de les gagner à notre cause. »

L'autobiographie de Nelson Mandela, de même que la biographie autorisée rédigée par Anthony Sampson offrent de nombreux aperçus de la façon dont Mandela est devenu le véritable roi de Robben Island. Sampson souligne ainsi que « non seulement il a renversé la relation habituelle entre gardien et prisonnier, mais il en est venu à dominer la prison ». D'après un de ses avocats du procès de 1964, George Bizos, le charme et l'autorité de Mandela ont commencé à faire leur effet pratiquement dès son arrivée en prison : « Lors de ma première visite, en plein hiver 1964, on l'a amené jusqu'à la salle d'audience où je l'attendais. Il était accompagné par huit gardiens, deux devant, deux derrière, deux de chaque côté. En général, ce ne sont pas les prisonniers qui dictent le rythme de leurs déplacements quand ils sont encadrés par leurs gardiens. Sauf que dans le cas de Mandela, tandis qu'ils marchaient depuis la camionnette qui les avait transportés jusqu'à la petite véranda des salles d'audience, c'était les gardiens qui s'adaptaient à son rythme. Je me suis avancé pour le saluer et lui donner une accolade en passant devant ses deux premiers gardiens. Il m'a salué à son tour et m'a aussitôt demandé : "Comment va Zami ?". Et puis, tout d'un coup, il a fait un pas en arrière et m'a dit : "George, je suis désolé, je ne t'ai pas présenté ma garde d'honneur." Et de me présenter chacun des gardiens par leur nom. Les types étaient absolument stupéfaits. Je crois que c'était la première fois qu'ils voyaient un homme blanc, et avocat avec ça, serrer dans ses bras un homme noir, mais ils étaient complètement ébahis, et ils se sont effectivement comportés comme une garde d'honneur, me serrant la main respectueusement. »

J'ai passé de nombreuses heures à interroger l'un de ces gardiens, Christo Brand, avec qui Mandela s'était lié d'amitié pendant sa captivité. Brand s'était pris d'une telle affection pour Mandela que, lorsqu'on lui offrit en 1984 une promotion qui se serait traduite par une mutation dans un autre établissement, il refusa de s'en aller. « Mandela m'a dit : "Vous savez, monsieur Brand, si vous partez, nous allons perdre un ami." Et j'ai pensé : moi aussi je vais perdre un ami. C'est pour ça que je suis resté jusqu'en 1988. Nelson Mandela était très heureux que je reste. » Brand avait grandi dans une telle pauvreté que, jusqu'à l'âge de six ans, sa famille n'avait pas l'électricité. Mandela avait coutume de lui reprocher de ne pas étudier. « Il me disait que j'étais intelligent et que je perdais plein d'opportunités. Un jour, il a écrit une lettre à ma femme en lui demandant de m'obliger à travailler plus dur si je voulais progresser. » Brand savait marquer sa reconnaissance à Mandela, et pas seulement en lui procurant des couvertures supplémentaires ou d'autres petites faveurs matérielles. Un jour, en 1985, il lui fit même un cadeau qui n'a pas de prix. Une des choses qui chagrinaient le plus Mandela en prison, c'était l'impossibilité d'avoir des contacts avec des enfants. Au bout de vingt-trois ans de captivité, il put enfin satisfaire ce désir. Huit mois auparavant, l'épouse de Brand avait donné le jour à leur premier enfant, Riaan. Brand introduisit clandestinement le bébé dans la prison, et jusque dans la cellule de Mandela. « Il a pris Riaan dans ses bras et il était aux anges. Je crois même que j'ai vu des larmes dans ses yeux. »

C'était le souvenir de ce geste, et d'autres gestes similaires, qui explique les propos mémorables qu'il tint lors de sa première conférence de presse, au lendemain de sa libération. On se souvient qu'à la question de savoir s'il avait pu surmonter l'amertume de ses vingt-sept années d'incarcération, Mandela avait répondu : « En prison, j'ai rencontré des hommes qui ont fait preuve de bonté, au sens où ils ont compris notre point de vue et ont tout fait pour essayer de nous rendre la vie plus facile. » Il pensait certainement à Christo Brand en prononçant ces mots, même si, avec sa modestie habituelle, il oubliait de mentionner que la bonté de ses geôliers

n'était sans doute qu'une réaction à son propre comportement à leur égard.

On pourrait développer des réflexions analogues sur ses premières rencontres en prison avec les deux principaux hommes de confiance du président P.W. Botha : le ministre de la Justice, Kobie Coetsee, et le chef des services de renseignement, Niel Barnard. Lorsque le gouvernement accepta enfin d'organiser en secret des conversations exploratoires avec Mandela, il avait certainement raison de se réjouir de cette victoire. Certes, la porte de sa cellule n'était pas encore tout à fait ouverte, mais cette concession annonçait les avancées historiques qui allaient bientôt se produire. Coetsee rencontra Mandela une douzaine de fois avant sa libération en février 1990, Barnard, plus de soixante fois.

Coetsee était un homme de petite taille qui réussit à se maintenir à la tête du ministère de la Justice de 1980 à 1993. C'était bien plus à son extrême obséquiosité qu'à ses qualités intellectuelles ou à l'originalité de sa pensée qu'il devait sa position privilégiée dans l'entourage du « Grand Crocodile ». Il se vantait toutefois de sa connaissance des classiques, et il aimait faire étalage de sa familiarité avec les discours de Cicéron devant ses collègues ignares au sein du cabinet.

En revanche, de tous les proches de Botha, Barnard était celui dont Mandela écoutait les opinions avec le plus d'intérêt. Véritable éminence grise du président, Barnard avait dirigé les services de renseignement sud-africains de 1980 à 1992. Il était grand, maigre, pâle et d'apparence assez quelconque – le genre de personne que vous pourriez croiser trois fois dans la même journée sans jamais le remarquer. Un homme sans ombre et qui ne laissait pas de trace, l'image même du parfait espion. J'ai moi-même passé environ six heures en sa compagnie, et je ne dirai pas que j'avais l'impression de parler à un mur vide, mais plutôt que c'était le mur vide qui s'adressait à moi.

À l'époque de ces pourparlers secrets avec Mandela, Barnard et Coetsee étaient les deux figures les plus haïes et les plus méprisées du régime aux yeux des Noirs d'Afrique du Sud. Leur décision de dialoguer avec Mandela ne relevait nullement d'une subite

illumination morale ; de fait, ils n'étaient même pas favorablement disposés envers lui. S'ils s'étaient finalement résolus à le rencontrer, comme me le confia Coetsee, c'est parce que le mélange de tension interne et de pression nationale et internationale avait acculé le régime dans une impasse ; le moment était venu d'essayer d'explorer la viabilité d'une solution politique distincte de la répression violente. On aurait pu s'attendre à ce que ces premières rencontres se déroulent dans un climat de méfiance mutuelle qui n'aurait fait que refléter l'atmosphère générale régnant dans le pays. Les *townships* étaient le théâtre de combats quotidiens entre les activistes noirs et la police, l'état d'urgence avait été déclaré et le gouvernement Botha incarcérait sans procès des dizaines de milliers de militants, sans parler des assassinats politiques qu'il autorisait à l'occasion. Mais, encore une fois, Mandela sut maîtriser ses émotions. Il ne pouvait rien faire pour contrôler la dynamique en cours, mais il entrevoyait la possibilité d'une nouvelle dynamique, peut-être capable de changer l'histoire, et il aurait été irresponsable de sa part de laisser passer l'occasion. Pas question de faire capoter un possible processus de changement politique en formulant des revendications dont il savait qu'elles ne seraient pas acceptées.

Il s'efforça donc de déployer tout son arsenal de talents politiques, de charme personnel et de connaissance approfondie de la mentalité afrikaner afin de mettre en branle la chaîne d'événements qui allait déboucher sur la libération de son peuple. Son premier objectif était d'établir une relation de respect et de confiance avec Coetsee et Barnard. Il y parvint rapidement et, à la longue, finit même par se gagner leur affection.

Coetsee eut sa première réunion avec Mandela à l'hôpital, où ce dernier venait de subir une opération de la prostate. Le ministre de la Justice était en costume sombre, le leader de l'ANC en pyjama, robe de chambre et pantoufles. Lorsque Barnard le vit pour la première fois, Mandela était vêtu de son uniforme de détenu et chaussé de bottes en caoutchouc. Mais qu'importent les apparences, cela ne l'empêchait nullement de se comporter avec la dignité d'un chef d'État recevant les lettres de créance d'un ambassadeur étranger.

Dix ans plus tard, Coetsee et Barnard me confièrent tous les deux qu'au sortir de leur première rencontre ils étaient déjà convaincus que Mandela serait un jour président de l'Afrique du Sud.

« Il avait ça dans le sang, je m'en suis rendu compte dès le début, m'expliqua Coetsee. C'était un leader-né, il était affable... La première fois que je l'ai rencontré, j'ai tout de suite vu en lui le futur président. »

« Même avec sa combinaison de détenu et ses bottes, il émanait de lui une aura d'autorité impressionnante, se souvenait Barnard. Dès cette époque, j'étais déjà pratiquement convaincu qu'il deviendrait un jour président. »

Embarrassés par le contraste entre leurs tenues respectives, les deux fonctionnaires du régime d'apartheid, ceux-là mêmes à qui Mandela devait d'être incarcéré, prirent des dispositions pour que leur interlocuteur puisse porter un costume lors de leurs réunions ultérieures. Les discussions se poursuivirent dans le plus grand sérieux : c'était l'avenir de leur pays qui était en jeu – tyrannie ou démocratie, guerre ou paix. Coetsee me décrivit cette atmosphère comme suit : « Il était très naturel, très affable, mais derrière cette façade vous sentiez qu'il était capable d'imposer sa marque dès que la situation l'exigeait. C'était un facteur toujours présent, et c'était la source de son autorité. Nos échanges ne manquaient pas d'humour, mais il nous suffisait d'un instant, à lui comme à nous, pour passer aux affaires sérieuses. » La nécessité, bien plus que le plaisir, présidait à ces rencontres. Pourtant, plus les deux fonctionnaires apprenaient à connaître Mandela, plus ils étaient pris au piège de son charme irrésistible.

« J'ai étudié les classiques, me confia Coetsee sans dissimuler quelques larmes d'émotion, et, pour moi, Mandela est l'incarnation des grandes vertus romaines : *gravitas*, *honestas*, *dignitas*. En n'importe quelle circonstance, partout où se pose la question de choisir un leader, il est impossible de ne pas choisir quelqu'un comme Mandela. » Quant à Barnard, c'était un homme d'une froideur exceptionnelle, mais il semble que Mandela ait su raviver en lui quelques étincelles intimes de chaleur humaine, dont le chef des services secrets sud-africains ne soupçonnait peut-être même pas

l'existence. Pendant les six heures environ que j'ai passées avec lui, il ne mentionna pas une seule fois Mandela par son nom. Chaque fois qu'il se référait au leader de l'ANC, il l'appelait « le vieux », comme s'il parlait de son père ou d'un oncle bien-aimé.

Au terme de ces pourparlers secrets entre Mandela et ses geôliers, le prisonnier avait atteint tous ses objectifs. D'une part, il avait obtenu sa propre libération et celle des autres prisonniers politiques éminents, comme son vieil ami Walter Sisulu ; de l'autre, le gouvernement s'était formellement engagé à initier un processus public de négociations.

Le général Viljoen prit moins de temps pour céder sans combat. Il avait été complètement dérouté par ce qu'il décrit comme « la correction et la courtoisie » de Nelson Mandela lors de leur première rencontre, et sa confiance ne fit que croître au cours des réunions ultérieures : « Sur la base de cette première impression, il m'a été beaucoup moins difficile par la suite de prendre la décision que j'ai prise. L'important quand vous négociez avec un ennemi, c'est le caractère de vos interlocuteurs et la question de savoir s'ils ont le soutien de leur peuple : Mandela remplissait ces deux conditions. »

Début 1994, Mandela prit une initiative spécifique qui fit beaucoup pour convaincre Viljoen de hisser le drapeau blanc et de rendre les armes. Il s'agissait de savoir quel serait le nouvel hymne national de l'Afrique du Sud une fois instaurée la démocratie. La question était délicate, et la position de Mandela finit par prévaloir sur l'avis initial du comité exécutif national de l'ANC. Le point de vue majoritaire était que l'ancien hymne de la République blanche, un air martial qui célébrait la conquête de l'Afrique australe par les colons européens, devait être éliminé et remplacé par *Nkosi Sikelel'iAfrika*, l'hymne officiel du mouvement de libération noir. Mandela s'indigna de la légèreté avec laquelle ses camarades envisageaient d'éradiquer un emblème culturel qui symbolisait l'identité et la fierté de tout un secteur de la population sud-africaine – un secteur dont la bonne volonté était indispensable au succès de l'expérience démocratique en cours. Il défendit le maintien des deux hymnes et proposa que, dans un esprit d'unité nationale, ils soient systématiquement chantés

à la suite l'un de l'autre. Mandela avait bien assimilé les leçons apprises en prison : sa position finit par l'emporter.

« Mandela est un homme doté d'un très grand sens des responsabilités, m'expliqua Viljoen. Lorsqu'il m'a dit "Je ne veux pas être le président de l'ANC, mais le président du pays tout entier", j'ai su qu'il était sincère. » Six mois après leur première rencontre, le général était suffisamment convaincu par le caractère et le leadership de Mandela pour prendre ce qu'il me décrivit comme la décision la plus difficile de sa vie : il ordonna à ses partisans d'abandonner tout préparatif en vue de l'« action armée ». On aurait tort de sous-estimer les répercussions de cette décision. Le risque auquel le pays avait échappé fut révélé quelques années plus tard, lorsque certains des hommes du général exposèrent devant la commission Vérité et Réconciliation le degré d'avancement des plans visant à déclencher une « campagne de terreur » nationale. Il aurait suffi d'une poignée de soldats bien entraînés sous la direction de Viljoen pour plonger l'Afrique du Sud dans le chaos. Mais Viljoen ne se contenta pas de proclamer que la guerre sanglante et inévitable qu'il avait planifiée n'aurait pas lieu. Abdi quant complètement face à Mandela, il fit un pas supplémentaire lourd de conséquences en annonçant début mars 1994 qu'il participerait aux élections du mois suivant. C'était mieux que n'importe quel accord de paix. Sans la moindre contrepartie, pratiquement convaincu par la seule force de caractère de Mandela, Viljoen accorda sa bénédiction à la totalité du processus de changement démocratique contre lequel il avait juré à peine dix mois auparavant de lutter jusqu'à la mort. Privé du soutien de ses partenaires blancs et de leur arsenal, Buthelezi se retrouva isolé, sans autre option que de renoncer à la version perverse d'Inkatha de la lutte armée, et de participer lui aussi au processus électoral à la dernière minute. Il rejoignit plus tard le gouvernement de coalition, au sein duquel Mandela le nomma ministre de l'Intérieur.

Buthelezi était à l'époque l'homme le plus détesté d'Afrique du Sud. Les Noirs étaient bien plus disposés à pardonner à des figures comme Viljoen, qui avait au moins l'excuse de défendre ce qu'il percevait sincèrement comme les intérêts des Blancs d'Afrique du

Sud. Mais Mandela, comme toujours lorsque le bien de l'État imposait des décisions cruciales, opta pour la voie du pragmatisme le plus glacial. Dans l'intérêt de la stabilité à long terme du pays, il valait mieux coopter le chef zoulou que le laisser en marge du processus. Il y avait certes un prix à payer en termes de gestion efficace, mais Mandela estima que le jeu en valait la chandelle : l'important était de mettre fin aux tueries. Buthelezi exerça ses responsabilités ministérielles avec un degré d'incompétence malheureusement prévisible, mais il était désormais complètement apprivoisé, et ses terreurs paranoïaques n'étaient plus une source de nuisance.

Si Viljoen reconnaissait volontiers le leadership incontestable de Mandela sur son peuple, il n'eut pas autant de succès avec ses propres partisans. Tous les adhérents du Volksfront n'acceptèrent pas d'emprunter le chemin de la paix, et le général ne put rallier à la participation électorale que 50 % de ceux qui l'avaient intronisé à Potchefstroom. Mais connaissant les appréhensions de son peuple et sachant à quel point il avait été difficile de les persuader de la bonne foi de Nelson Mandela, il estima que 50 % de convaincus était un succès honorable. Il y eut donc des actions terroristes éparses organisées par les irréductibles de l'extrême droite blanche, et quelques bombes firent des victimes noires innocentes dans les semaines précédant l'élection du 27 avril 1994. Mais si Viljoen n'avait pas pris la décision de jouer le jeu de la démocratie, il ne fait pas de doute qu'il aurait eu les moyens – « nous avons un plan » – de perturber gravement le scrutin et de semer le chaos en transformant en bain de sang cette journée historique pour l'Afrique du Sud.

En mai 1994, Mandela fut élu président de la République d'Afrique du Sud et un nouveau Parlement entra en fonction. Il reflétait pour la première fois tout l'éventail des races et des religions présentes dans le pays, et les deux tiers de ses élus étaient membres de l'ANC. Viljoen obtint lui aussi un siège et son parti recueillit, d'après ses calculs, un tiers du vote afrikaner.

J'étais présent lors de la première session du Parlement et je me souviens de l'entrée de Mandela dans cette salle bariolée où ne

trônaient jadis que des hommes blancs au visage austère engoncés dans leurs complets-vestons. Je remarquai que Viljoen, debout au pied des tribunes, avait l'air complètement hypnotisé par le nouveau président.

Douze ans plus tard, assis avec lui dans le restaurant de hamburgers de Camps Bay, je lui suggérai que l'expression que j'avais lue alors sur son visage témoignait de la profondeur de son respect et de son affection pour Mandela.

Mal à l'aise, il me répondit d'un ton un peu sec : « Oui, c'est probablement exact. » Mais il finit par m'en dire un peu plus : « Lorsque Mandela s'est avancé, il m'a vu et il a traversé la salle pour venir me saluer, ce qui n'était pas vraiment conforme au protocole parlementaire. Il m'a serré la main avec un grand sourire et m'a dit à quel point il était heureux de me voir ici. » C'est à ce moment-là, pour la première et unique fois pendant notre entretien, que Viljoen esquissa un sourire. Quelque chose lui revenait juste en mémoire. « Tout à coup, alors que nous étions en train d'échanger une poignée de main, du haut des tribunes, j'ai entendu une voix de Noir crier : "Une accolade, mon général !" » J'appréhendai presque de demander à Viljoen ce qu'il avait fait. « Je suis un militaire et c'était mon président, me répondit-il. Je lui ai serré la main et je me suis mis au garde-à-vous. »

Pendant le bref trajet entre le restaurant et sa villa en bord de mer, je me rendis compte à quel point ma perception du personnage avait changé depuis la première fois où je l'avais vu, le soir du grand meeting afrikaner de Potchefstroom. Ce que j'avais découvert, c'est que Viljoen était exactement ce que Mandela avait cru voir en De Klerk au moment de sa libération : un homme intègre. Il avait conservé les mêmes idées pendant la plus grande partie de son existence, mais il avait eu le courage moral de s'adapter et de faire l'effort de changer d'avis. À quoi consacrait-il désormais son temps ? Il m'expliqua qu'il avait abandonné la politique depuis cinq ans et qu'il était retourné dans sa ferme, la même qu'il avait quittée lorsqu'il avait répondu à l'appel de son peuple en mai 1993, prêt à partir en guerre. Avait-il vu Mandela récemment ? « Je l'ai rencontré plusieurs fois lorsqu'il était président. Sa porte était toujours ouverte pour moi

lorsqu'il s'agissait de discuter de thèmes concernant le bien-être des Afrikaners. Et je l'ai rencontré à nouveau après avoir quitté la politique. Mais je ne l'ai pas revu récemment à cause de ses problèmes de santé. » Souhaiterait-il le revoir ? Nous étions sur le point de nous serrer la main et de prendre congé. Il me répondit pour la première fois avec un soupçon d'émotion non contrôlée : « Oui, j'aimerais bien. Je serais ravi de le voir, mais je ne veux pas m'imposer. Mais oui, oui, j'aimerais vraiment le revoir. C'est un grand homme, un homme incomparable. »

Un héros pour son valet

Lorsque Zelda La Grange est entrée dans la vie de Nelson Mandela, elle avait 23 ans et lui 76 ; ils sont restés inséparables. Pendant sa présidence, elle devint son assistante personnelle, et lorsqu'il se retira de la vie politique, elle choisit de continuer à travailler à ses côtés et de l'aider à gérer ses diverses organisations de bienfaisance. Elle l'accompagnait dans tous ses voyages – près de cent au total –, organisait tous les détails de son emploi du temps, s'occupait de son alimentation et de son confort quotidien, et conversait avec lui de toutes sortes de questions d'intérêt public et privé pendant les innombrables repas qu'ils étaient amenés à partager. Bref, elle jouait simultanément le rôle de secrétaire, de majordome, d'aide de camp, de porte-parole, de protectrice et de confidente, et leur intimité ne fit que croître avec les années. Personne n'a passé plus de temps en sa compagnie pendant les dix-huit dernières années après son élection, et il n'y avait pas grand monde à qui Mandela ait manifesté une telle confiance ni voué une telle affection. Elle l'appelait « *Khulu* », un mot qui signifie grand-père en langue xhosa.

Zelda est une grande blonde athlétique et très dynamique, un spécimen exemplaire de la race des seigneurs afrikaners, en quelque sorte. Quand on ne la connaît pas bien, son apparente froideur a de quoi vous intimider. À y regarder de plus près, on se rend vite compte que son attitude distante est le corollaire de ses fonctions, qui consistent à protéger Nelson Mandela des intrusions indésirables. Dès qu'elle laisse tomber sa garde, on est plutôt frappé par son sens de l'humour, son irrévérence et son franc-parler. Habitée depuis longtemps à coudoyer chefs d'État et acteurs d'Hollywood, elle ne se laisse pas facilement impressionner. C'est l'interlocutrice idéale à qui soumettre la question que je me pose depuis le début : Mandela était-il un froid manipulateur, un acteur accompli déployant une affabilité et un altruisme intéressés ? Son

comportement en privé était-il à la hauteur de sa moralité publique ? Bien des héros de l'histoire ont leur face obscure ; quelle était celle de Mandela ?

C'est en août 1994 que Zelda fit sa connaissance. Il était président de la République depuis quatre mois, tandis que Zelda venait d'être embauchée depuis seulement quinze jours dans l'équipe de dactylos des Bâtiments de l'Union. Elle le croisa alors qu'elle se rendait dans le bureau de sa secrétaire personnelle pour y récupérer un document. Zelda me décrit cette première rencontre quatorze ans plus tard, lors d'un entretien effectué à Londres, à l'occasion de la célébration officielle du 90^e anniversaire de Mandela : « Il s'est mis à me parler en afrikaans, et au début je ne comprenais pas ce qu'il disait parce que je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il s'adresse à moi dans ma langue maternelle. Son afrikaans était parfait, mais j'étais dans un tel état que je n'arrivais pas à saisir ce qu'il disait. J'en avais des frissons. » Zelda éclata de rire en évoquant ce souvenir. « Oui, des frissons ! J'avais peur de lui, je ne savais pas à quoi m'attendre, peut-être qu'il allait me rejeter, m'humilier... Je ressentis aussitôt ce sentiment de culpabilité qui hante tous les Afrikaners. »

Oui, me confirma Zelda, tous les Afrikaners partageaient ce sentiment de culpabilité, même dans une famille typique comme la sienne, qui ne se préoccupait guère de politique. Ses parents étaient de braves calvinistes de Pretoria qui avaient toujours voté automatiquement pour le Parti national, inventeur et gardien de l'apartheid, au pouvoir sans interruption de 1948 à 1994. En grandissant, Zelda, n'avait jamais éprouvé le moindre intérêt pour la politique. Son contact avec les Noirs se limitait à l'employée de maison qui vivait avec eux. Conformément aux règles en vigueur à l'époque, celle-ci avait son propre verre et ses propres couverts, qu'il n'était pas question de mélanger avec ceux de ses employeurs. La domestique ne s'en plaignait pas et Zelda n'y voyait rien d'anormal. Elle se rappelait simplement sa frayeur subite le jour où elle entendit le président Botha annoncer l'instauration de l'état d'urgence à la radio. Comme tous les Blancs à cette époque, m'expliqua-t-elle, elle

avait peur que sa maison soit attaquée en pleine nuit par des hordes de Noirs déchaînés et assoiffés de pillage. Il y avait un terme en afrikaans pour cela, *swart gevaar*, le péril noir.

On comprend que la majorité des Afrikaners n'aient pas suivi toutes les péripéties de la révolte des *townships*, l'essor des protestations internationales et la réaction de leur gouvernement. Pourtant, même s'ils préféraient ne pas y penser, ils savaient bien au fond qu'ils étaient coupables d'une grave injustice à l'encontre de la population noire. D'après Zelda, cette culpabilité latente était toujours là, même si les gens la refoulaient. Lors de cette première rencontre avec Mandela, sa propre culpabilité resurgit, et elle pensa à tout ce que son peuple avait fait à cet homme. « On voyait bien qu'il n'avait pas 60 ans, c'était un homme de 76 ans à l'époque, on ne pouvait pas se tromper sur son âge, et la chose qui vous venait à l'esprit, c'était : "J'ai envoyé cet homme en prison ! Mon peuple a envoyé cet homme en prison !" J'étais trop jeune pour voter à l'époque où il était incarcéré, mais je me sentais quand même responsable, on lui avait volé sa vie et j'y avais ma part de responsabilité. Alors je me suis mise à pleurer. »

Zelda n'aurait guère été surprise si Mandela l'avait carrément giflée, elle aurait peut-être même trouvé une telle réaction justifiée. Mais ce n'est pas du tout ce qui se passa : « Il m'a serré la main, la gardant un moment dans la sienne. J'étais très émue et je continuais à pleurer. Je ne savais pas quoi faire. C'était la première fois que je rencontrais un président. Ma main était toujours dans la sienne et il continuait à me parler, et quand il vit que j'étais toujours aussi bouleversée, il mit son autre main sur mon épaule et me dit : "Mais non, mais non, voyons, il ne faut pas réagir comme ça, vous exagérez un peu." Je commençai à me calmer, peut-être même que ses propos me firent sourire, je ne sais plus. Il me posa alors une série de questions : où avais-je grandi ? Que faisaient mes parents ? Notre conversation dura environ cinq minutes. Notez qu'il ne me traitait nullement de façon privilégiée : il s'adressait de la même façon à tous les membres du personnel de la présidence, Noirs ou Blancs. Lorsqu'il avait l'occasion de discuter avec eux, il leur posait toujours des questions sur leurs origines et sur leur famille. »

Un autre membre de l'équipe présidentielle, John Reinders, lui aussi afrikaner, me confirma la description de Zelda. Le lendemain de l'investiture de Nelson Mandela, le 11 mai 1994, Reinders s'était présenté à son bureau tout à fait convaincu qu'il allait être licencié avec le reste des employés blancs. À peine arrivé, le nouveau président avait convoqué l'ensemble du personnel et, après s'être présenté individuellement à chacun de ses membres et les avoir interrogés sur leur origine, il les avait tous conviés à rester. Il avait besoin de leur expertise parce que lui et ses collaborateurs n'avaient aucune idée de la gestion quotidienne de l'administration présidentielle. « Bien entendu, il ne s'agit pas d'un ordre. Vous n'êtes pas obligés de rester, à moins que vous souhaitiez effectivement partager vos connaissances et votre expérience avec moi. » Personne ne démissionna.

Reinders me reçut dans son bureau des Bâtiments de l'Union en 2006. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, jovial, courtois, d'un gabarit impressionnant et qui avait sans doute été un redoutable rugbyman dans sa jeunesse. Il était resté avec Mandela jusqu'à la fin de son mandat présidentiel, en 1999, et avait continué à travailler pour son successeur, Thabo Mbeki. La sincérité de Reinders était désarmante. Au moment de me saluer, il me tendit sa main gauche en m'expliquant pourquoi la droite était blessée : dans un accès de rage provoqué par une échéance professionnelle un peu stressante – une histoire de tapis à trouver d'urgence pour les besoins d'une cérémonie officielle –, il avait lancé son poing contre un mur. En 1980, il était major dans l'administration pénitentiaire lorsque Botha lui demanda de venir travailler à la présidence. Il avait ensuite servi De Klerk jusqu'à l'investiture de Mandela. « Botha m'appelait "major", De Klerk ne m'appelait rien du tout et Nelson Mandela m'appelle "John" », m'expliqua Reinders, ajoutant avec un sourire : « Je crois que ça vous dit à peu près tout. »

Il me raconta que Mandela et lui discutaient souvent de leur expérience respective du système pénitentiaire et me confirma que tous les membres du personnel des Bâtiments de l'Union, Blancs et Noirs, étaient complètement « subjugués » par le président. « Il nous a mis dans sa poche dès le premier jour de son mandat, et jusqu'au

dernier jour. Il avait coutume de rentrer à l'improviste dans le bureau de tel ou tel fonctionnaire et de lui demander : "Comment allez-vous aujourd'hui ?" Lorsqu'un membre de votre famille tombait malade, il ne manquait jamais de vous demander des nouvelles de sa santé. Un jour, une secrétaire qui travaillait avec moi depuis plusieurs années a eu un accident ; il lui a envoyé des fleurs. Il avait toujours un geste ou une pensée pour chacun d'entre nous. »

L'une des tâches de Reinders consistait à apporter les journaux dans le bureau de Mandela à 8 h 15 tous les matins. « Chaque fois que j'arrivais, il se levait pour m'accueillir. Absolument chaque fois. » Le président n'hésitait jamais à enfreindre les règles du protocole s'il estimait qu'elles entraient en conflit avec sa conception des bonnes manières. Un jour qu'il accompagnait Mandela lors d'une visite au Vatican, Reinders se retrouva juste derrière son chef tandis que celui-ci saluait le pape. Mandela se retourna alors et, avec un grand sourire, présenta Reinders au Souverain pontife. Ce dernier, un peu surpris, n'eut guère d'autre option que de serrer la main de ce fonctionnaire de second rang.

Les yeux de ce grand gaillard se remplirent de larmes lorsqu'il me raconta comment Mandela avait fait connaissance de son épouse Cora en décembre 1994. Avec d'autres membres du personnel de la présidence, Reinders et sa femme avaient été invités à la résidence de Mandela pour un barbecue de Noël. « Il a salué Cora très chaleureusement et, passant son bras autour de mon épaule, il lui a dit : "Où est-ce que vous avez déniché cet homme remarquable ?" Ma femme était si émue qu'elle en avait le souffle coupé. »

On dit parfois qu'aucun homme n'est un héros pour son valet de chambre. Ce dicton ne vaut pas pour la relation entre Nelson Mandela et John Reinders, pas plus que pour celle qu'il entretenait avec Zelda La Grange. Elle ne trouvait absolument rien à lui reprocher, pas même les coups de téléphone officiels qu'il donnait ou recevait souvent à une ou deux heures du matin et pendant lesquels sa présence était requise. Elle ne voyait pas non plus d'inconvénient à son obsession de la ponctualité.

« Il est très à cheval sur ça, m'expliqua-t-elle. Il n'aime pas faire perdre du temps aux gens et il déteste qu'on arrive en retard aux

réunions. Lorsqu'il est lui-même en retard, même si c'est pour des raisons qui échappent à son contrôle, il se sent très mal à l'aise. » Il ne s'agissait pas simplement pour lui d'une question de bonnes manières, mais de l'importance qu'il accordait à l'exigence de montrer du respect envers autrui. C'était pour lui la valeur suprême.

Un jour, je demandai à Walter Sisulu, ami et mentor politique de Mandela, s'il pouvait me résumer en quelques mots quel avait été au juste l'objectif pour lequel il s'était battu toute sa vie. Sa réponse me frappa par sa simplicité : « Le respect ordinaire. » « Rien de plus, rien de moins », ajouta-t-il. L'apartheid, c'était avant tout la négation du respect ordinaire, et l'expression d'un mépris extraordinaire. Ce n'est qu'une fois que le respect deviendra la norme des interactions entre les personnes de toutes les races que l'apartheid sera définitivement éliminé. Et pour Mandela, être ponctuel, c'était une première marque de respect, même envers les journalistes, qui sont pourtant habitués à ce que les riches et les puissants les fassent attendre pour le plaisir. Chaque fois que des circonstances indépendantes de sa volonté retardaient le début d'une conférence de presse, il commençait toujours par s'excuser profusément.

Un sceptique pourrait dire que la courtoisie affichée par Mandela envers la presse, envers des collaborateurs comme Zelda et John Reinders et, encore plus, envers des interlocuteurs politiques comme Viljoen, Kobie Coetsee ou Niel Barnard, était tout à fait intéressée. Tantôt il avait en tête un objectif politique, tantôt il cherchait à s'assurer la loyauté des personnes qui travaillaient à son service. On pourrait en dire autant de certains des grands gestes symboliques du nouveau président en hommage à d'anciens ennemis. Un jour, par exemple, il se déplaça de plusieurs centaines de kilomètres pour aller prendre le thé avec Betsie Verwoerd, la veuve de Hendrick Verwoerd, Premier ministre entre 1958 et 1966 et bête noire du mouvement de libération. Principal idéologue de la ségrégation, Verwoerd était connu pour avoir déclaré une fois : « Je n'ai jamais été préoccupé par le soupçon insidieux que, peut-être, je pouvais me tromper. » C'est durant son mandat que Mandela avait décidé de prendre les armes et qu'il avait été emprisonné. Mais une fois devenu président, le leader de l'ANC avait rendu hommage à sa

veuve. Et il ne manqua pas par la suite d'inviter Mme Verwoerd aux réceptions de la résidence présidentielle à Pretoria, aux côtés de toutes les autres épouses des divers présidents et Premiers ministres du régime d'apartheid.

Une autre invitation officielle qui avait de quoi surprendre était celle de Percy Yutar, le procureur, qui non seulement s'était battu pour envoyer Mandela en prison, mais avait essayé de convaincre le juge de lui appliquer la peine de mort. Mandela organisa un déjeuner casher pour Yutar, qui était juif et, comble de délicatesse, excusa son comportement lors de son procès en soulignant publiquement qu'il ne faisait alors que son devoir de magistrat.

Certes, tous ces gestes d'absolution publique soigneusement mis en scène avaient un objectif politique clair. Mandela envoyait le message suivant à tous ses compatriotes : « Si je peux pardonner, vous aussi. » Cela faisait partie intégrante de sa tâche de « construction nationale », pour reprendre ses propres termes. Il savait fort bien qu'il y avait encore fort à faire pour que le projet de « nouvelle Afrique du Sud » soit viable. Certains des anciens partisans du général Viljoen, rongés par la peur et l'insécurité, avaient encore la bride sur le cou. Il existait encore des éléments déstabilisateurs au sein des services de sécurité. On connaissait d'autres exemples de pays où le renversement radical de l'ordre ancien avait suscité l'émergence de groupes terroristes contre-révolutionnaires. Il suffisait de quelques dizaines d'hommes assoiffés de vengeance et sachant manier les explosifs pour faire capoter tout le processus. Mandela considérait l'exigence de désamorcer définitivement cette menace comme une tâche centrale de son mandat. Dès le jour de son investiture, il avait souligné publiquement que son objectif prioritaire était de consolider les fondations de la nouvelle et fragile démocratie sud-africaine. C'était une tâche qui lui allait comme un gant, car il s'agissait d'abord de faire sentir à ses concitoyens qu'ils avaient tous leur place dans la nouvelle Afrique du Sud. C'est ce que résumait fort bien un conseiller politique de la présidence en citant une phrase célèbre attribuée à Garibaldi : « Nous avons fait l'Italie. Maintenant, il faut faire les Italiens. »

Parmi ces nouveaux Sud-Africains, il fallait compter la communauté blanche anglophone, sans doute moins agressive que les Afrikaners. C'était ces derniers qui, pour l'essentiel, avaient assumé la gestion politique du régime d'apartheid, tandis que les anglophones dominaient le secteur privé de l'économie. En général, les Sud-Africains les plus riches sont « anglais » et ils ont tendance à voter pour le Parti démocrate, principal parti d'opposition au gouvernement de coalition dirigé par Mandela. Le Parti démocrate avait certes beaucoup moins d'élus au Parlement que l'ANC, mais il avait un leader intelligent et énergique qui donnait du fil à retordre à Mandela. Tony Leon, un avocat d'une quarantaine d'années, était un champion du débat parlementaire et un censeur impitoyable des faiblesses du gouvernement, particulièrement sur les questions de politique économique et de politique étrangère.

Un jour, Mandela trouva que la coupe était pleine. Il déclara qu'il en avait assez d'être continuellement harcelé par les « petits Mickey » du Parti démocrate. La réponse de Leon ne se fit pas attendre. « Oui, Monsieur le Président, et les Sud-Africains en ont assez de votre politique économique complètement dingo. » Mandela accepta de bonne grâce cette saillie caustique tandis que les députés se tordaient de rire dans les tribunes. À peine une semaine après cet incident, Leon fut victime d'une grave crise cardiaque et dut subir un quadruple pontage coronarien dans un hôpital de Johannesburg. Quelques jours plus tard, Mandela se rendit à l'hôpital. Il s'approcha de la chambre du député démocrate, constata qu'il était réveillé, et avant même que le malade se rende compte de sa présence, le salua d'un joyeux : « Bonjour, Mickey. C'est Dingo ! »

Tony Leon n'oublia jamais le geste de Mandela, ni le rire bon enfant qui les secoua ce jour-là tous les deux. Une fois de plus, Mandela avait obtenu ce qu'il voulait. Il avait converti le chef de l'opposition en dévôt. Générosité et pragmatisme.

Son charme opérait aussi sur la scène internationale. Grâce à lui, l'Afrique du Sud passa rapidement du statut de paria à celui de favori. Parmi les chefs d'État, Bill Clinton était un de ses admirateurs les plus enthousiastes, ce qui n'est au fond guère étonnant. En

revanche, on peut être surpris de l'idylle entre Mandela et la reine d'Angleterre, qui est plutôt connue pour son extrême réserve. De fait, leur relation acquit bientôt un degré de cordialité spontané tel que lorsque Mandela se rendait en Grande-Bretagne, même après la fin de son mandat, une des premières choses qu'il faisait sur le trajet entre Heathrow et Londres était de téléphoner à Elizabeth, tel un voyageur qui appelle un vieil ami à l'occasion d'une visite dans sa ville. Bien entendu, leurs rendez-vous étaient normalement organisés à l'avance, mais ce n'était pas toujours le cas. Un jour que Mandela était invité à prendre le thé à Buckingham Palace après être passé par son hôtel, la reine Elizabeth lui demanda où il était logé. Il lui mentionna l'hôtel Dorchester. « Oh, non, Nelson, répondit la reine, le voilà, votre hôtel. Restez dormir ici. » Sur quoi Mandela demanda à Zelda d'envoyer quelqu'un récupérer son pyjama et sa brosse à dents à l'hôtel et passa la nuit à Buckingham.

La façon dont Mandela s'adressait à la reine était encore plus étonnante. Un soir, un de mes amis et sa femme, John et Denise Battersby, déjeunaient avec lui à son domicile de Johannesburg la dernière année de sa présidence. Soudain, un membre de son personnel entra dans la salle à manger avec un téléphone portable. C'était un appel de la reine d'Angleterre. Le visage de Mandela s'illumina, il se saisit de l'appareil et s'écria : « Ah, bonjour, Elizabeth ! Comment allez-vous ? Comment vont les enfants ? » évoquant les princes William et Harry dont la mère, Diana, était morte peu de temps avant. Mandela s'éclipsa pour parler en privé. À son retour, il fut amusé que sa femme, Graça Michel, lui reproche d'appeler la reine d'Angleterre par son prénom. Elle eut droit à une petite mise au point.

Il n'y a probablement pas une seule personne au monde, à l'exception peut-être de son mari, qui se permette d'appeler la reine d'Angleterre « Elizabeth ». En d'autres temps, une telle audace aurait valu la pendaison à son auteur. Non seulement Mandela était un roturier, mais il était originaire des anciennes colonies. Tout ce que je peux en conclure, c'est que si l'héritière des Windsor se sentait tellement à l'aise en sa compagnie, c'était en vertu de cette

majesté naturelle que j'avais observée chez lui dès notre première rencontre.

Mandela revendiquait certes une ascendance aristocratique, mais son lien avec une antique famille royale xhosa était plutôt ténu. Pourtant, la reine d'Angleterre le traitait comme son égal. Ils avaient aussi autre chose en commun : tous deux étaient des figures fédératrices censées incarner l'unité de leur nation.

Leur relation cordiale n'était peut-être pas la seule explication des excellents rapports que Pretoria entretenait avec l'ancienne puissance impériale pendant le mandat de Mandela – et qui subsistèrent par la suite –, mais elle a certainement aidé dans ce sens. L'Afrique du Sud ne connaîtra guère d'ambassadeur plus efficace que Mandela.

Alors, oui, tout ce déploiement de charme répondait souvent à un froid calcul politique. Mais je crois qu'il y avait aussi autre chose. L'archevêque Desmond Tutu était de mon avis : « Est-ce du calcul politique lorsqu'il décide de rendre visite à Betsie Verwoerd ? Lorsqu'il invite Percy Yutar à déjeuner ? Est-ce qu'il calcule vraiment dans ces cas-là ? Est-ce que c'est spontané ? Est-ce que c'est calculé ? » Pour Tutu, la réponse était « oui et non. » Il était pratiquement impossible de trancher.

Il me semble que chez Mandela, la ligne qui sépare le calcul et la spontanéité est tellement fine qu'elle en devient imperceptible. L'homme et le politicien se confondent. Son charme est une seconde nature. Sa générosité et sa courtoisie étaient instinctives, sans doute parce que, comme presque tous les êtres humains, il désirait être aimé et respecté. Mais cette tendance instinctive allait de pair avec l'impératif politique de conquérir les foules. Les deux se renforçaient mutuellement. Il était capable d'être sincèrement lui-même tout en étant conscient que son comportement naturel servait ses objectifs politiques. Et les gens appréciaient instinctivement sa sincérité, même s'ils percevaient fort bien ces objectifs politiques. On ne se sentait jamais dupé par Mandela. Malgré ma tendance typique de journaliste à douter systématiquement des bonnes intentions des puissants, j'ai fini par tomber d'accord avec Zelda La Grange et John Reinders : la générosité de Mandela était une qualité intrinsèque de l'homme.

Cette profonde cohérence entre l'homme public et l'homme privé, j'ai commencé à l'appréhender pleinement en avril 1994, peu de temps après les premières élections démocratiques auxquelles ait pu participer la population noire d'Afrique du Sud, Mandela compris. Six semaines avant le scrutin, John Harrison, correspondant de la BBC en Afrique du Sud, avait succombé à un accident de voiture. Une heure et demie après que cette terrible nouvelle eut été rendue publique, le téléphone avait sonné au domicile des Harrison. C'était une amie de l'épouse de John, Penny, qui avait décroché. « Bonjour, ici Nelson Mandela. Puis-je parler à Mme Harrison, s'il vous plaît ? » Au début, l'amie des Harrison avait pensé que c'était une très mauvaise blague. Mais à force d'insister, l'homme qui se trouvait au bout du fil avait fini par la convaincre qu'il était bien celui qu'il prétendait être.

C'était une époque particulièrement agitée pour Mandela. Non seulement il était en pleine campagne électorale, mais il avait à assumer simultanément la difficile tâche de convaincre l'Inkhata de Buthelezi et l'extrême droite blanche de déposer les armes. Pourtant, son coup de téléphone aux Harrison n'était pas un geste de pure forme, et encore moins une manœuvre électorale. La conversation avec Penny avait duré près d'une demi-heure. J'appris plus tard qu'il lui avait confié que lui aussi avait connu la douleur dévastatrice de perdre un être cher dans un accident de voiture. Sept ans après l'arrivée de Mandela à Robben Island, son fils aîné, Thembi, qu'il adorait, était décédé dans un accident de la route.

Un mois plus tard, lors d'un meeting électoral de l'ANC à Durban, en pays zoulou, Mandela repéra l'amie du couple Harrison parmi les journalistes. Il s'approcha d'elle et lui demanda : « Est-ce que Penny tient le coup ? ».

Sur une note plus légère, on peut citer une anecdote rapportée par Tony O'Reilly, un magnat de la presse irlandaise qui était devenu assez proche de Mandela. « Mandela m'a dit qu'il voulait se reposer avant le début de la campagne électorale, alors je l'ai invité dans ma villa aux Bahamas. C'était fin 1993, il y est resté huit jours, seul avec ses deux gardes du corps. La maison était tenue par mon majordome, John Cartwright, qui est complètement tombé sous son

charme, comme tout le monde, au point de devenir un véritable fan. Quelques mois plus tard, Mandela m'a annoncé qu'il souhaitait m'inviter à sa cérémonie d'investiture, et que je devais emmener John Cartwright avec moi. Et, effectivement, les deux invitations n'ont pas tardé à arriver, une pour moi et une pour John. Malheureusement, je n'ai pas pu me déplacer. Mais le jour de l'investiture, j'étais dans un pub aux États-Unis, en train de regarder la cérémonie à la télévision. Donc, je suis assis tranquillement à regarder le spectacle, et voilà que le reporter, avec ce ton grandiloquent typique des journalistes de télévision américains, déclare : "Nous assistons maintenant à une des plus grandes scènes de toute l'histoire politique, la cérémonie d'investiture de Nelson Mandela, premier président noir de l'Afrique du Sud. On compte pas moins de quatre cents dirigeants du monde entier dans l'assistance, et la délégation américaine est dirigée par la Première dame Hillary Rodham Clinton, accompagnée du vice-président Al Gore, et à côté d'eux, c'est, voyons..., euh..., c'est... c'est monsieur..." Et là, je n'en crois pas mes yeux : Seigneur Dieu, c'est pas vrai ! Mais, c'est John ! Oui, c'est bien lui, là, au beau milieu de la délégation américaine... quelle histoire ! »

Mandela n'a jamais oublié ceux qui l'avaient traité avec bonté. Il est resté fidèle à son amitié avec le gardien de prison Christo Brand, un personnage qui ne lui était pourtant plus d'aucune utilité une fois sorti de prison. Il n'a pas oublié non plus Riaan, le fils de Brand, qu'il avait jadis bercé dans sa cellule. Brand est un homme simple et d'humeur allègre qui parle de Mandela comme s'il s'agissait d'un ami parmi d'autres. En prison, le leader de l'ANC l'appelait « monsieur Brand », tandis que Brand appelait simplement Mandela « Nelson ». C'est une habitude que tous deux conservèrent même après que Mandela eut été élu président, lorsque Brand lui téléphona pour le féliciter. Mandela lui avait donné son numéro personnel, un détail que Brand me rapporta comme si de rien n'était. C'est sur le même ton anodin qu'il me raconta qu'il avait de nouveau eu l'occasion de côtoyer Mandela à Amsterdam, en 2002 : « Il m'a présenté à la reine de Hollande et je l'ai aidé à monter des escaliers. »

Mandela invita Brand à Pretoria en 1998 pour la célébration de son 80^e anniversaire, événement à l'occasion duquel il annonça son mariage avec sa troisième épouse, Graça Machel, veuve de l'ancien président du Mozambique Samora Machel, et ancienne ministre de l'éducation, avec laquelle il allait enfin vivre un bonheur durable. Il s'occupa personnellement d'organiser la venue de son ancien gardien de prison depuis Le Cap. C'était la première fois que Brand prenait l'avion.

Sept ans plus tard, c'est Mandela qui allait prendre l'avion pour rendre visite à Brand. Depuis sa sortie de prison, il envoyait tous les ans à Riaan une carte d'anniversaire. Quand l'enfant devint plus grand, il y ajouta des notes l'exhortant à étudier avec discipline. À la fin de sa scolarité, il aida le jeune homme à s'inscrire à un cours de plongeur professionnel. « Mandela m'a toujours dit qu'il se considérait personnellement responsable de l'éducation de Riaan », m'expliqua Brand.

Et puis, voilà qu'en décembre 2005 se produisit une nouvelle tragédie. Riaan mourut dans un accident de voiture à l'âge de 22 ans. Christo Brand était à la morgue en train d'identifier le corps de son fils lorsque son téléphone sonna. C'était Mandela qui voulait lui présenter ses condoléances et souhaiter assister à l'enterrement. « Sauf que c'était juste le lendemain, alors il n'a pas pu se déplacer, me dit Brand. Mais quelques jours plus tard, il a pris l'avion pour Le Cap et il est venu me voir à la maison. »

C'est ce même type de générosité sans arrière-pensée dont Mandela faisait preuve à mon égard. Début 1995, je lui envoyai un message pour lui signaler mon départ définitif d'Afrique du Sud d'ici quelques jours, au terme de six ans comme correspondant de *The Independent*. J'envoyai mon message par fax et, quinze minutes plus tard, une de ses assistantes m'appela pour me demander si je pouvais déjeuner avec le président le surlendemain, un jeudi. J'étais effectivement disponible. Elle m'expliqua qu'il y aurait une cinquantaine d'invités, réunis à l'occasion de l'anniversaire d'un vieux compagnon d'armes de Mandela, Yusuf Cachalia. J'appris plus tard de l'épouse de Cachalia, Amina, que Mandela lui avait

téléphoné pour s'assurer qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ma présence. Son discours à l'occasion de ce déjeuner fut essentiellement consacré à sa vieille amitié avec Yusuf Cachalia, mais il trouva aussi le temps de m'adresser quelques paroles aimables.

Le lecteur aura compris que moi aussi je suis tombé sous le charme de Mandela ; ce qui me rassure, en tant que journaliste, c'est que j'étais loin d'être le seul. Quel que soit le degré d'expérience ou de cynisme de mes collègues, je n'en connais pas un seul qui ait pu résister à son pouvoir de séduction. Durant mon séjour en Afrique du Sud, mon ami Bill Keller était chef de bureau du *New York Times*, dont il allait bientôt être nommé directeur de la rédaction. Reporter chevronné, il avait remporté le prix Pulitzer pour son travail sur l'effondrement de l'Union soviétique. Un jour que je bavardais avec lui dans son bureau de New York, il me confia que, de toutes les personnalités politiques de premier plan qu'il avait rencontrées ou interviewées au cours de sa carrière, aucune n'arrivait à la cheville de Mandela.

C'était aussi l'avis de Zelda La Grange, qui était bien mieux placée que nous pour en juger : Mandela échappait à toute comparaison. Elle adorait son sens de l'humour et sa façon de se mettre à la hauteur de son interlocuteur ; il y avait toujours un élément de drôlerie dans son humilité. D'après elle, sa plus grande qualité était tout simplement « son humanité. C'est un être humain d'une très grande bonté. La question que les gens posent le plus souvent à son sujet, c'est de savoir s'il n'y a vraiment chez lui aucune trace de ressentiment. La réponse est facile : aucune ! Il n'a jamais trahi le moindre soupçon d'amertume. Personnellement, si j'avais dû souffrir autant que lui, je vous garantis que ça se verrait ! C'est ça qui le rend si unique, si extraordinaire. Il est si généreux, ça se voit dans l'intérêt qu'il porte aux gens ordinaires. Quand il vous demande comment va votre père, ou votre mère ou votre frère, c'est qu'il désire sincèrement le savoir. » Pour toutes ces raisons, et plus encore que de l'admiration, c'est une très profonde affection que Zelda éprouvait pour Mandela.

On peut sans doute parler d'amour, ou de quelque chose d'approchant, et c'est le même sentiment que John Reinders, éprouvait pour le premier président noir d'Afrique du Sud. Un an après la fin du mandat de Mandela, Reinders, qui était resté au service de son successeur Thabo Mbeki, reçut un appel téléphonique de son ancien patron. Était-il disponible pour venir déjeuner chez lui avec sa famille le dimanche suivant ?

Reinders ne pouvait pas retenir ses larmes au moment de me raconter cet épisode. Il se présenta avec son épouse et ses deux enfants adolescents au domicile de Mandela à Johannesburg. Il croyait qu'il y aurait beaucoup d'autres invités, mais lui et sa famille étaient les seuls hôtes de l'ancien président ce jour-là. « Nous nous sommes assis à table, mais avant d'entamer le repas, le président Mandela s'est mis debout et a levé son verre. Ce n'est pas à moi qu'il s'est adressé, mais à ma femme et mes enfants. Il s'est excusé pour m'avoir fait travailler si dur : il les avait trop souvent privés de la compagnie d'un mari et d'un père. Après quoi il s'est tourné vers moi, puis de nouveau vers eux, et leur a dit : "Mais il était magnifique dans l'exercice de ses fonctions. Magnifique !" »

Après la fin du repas, Mandela accompagna la famille Reinders à la porte et les escorta jusqu'à leur véhicule. « Nous avons commencé à rouler et il continuait à nous saluer de loin avec ce beau sourire qui le caractérise. Nous avons tous agité la main dans sa direction. ».

Pourquoi inviter à déjeuner la famille Reinders, s'excuser auprès d'eux et leur tenir ce discours de gratitude ? Parce que Mandela mettait en pratique en privé les valeurs qu'il prêchait en public, parce que loin des caméras, dans l'intimité de son foyer, sans aucune considération d'intérêt personnel ou de bénéfice politique, il continuait à faire preuve de gentillesse, de courtoisie, de respect et de générosité.

Les larmes des Springboks

Un poing tendu communique un message de lutte et de défi. Deux poings levés sont un signe de victoire. C'est le poing tendu que Mandela est sorti de prison ; cinq ans et demi plus tard, ses deux poings agités au-dessus de sa tête signalaient que la bataille était vraiment gagnée. Au début de sa quête, il incarnait les aspirations d'une communauté spécifique de la nation racialement la plus divisée du monde ; au terme de sa trajectoire, il était le leader incontesté du pays tout entier. À l'apogée de cette aventure, le 24 juin 1995, à peine plus d'un an après le début de son mandat, l'homme qui se tenait à ses côtés était un géant blond afrikaner. L'Afrique du Sud existait enfin comme patrie de tous ses citoyens.

L'homme qui l'accompagnait en ce jour de triomphe était François Pienaar, le capitaine des Springboks, l'équipe sud-africaine de rugby. La veille encore, aux yeux d'un peuple pour qui le rugby est une religion, Pienaar était le capitaine de la nation afrikaner tout entière, son chef spirituel, l'incarnation de sa foi, de son espoir et de sa fierté collective. À la fin ce 24 juin 1995, sa stature de héros n'avait fait que croître, mais il avait passé le relais du leadership à Mandela. Le stade d'Ellis Park à Johannesburg était une véritable cathédrale du rugby, mais où seuls les Blancs avaient jusque-là le droit de participer au culte. De ce jour, il devint un véritable monument en hommage à l'unité nationale.

La finale de la Coupe du monde de 1995 fut beaucoup plus qu'un simple match de rugby. Elle constitua un événement politique majeur déguisé en simple compétition sportive. Ce fut aussi le moment le plus heureux de la vie politique de Nelson Mandela, la réalisation de tous ses rêves – et « un moment décisif dans la vie de notre pays », selon les paroles de l'archevêque Desmond Tutu, commentateur lucide du drame sud-africain.

J'ai raconté cette histoire dans un livre dont Clint Eastwood a fait un film, *Invictus*. Ce que je n'y ai pas rapporté, ce sont les fous rires

qui ont accompagné les deux conversations que j'ai eues avec Mandela à ce sujet, ni les larmes dans les yeux des Springboks et des autres Afrikaners que j'ai interviewés. Alors que nous prenions congé, un de ces rugbymen, James Small, me lança un défi auquel je songe encore souvent aujourd'hui : « Vous voyez comme je pleure. C'est pour cela que vous devriez écrire un livre sur notre histoire. »

Lors de mon entretien avec lui, Mandela ne fit aucun effort pour dissimuler à quel point il était content de lui. Le fait est qu'il avait accompli un exploit assez incroyable. N'importe quel politicien ordinaire, quelles que fussent ses qualités humaines et morales, aurait considéré avec appréhension l'idée d'accueillir un événement comme la Coupe du monde de rugby, vu le potentiel de discorde qu'il impliquait et alors que le pays était loin d'être stabilisé. On a souvent dit de Yasser Arafat qu'il n'a jamais manqué une occasion de manquer une occasion. Mandela, pour sa part, était capable de percevoir une opportunité là où d'autres n'auraient même pas deviné qu'elle existait. Il s'était donc fixé l'objectif invraisemblable de transformer un sport qui, pendant des décennies, avait été un symbole de haine et de division, en un instrument de réconciliation nationale.

En août 2001, je me rendis au domicile de Mandela à Johannesburg. Il avait quitté ses fonctions depuis deux ans et, à l'âge de 83 ans, son esprit était toujours aussi vif, même si ses jambes le trahissaient. Cette fois, il ne se leva pas à mon entrée dans son salon, mais il m'accueillit avec autant de chaleur que lorsque je l'avais interviewé juste après son investiture. « Bonjour, John, bonjour ! Comment allez-vous ? Je suis ravi de vous voir ! » Une domestique entra pour servir le thé, et il la salua tout aussi cordialement, interrompant notre entretien au milieu d'une phrase et démontrant à son égard autant de courtoisie et de gratitude que jadis envers Mme Coetzee dans les bureaux de la présidence. Mais cette fois, la dame qui servait le thé était noire.

Dès qu'elle fut sortie de la pièce, Mandela me lança un clin d'œil accompagné d'un sourire complice : « Vous savez, cette dame est parente du chef Buthelezi.

– Ah bon, quel lien de parenté exactement ?

– Elle est mariée à un membre de sa famille. » Je lui répondis d'un sourire entendu. Ce vieil ennemi était vraiment bien domestiqué.

L'entretien reprit son cours. Comment lui était venue l'idée d'utiliser le sport comme instrument politique ? En Afrique du Sud, il s'agissait là aussi d'un domaine complètement ségrégué sous l'apartheid sur le plan racial. C'était notamment vrai du rugby, et tout particulièrement de l'équipe nationale des Springboks, qui était aussi détestée par les Noirs qu'elle était une source de fierté pour les Blancs.

Il me répondit que cela faisait un certain temps qu'il avait pris conscience de l'importance potentielle des activités sportives comme source d'un nouveau patriotisme inclusif, embrassant tous les Sud-Africains. « Dès le début des négociations, j'ai décidé de mobiliser les sportifs et aussi le public, en particulier les Noirs. Mon message, c'était que, jusqu'à présent, le domaine sportif était régi par la stricte application de l'apartheid, mais les choses allaient désormais changer. Trouvons un accord avec les Blancs. Servons-nous du sport pour construire la nation et promouvoir les idées dont nous pensons qu'elles apporteront au pays la paix et la stabilité. »

Le rugby, me concéda-t-il, était toutefois un terrain particulièrement difficile. En vertu des règles de l'apartheid, seul un nombre limité de Noirs étaient autorisés à assister aux matchs de rugby, parqués dans un enclos strictement délimité à l'intérieur des tribunes. Les supporters noirs soutenaient systématiquement les rivaux des Springboks, huaient les essais marqués par l'équipe nationale et célébraient bruyamment les victoires éventuelles de l'équipe adverse, qu'il s'agisse de l'Angleterre, de la Nouvelle-Zélande ou du Paraguay.

Désireux de se gagner les Afrikaners fanatiques de rugby, Mandela appuya l'organisation de la Coupe du monde en Afrique du Sud. Mais il s'efforça aussi de convaincre les Noirs de renoncer à des réflexes politiques enracinés depuis des décennies et de soutenir les Springboks. « J'étais bien conscient du niveau de colère et d'hostilité que le rugby engendrait chez les Noirs, mais j'ai quand même décidé de faire appel à leur sentiment sportif : ces rugbymen

ne sont plus nos ennemis, c'est désormais notre équipe et il faut l'épauler. Mon idée, c'était qu'il nous fallait obtenir le soutien des Afrikaners. Et pour les Afrikaners, le rugby est une religion. Mais, vous savez, la réaction initiale a été très négative. »

Mandela esquissa un sourire entendu. Le leader de l'ANC n'était certes pas dénué de vanité, comme en témoignait par exemple sa coquetterie vestimentaire. Il suffit de mentionner les chemises de couleurs vives confectionnées expressément à sa demande qu'il portait systématiquement en public une fois devenu président. Comme le signalait son vieil ami et biographe Anthony Sampson, il y avait chez lui pas mal de dandysme et un sens certain du spectacle. Dans les années cinquante, alors qu'il n'était encore qu'un jeune avocat ayant du mal à joindre les deux bouts, il commandait ses costumes sur mesure chez le même tailleur que le plus riche magnat minier d'Afrique du Sud. Cette vanité, je m'en rendis compte pour la première fois, s'étendait aussi au plaisir manifeste qu'il prenait à ses victoires politiques. Certes il était trop courtois et trop habile pour narguer ses opposants au sein de l'ANC lorsque les faits lui donnaient raison, mais je voyais bien à son air satisfait qu'il se délectait discrètement de pouvoir suggérer : « Je vous l'avais bien dit. »

« Ça a vraiment dû être une épreuve infernale d'essayer de convaincre vos partisans de soutenir les Springboks, lui dis-je.

– Oh, absolument ! Ça été sacrément difficile », me répondit-il avec un sourire encore plus prononcé. Il évoqua alors un meeting politique de l'ANC qui avait eu lieu dans une agglomération rurale en pays zoulou, à la veille de la demi-finale de la Coupe du monde, alors que l'Afrique du Sud affrontait la France. Il y avait plusieurs milliers de personnes dans l'assistance.

« Vous savez quoi, John ? Je me suis fait huer. Quand je leur ai dit que ces petits gars des Springboks étaient désormais nos champions, notre équipe à tous, mes propres partisans m'ont carrément hué ! » Mandela se mit à rire, puis, reprenant son sérieux, il me décrivit la suite des événements.

« Alors j'ai commencé à les sermonner et je leur ai dit : "Écoutez, il y a des leaders parmi vous, ne soyez pas myopes, ne vous laissez

pas emporter par vos émotions. Pour construire cette nation, tout le monde doit payer un prix, les Blancs aussi bien que nous. Le prix que payent les Blancs, c'est la déségrégation de toutes les activités sportives ; et le prix que nous avons à payer de notre côté, c'est de soutenir sans réserve l'équipe de rugby nationale. Tel est notre devoir." Alors ils ont commencé à se calmer un peu et je leur ai dit : "Vous vous laissez complètement emporter par vos émotions. J'exhorte tous les hommes et les femmes qui, dans vos rangs, exercent un leadership à se mobiliser et à promouvoir cette idée." Eh bien vous savez ce qui s'est passé, finalement ? » Il eut de nouveau un petit rire étouffé. « Je les ai mis dans ma poche. »

Il les avait avalés tout crus. Le meeting se termina par des ovations, tout comme à Katlehong deux ans plus tôt lorsqu'il avait mis son leadership en jeu au nom de la paix. Mais le plus surprenant, c'est la façon dont il réussit à arracher des ovations au public blanc de la Coupe du monde de rugby. Lui-même en avait été étonné, d'autant plus que sa décision de soutenir les Springboks répondait en partie à une urgence politique spécifique. À quelques mois du début de son mandat, ses services de renseignement avaient eu vent d'un complot d'extrême droite organisé par d'anciens adeptes du général Viljoen en désaccord avec sa politique de conciliation. Il s'agissait tout simplement de « renverser le gouvernement », m'expliqua Mandela. Il lui fallait non seulement conjurer cette menace, mais s'efforcer de créer dans le pays une atmosphère qui empêcherait à jamais l'émergence de ce type de conspirations. Et c'est là que l'idée de se servir de la Coupe du monde lui vint. « Vous savez, m'expliqua-t-il, pour conquérir les Afrikaners, il ne faut pas seulement s'adresser à leur cerveau, mais aussi à leur cœur. »

C'est en menant des recherches pour le documentaire « Le 16^e homme », inspiré de mon livre *Invictus*, que je fis la connaissance de Koos Botha. Non seulement Botha était le classique Afrikaner d'extrême droite, mais c'était un authentique terroriste. Il avait posé des bombes, heureusement sans faire de victimes. Dans les années 1970 et 1980, alors que Mandela était encore en prison,

Botha était fonctionnaire de l'organisme gouvernemental chargé d'appliquer le *Separate Amenities Acts*, la législation qui interdisait aux Noirs l'accès aux mêmes toilettes publiques, aux mêmes cabines téléphoniques et aux mêmes moyens de transport que les Blancs. Il avait été pendant longtemps un fidèle serviteur du Parti national mais, au milieu des années 1980, il avait quitté celui-ci pour le Parti conservateur, une organisation encore plus ouvertement raciste. D'après lui, en effet, son homonyme le président Botha était trop « laxiste avec les Noirs ». Élu au Parlement, il fut scandalisé par la libération de Mandela (« À l'époque, je ne comprenais absolument pas pourquoi il n'avait pas été pendu », me confessa-t-il), et encore plus outré quand il apprit, début 1991, qu'un établissement scolaire de Pretoria, auparavant exclusivement réservé aux Blancs, allait désormais accueillir les enfants des dirigeants de l'ANC en exil. Poussé par un profond sentiment du devoir, il décida par une nuit de juin d'aller faire exploser l'école en question.

Peu de temps après cet attentat, il commença à prendre conscience de la folie de son action. La police l'arrêta et il fut remis en liberté sous caution en attendant son procès. C'est à ce moment qu'il prit part à une réunion avec Mandela et une délégation de politiciens afrikaners de droite tentés de rompre avec leur passé extrémiste. « Il devait être parfaitement au courant de mes antécédents, me signala Botha, et pourtant, voilà qu'il bavardait allègrement avec nous, dans notre langue, démontrant une attitude de respect. »

En me narrant cet épisode, Botha avait du mal à retenir ses larmes. Mandela avait eu le même impact sur lui que sur Coetsee, Barnard et Viljoen lors de leurs premières rencontres. Mais Botha était un rude Boer pour lequel les actes comptent bien plus que les mots, et ce sont deux initiatives concrètes de Mandela qui finirent par emporter son adhésion au nouveau système politique. La première fut lorsque Mandela réussit à convaincre l'exécutif national de l'ANC de conserver l'ancien hymne national aux côtés du nouveau. « C'était un geste émouvant de sa part. Cela en dit beaucoup sur sa personnalité. Il répondait au respect par le respect. Je me rappelle même que peu de temps après son élection, lors

d'un meeting politique où l'assistance était majoritairement noire, les gens se sont mis à chanter exclusivement *Nkosi Sikelel'iAfrika*. Mandela les a arrêtés tout net et les a obligés à chanter aussi l'hymne afrikaans, *Die Stem*. C'est ce genre de geste qui m'a convaincu de déposer les armes. »

Mais c'est la finale de la Coupe du monde qui fit vraiment pencher la balance pour Koos Botha. Et il n'était pas le seul. Ce jour-là, Mandela a pratiquement conquis la totalité du peuple blanc. Tous les joueurs avec lesquels je me suis entretenu m'ont confirmé que cette victoire fut et restera le moment le plus mémorable de leur existence.

Je ne suis pas sûr d'avoir connu un admirateur aussi inconditionnel de Mandela que le capitaine des Springboks, François Pienaar. Sa première rencontre avec le nouveau président avait eu lieu un an avant la Coupe du monde. Mandela l'avait invité à prendre le thé au palais présidentiel. Pienaar me conta qu'en arrivant aux Bâtiments de l'Union, il se sentait cent fois plus nerveux qu'avant de plonger dans une mêlée. Mais une fois entré dans le bureau présidentiel, son anxiété s'évanouit complètement. « Ce n'est pas simplement qu'on se sent complètement à l'aise en sa présence, m'expliqua Pienaar les larmes aux yeux. Quand on est avec lui, on se sent en sécurité, comme avec un aïeul aimant et plein de sagesse. »

Pienaar n'avait pas accueilli l'arrivée au pouvoir de Nelson Mandela avec une joie sans mélange. Il avait grandi dans une famille afrikaner classique, adepte automatique du Parti national, et même si, en grandissant, il avait peu à peu pris conscience des problèmes politiques de son pays, le rugby était la seule chose à laquelle il prêtait attention sérieusement. Il avait été certes impressionné par sa rencontre avec Mandela, mais rien ne le prédisposait à penser comme lui, et encore moins à agir politiquement en son nom. Pourtant, au moment de quitter le palais présidentiel, il était désormais convaincu de sa mission : son équipe devait gagner la Coupe du monde non seulement pour l'Afrique du Sud, mais pour le « vieux ».

Toujours la magie Mandela. Lorsque je lui mentionnai cette première rencontre avec Pienaar, je décrivis le capitaine des Springboks comme un rejeton typique de l'apartheid, un de ces grands gaillards blonds qui incarnent robustement les vertus idéalisées du peuple afrikaner. Il réagit de nouveau en pouffant : « C'est vrai ! C'est absolument ça ! Absolument ! » Et lorsque j'évoquai l'extrême nervosité de Pienaar au moment de pénétrer dans son bureau, il éclata carrément de rire. Mais il reprit son sérieux lorsque je lui suggérai qu'il avait invité Pienaar afin de le recruter au service de la cause nationale.

« C'est vrai, c'était mon objectif, me répondit-il. J'ai pris soin de le complimenter sur le rôle qu'il jouait et qu'il pouvait jouer. Et je l'ai informé de ma politique sportive et de ses motivations. Il se trouve que François était le capitaine de notre équipe de rugby, et si je voulais me servir du rugby, je devais travailler avec lui. Par ailleurs, j'ai découvert que c'était un garçon charmant et une personne instruite. Il avait une licence en droit et c'était un plaisir de converser avec lui. C'est un garçon remarquable. »

Pour sa part, Pienaar était encore plus élogieux à l'égard de Mandela. Leur affection réciproque était sincère, mais, quoi qu'en pense Pienaar, le fait est que Mandela l'avait d'abord invité à prendre le thé parce qu'il voulait « se servir » du rugby. Et Pienaar et ses joueurs se sont laissé utiliser, répondant aux vœux de Mandela. Ils ont visité à grand renfort de publicité les *townships* noirs pour y entraîner des enfants, ont prodigué les déclarations d'allégeance à la nouvelle Afrique du Sud et se sont fait un devoir d'assimiler les paroles de la version noire de l'hymne national, *Nkosi Sikelel'iAfrika*. Mandela leur rendit la pareille en allant les voir sur leur terrain d'entraînement près du Cap, juste avant leur premier match de la Coupe du monde en mai 1995.

« Je leur ai dit : "Vous jouez contre le champion du monde, l'Australie. L'équipe qui remportera ce match est partante pour la finale. C'est pour vous l'occasion de servir l'Afrique du Sud et d'unir notre peuple. Du point de vue du mérite, vous n'avez rien à envier aux joueurs du monde entier. Mais vous avez un avantage de plus,

nous jouons à domicile. Rappelez-vous que nous sommes tous derrière vous, Noirs et Blancs.” »

Avant sa visite, Mandela avait pris soin de mémoriser les noms de tous les joueurs. Le plus facile à retenir était celui de Chester Williams, seul joueur noir de l'équipe. Il ne devait sa position qu'à ses qualités sportives et personne ne doutait de son mérite, mais sa seule présence soulignait par contraste à quel point le rugby restait un sport de Blancs. Plutôt que de s'en formaliser, Mandela les traita tous pareil. Le message qu'il voulait avant tout leur transmettre était que, quelle que soit la couleur de leur peau, ce qui importait aujourd'hui étaient qu'ils représentent légitimement un même pays, le leur. Lorsqu'il s'avança pour saluer les joueurs un par un, tel un général inspectant ses troupes, chacun d'entre eux fut ravi d'être ainsi reconnu personnellement par un homme qui n'était pas seulement leur président mais aussi désormais une célébrité mondiale de premier plan. Ils étaient toutefois bien conscients que l'emblème des Springboks continuait à susciter des sentiments hostiles parmi les partisans de Mandela. L'un des joueurs prit le risque d'offrir une casquette de l'équipe au président. Pienaar se souviendrait à jamais de ce moment : « Immédiatement, sans hésitation, il l'a mise sur sa tête. Vraiment sans la moindre hésitation. » Lorsque Mandela prit congé d'eux, les Springboks avaient compris que ce que leur pays attendait d'eux était encore plus important que tout ce qu'ils avaient pu imaginer. Ils étaient désormais des acteurs politiques. « Il nous a transmis un message, me dit Pienaar, et nous l'avons tous compris. Ce n'était pas un simple match. »

Mandela avait ouvert les bras à son vieil adversaire ; il espérait maintenant que ce dernier lui rende la pareille. Son attente se trouva comblée.

Hors du contexte du stade, James Small avait la réputation d'être une tête brûlée. Il répondit à l'appel de Mandela avec tout le zèle évangélique d'un nouveau converti. « C'était un peu comme si nous étions ses disciples. Il a posé sa main sur nous et nous a dit : "Allez, on tente le coup." Et nous avons tenté le coup, et voilà le résultat. Nous étions ses outils. C'est un homme intelligent. Grâce à l'énergie

qu'il nous a transmise, il était pratiquement le seizième joueur de l'équipe. Sans lui, nous n'aurions pas gagné. »

Lors de leur premier match de la Coupe, les Springboks battirent l'Australie. Comme Mandela l'avait prédit, ils arrivèrent en finale. Et comme il l'avait également prédit, à leur grand étonnement, les Noirs d'Afrique du Sud apportèrent leur soutien à l'équipe nationale. « Nos petits gars » étaient désormais les petits gars de tout le monde.

Pour la première fois depuis l'arrivée des premiers colons blancs en Afrique du Sud en 1652, les deux communautés étaient unies derrière un seul objectif. Le pays tout entier aspirait à une victoire des Springboks. L'équipe néo-zélandaise, qui affrontait l'Afrique du Sud lors de la finale, était la plus forte sur le papier, mais comme le signalait Small, les Sud-Africains avaient un joueur de plus. Le match allait s'avérer passionnant.

Aucun des témoins de cette journée n'oubliera jamais l'apparition sur le terrain de Mandela, vêtu du maillot vert des Springboks, le numéro 6, celui de François Pienaar, et coiffé de la casquette de l'équipe. Un silence stupéfait s'abattit sur le stade, et les centaines de millions de téléspectateurs du monde entier qui suivaient le match sur leur petit écran n'étaient pas moins abasourdis. Moi-même, je n'en revenais pas : c'était un geste non seulement courageux mais passablement téméraire. Que faire si cela se retournait contre lui ? Il avait pris un risque énorme. Au moins 90 % des occupants des tribunes du stade étaient blancs, et les supporters de rugby n'ont pas la réputation d'être la population la plus progressiste d'Afrique du Sud. De fait, ils avaient plutôt tendance à incarner le racisme le plus rétrograde. N'allaient-ils pas conspuer Mandela en braillant un vigoureux « *Gaan kak* » ? C'était une expression afrikaans que Mandela m'avait lui-même enseignée, la traduisant poliment par « Va au diable ».

Les gens n'en croyaient pas leurs yeux. Je suppose qu'ils étaient tous à peu près comme moi, en train d'essayer d'assimiler ce spectacle ahurissant, se frottant les yeux, se creusant la tête pour y comprendre quelque chose. Oui, c'était bien Mandela, le martyr de Robben Island, le symbole vivant de la résistance noire, qui arborait fièrement les couleurs des Springboks. Que faire ? Le tourner en

dérision ? Le vilipender ? Ou peut-être simplement l'ignorer et économiser son énergie pour une affaire autrement sérieuse, le match lui-même, en attendant que les joueurs quittent les vestiaires et fassent irruption sur le terrain.

Mais Mandela était sûr de son affaire. Oui, il savait, il avait pris la mesure des Afrikaners, il avait sondé les profondeurs de leur âme. « J'étais convaincu, absolument convaincu que le fait que je porte ce maillot aurait un impact formidable », me dit-il. Il m'avoua pourtant que la réaction du public avait dépassé toutes ses espérances. Son geste avait pour but de susciter un minimum de réciprocité de la part de ses anciens bourreaux. Mais ce qui se passa alors fut bien plus qu'un témoignage de réciprocité : la foule se donna tout entière en lui offrant la plus spectaculaire ovation que j'aie jamais entendue. Tout commença par un murmure hésitant qui s'amplifia peu à peu jusqu'à culminer dans une clameur assourdissante. Aucune des personnes présentes sur place ne pourra jamais l'oublier. Au cours de sa carrière, le directeur de l'équipe, Morné du Plessis, lui-même ancien capitaine des Springboks, avait maintes fois enduré les huées des foules noires sud-africaines et celles des spectateurs étrangers. Son témoignage n'en est que plus saisissant.

« J'étais en train d'avancer dans le tunnel d'accès des joueurs ; le soleil hivernal éclairait vivement le stade », se souvient du Plessis, les yeux rougis par les larmes (ai-je même besoin de le mentionner ?). « Au début, je ne comprenais pas ce qui se passait, ni ce que les gens scandaient, pourquoi une telle excitation alors que les joueurs n'étaient même pas arrivés sur le terrain. Et puis j'ai saisi les mots. Ce que cette foule de spectateurs blancs, d'Afrikaners, était en train de hurler comme un seul homme, comme une seule Nation, c'était : "Nel-son ! Nel-son ! Nel-son !" Et ça n'en finissait pas : "Nel-son ! Nel-son !" Alors c'était tout simplement... » Des larmes coulaient sur les joues de ce grand gaillard de rugbyman tandis qu'il cherchait désespérément le mot juste. « Je ne crois pas que je revivrai un jour un moment pareil. C'était un moment magique, un moment fascinant. C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il y avait vraiment une chance que ce pays s'en sorte. Cet homme montrait qu'il était capable de pardonner, sans réserve,

et voilà que ces gens – l’Afrique du Sud blanche, l’Afrique du Sud des supporters de rugby – réagissaient en lui rendant la pareille, et leur façon de le faire, c’était de scander : “Nel-son ! Nel-son !” »

« Et puis j’ai contemplé Mandela avec son maillot vert, brandissant la casquette des Springboks, l’agitant dans les airs, avec ce large sourire, ce sourire impressionnant, le sourire de Mandela. Il était tellement heureux. L’image même du bonheur. Il n’arrêtait pas de rire et je me suis dit : s’il a pu vivre grâce à nous ce simple moment de bonheur, c’est déjà énorme. »

J’ai continué à entendre le rire de Mandela pendant toutes ces années, chaque fois que je l’interviewais. Quant à du Plessis et à la plupart des autres Sud-Africains blancs avec qui je m’entretenais, c’étaient presque toujours des larmes qui accompagnaient leurs récits. Je suis témoin des larmes de François Pienaar, de celles de James Small, de celle de Hennie Le Roux et Balie Swart, deux autres joueurs des Springboks. J’ai vu pleurer Kobie Coetsee et John Reinders lorsque j’évoquais devant eux la finale de rugby de 1995. Et Koos Botha aussi sanglotait.

Et puis il y avait les pleurs de tous ceux que je n’ai jamais rencontrés. Un ami qui était présent à Ellis Park lors de ce match historique m’a raconté une histoire que je n’oublierai jamais. Une fois arrachée la victoire, lorsque Mandela descendit sur le terrain pour remettre la coupe au capitaine des Springboks, la foule se mit de nouveau à rugir, avec encore plus d’émotion cette fois : « Nel-son ! Nel-son ! Nel-son ! » Mon ami était assis aux côtés d’un groupe d’Afrikaners tellement typiques qu’ils en étaient presque caricaturaux : des types ventrus en short et chemise kaki, sosies des jusqu’au-boutistes que j’avais vus deux ans auparavant supplier le général Viljoen de prendre la tête de leur combat pour la liberté. Et voilà qu’ils étaient tous en train d’acclamer Mandela à pleins poumons. Sauf l’un d’entre eux, qui était trop ému pour crier avec ses camarades. Le visage baigné de larmes, il ne cessait de marmonner la même phrase en afrikaans : « C’est mon président... C’est mon président... »

Que signifiaient donc tous ces flots de larmes ? À mon avis, ils trahissaient l'existence d'un noyau intime de vulnérabilité dissimulé sous l'extérieur bourru de ces rudes Boers. En ce moment cathartique, les Afrikaners se purgeaient violemment de toute la culpabilité accumulée, cette culpabilité qui n'épargnait aucun d'entre eux, si l'on en croit Zelda La Grange. Mandela n'avait pas simplement libéré l'Afrique du Sud noire de la tyrannie, il avait rédimé les péchés de l'Afrique du Sud blanche. La finale de la Coupe du monde de rugby était tout à la fois une compétition sportive, un événement politique et une cérémonie religieuse dont Mandela était le grand prêtre, prodiguant l'absolution au nom de son peuple. Les larmes versées ce jour-là non seulement dans les tribunes du stade d'Ellis Park, mais dans les foyers et les bars de toute l'Afrique du Sud, étaient des larmes de repentir, de gratitude et de soulagement. Telle était la nature de cet acte d'expiation, le marché implicite que l'ex-prisonnier de Robben Island avait offert aux Afrikaners et auquel ils avaient donné leur consentement : en reconnaissant Mandela comme leur leader légitime et en lui rendant hommage, ils reconnaissaient tous les Sud-Africains noirs comme des compatriotes égaux en droit et en dignité. Mandela leur avait tendu une main solidaire et ils l'avaient acceptée. Ils se sentaient désormais libérés. « Libéré de ma culpabilité, de ma peur, de mon passé, libre désormais de vivre ma vie avec la conscience tranquille », m'expliquait Koos Botha, le terroriste repentant.

Le moment le plus intense de la cérémonie fut la remise de la coupe en or à Pienaar par Mandela. Les deux hommes levèrent les bras en l'air en signe de triomphe, partageant leur euphorie avec les Sud-Africains de toutes les couleurs. « Pienaar était notre capitaine, me dit Koos Botha, mais Mandela, il était bien plus que notre président. Il était le leader de notre peuple, le roi d'Afrique du Sud... Et quand je pense que nous, les Afrikaners, nous voulions avoir notre "Israël" séparé ! Alors que c'est Mandela qui nous a offert notre Israël ! »

Au moment de lui remettre la coupe, Mandela échangea avec Pienaar quelques mots que, malheureusement, personne ne put entendre à l'époque. J'appris plus tard que le président lui avait dit

« Merci pour ce que vous avez fait pour notre pays », à quoi Pienaar rétorqua avec une grande présence d'esprit : « Non, Monsieur le Président, c'est moi qui vous remercie pour ce que *vous* avez fait pour notre pays. »

Mandela n'avait jamais eu l'air aussi euphorique, pas même le jour de sa sortie de prison. C'était le plus beau jour de sa carrière politique, et probablement aussi le plus bouleversant sur le plan personnel.

« J'étais tellement tendu, m'expliqua-t-il tout réjoui en évoquant cette journée historique. Je n'arrêtais pas de regarder ma montre : "Bon sang, mais quand est-ce que ça va finir ?" J'étais au bord de la syncope. » Et finalement, comment avait-il réagi quand tout s'était terminé ? « Eh bien, eh bien... » Il éclata alors d'un fou rire tellement intense qu'il n'arrivait plus à parler. Reprenant ses esprits, il finit par me répondre : « Vous connaissez Louis Luyt ? » Je le connaissais. C'était le président de la fédération de rugby sud-africaine, un Afrikaner dont le mauvais caractère était proverbial, et qui n'avait accepté qu'à contrecœur la nouvelle Afrique du Sud de Mandela. Luttant encore avec le fou rire, Mandela poursuivit : « Eh bien, lorsque le coup de sifflet final a retenti et que nous avons su que nous avions gagné, Luyt et moi... nous avons tout simplement... tout d'un coup... nous sommes retrouvés dans les bras l'un de l'autre ! » Imitant une accolade pour illustrer ses propos, il continuait à balbutier : « Vous vous rendez compte... lui et moi... Louis Luyt et moi... dans les bras l'un de l'autre ! »

Pour leur part, les Sud-Africains noirs à qui j'ai parlé de la finale de la Coupe du monde ne versaient pas de larmes. Mais leurs sourires et leur jubilation n'étaient pas moins éloquents que ceux de Mandela. La grande victoire à laquelle ils avaient toujours aspiré, c'était les élections de l'année précédente ; la grande messe d'Ellis Park avait conféré à ce triomphe le sceau de la consécration. L'archevêque Desmond Tutu était un bon vivant qui était capable de rire de presque tout. Les deux fois que je conversai avec lui de la finale de la Coupe du monde, je crus qu'il allait tomber de sa chaise.

« Écoutez, mon vieux, cette victoire a plus fait pour notre pays que tous les sermons qu'un archevêque pourra jamais prononcer. Parce que franchement, qui aurait jamais imaginé que les gens danseraient dans les rues de Soweto ? Pour célébrer une victoire au rugby ? Une victoire des Springboks ? “Arrêtez, vous vous fichez de moi !” Et pourtant, c'est bien ce qui s'est passé ! Et puis, vous savez, imaginez-vous un peu, vous avez un Noir, un président noir qui, il y a quelques années encore, était pour la plupart des Blancs un terroriste, l'ennemi public numéro un ! » Tutu avait encore du mal à y croire et était au comble de l'excitation : « Non, franchement, si vous aviez... si vous aviez prédit une chose pareille, les gens vous auraient dit : “Euh... excusez-moi, mais... vous vous faites traiter ? Vous avez un psychiatre ?” Parce que c'était totalement inimaginable, cette foule de Sud-Africains blancs en train de... en train de casser la baraque en hurlant “Nelson ! Nelson ! Nelson !”, en train d'ovationner un homme noir, un président noir qui avait passé vingt-sept ans à Robben Island. C'était tout simplement invraisemblable, et pourtant c'est bien ce qui s'est passé ! »

De fait, si on m'avait dit quand je suis arrivé en Afrique du Sud, six ans avant la finale que les représentants les plus récalcitrants de la population blanche se lèveraient dans les tribunes d'un stade de rugby pour scander en chœur le nom de Mandela, j'aurais certainement répondu que quiconque tenait de tels propos était fou à lier – et tous les autres Sud-Africains auraient réagi comme moi.

C'est Koos Botha qui a le mieux capturé pour moi la dimension historique de l'événement : « Vous savez, en grandissant dans ce pays, nous n'avons jamais fréquenté les Noirs, pas question d'avoir le moindre contact physique, encore moins d'échanger des accolades, mais ce jour-là... c'est ce que je veux dire en disant qu'il nous a libérés. On était tous en train de s'embrasser en disant : “Quel match, mais quel match !” »

Mandela ne prit pas part aux célébrations qui suivirent ce soir-là, préférant contempler ces manifestations d'allégresse à son domicile, devant son téléviseur. « Vous savez, me dit-il, je ne m'y attendais pas. Je ne m'y attendais pas du tout. Les gens étaient dans la rue partout, à Soweto, à Katlehong, dans le Transkei, à Houghton. »

Sa modestie naturelle lui interdisait de réclamer plus que sa part de ce triomphe.

Mais son rire le trahissait. « J'étais aux anges, complètement ravi. Oui, c'était une journée mémorable. » Jamais je ne l'avais connu aussi explicite dans l'expression de ses sentiments, alors qu'il évoquait le souvenir d'un moment qu'il allait savourer jusqu'à la fin de ses jours. C'était certainement son succès le plus spectaculaire, dans la mesure où le succès consistait pour lui avant tout à obtenir que ses semblables livrent le meilleur d'eux-mêmes. Ce jour-là, sa plus grande fierté se lisait dans ses yeux : il avait entraîné une nation tout entière à se montrer sous son meilleur jour.

CHAPITRE HUIT

Magnanimité

La dernière fois que j'ai vu Mandela, c'était en décembre 2009, quand j'ai passé une heure avec lui à son domicile de Johannesburg. Il avait 91 ans. C'était une visite un peu triste, parce que je savais que je ne le reverrais plus jamais en personne, mais aussi parce qu'il vivait depuis un certain temps dans une sorte de brouillard mental. Sa mémoire à court terme défaillait et son esprit vagabondait de façon erratique.

Deux policiers en uniforme m'avaient ouvert la porte. Depuis la dernière fois que je l'avais vu, Mandela avait déménagé. Sa nouvelle maison était dans le même quartier mais elle était plus petite et moins lumineuse. J'entrai dans une grande salle à manger. Il était assis au bout d'une longue table, le dos tourné. Désormais il avait les cheveux tout blancs et clairsemés. Il était environ une heure de l'après midi, dehors le soleil brillait, mais la pièce était faiblement éclairée et il était tout seul, immobile comme une statue. On m'avait dit qu'il avait beaucoup de mal à se déplacer et que, certains jours, il ne quittait pas son lit. La maison était silencieuse comme une église et tandis que je m'approchais, j'étais perturbé par l'idée que, cette fois, le vieux sphinx n'aurait pas de seconde chance, qu'il s'égarerait définitivement dans la brume du grand âge.

Sans pouvoir se lever, il tourna péniblement la tête dans ma direction et je perçus l'ombre fatiguée de son fameux sourire. Il me tendit la main – toujours aussi énorme et rugueuse que dix-neuf ans plus tôt, lors de notre première poignée de main – et me dit : « Bonjour, John. Comment allez-vous ? » C'est Zelda La Grange, sa fidèle assistante, qui lui avait annoncé ma visite, et bien que j'eusse voulu croire qu'il m'avait reconnu, je ne pouvais pas en être certain.

Sur la table devant lui se trouvait une assiette de viande hachée à laquelle il n'avait pas encore touché. Oubliant ma présence, il regarda fixement sa fourchette comme s'il n'était pas encore certain de pouvoir faire l'effort de la lever jusqu'à sa bouche. Il portait

toujours une de ses fameuses chemises bariolées, couleur brun et or, mais il donnait désormais une impression de grande fragilité avec son corps amaigri et son crâne d'oiseau. Pourtant, il n'était pas à moitié affalé sur la table, comme on aurait pu l'attendre de quelqu'un de son âge. Il se tenait la nuque raide et la tête haute, usé par les ans mais toujours inflexible. Si la présence d'un visiteur ne semblait pas le chagriner ou le déranger, il était tout de même un peu perdu. Pendant deux ou trois minutes après que Zelda m'eut introduit, peut-être plus, il ne prononça pas un seul mot. C'était passablement embarrassant, et je me demandai une fois de plus si ce moment tant attendu en compagnie de Mandela n'allait pas me réserver une terrible déception.

Zelda essaya de le ranimer un peu. « Allez, Khulu, mangez votre viande ! Allez, il faut manger. » Me souvenant qu'il plaisantait souvent sur la façon dont les femmes avaient tendance à vouloir le mener à la baguette, je lançai une boutade à ce propos. Pour lui parler, il fallait se pencher très près de son oreille, car son ouïe avait beaucoup faibli. Il eut un petit sourire, gloussa un peu et me dit : « Oui, c'est vrai. C'est tout à fait vrai. »

J'avais réussi à établir le contact, mais mon triomphe fut de courte durée. Son esprit s'absenta de nouveau et le silence s'installa entre nous. Cela me laissa le temps de réfléchir à la question qui m'interpelle encore aujourd'hui : pourquoi l'homme en compagnie duquel j'avais le privilège d'être assis était-il la plus grande figure politique de son époque ? De cette dernière rencontre, je conservai quelques notes, griffonnées à la hâte sur le chemin du retour à mon hôtel. Entre autres choses, j'avais vaguement retenu quelques mots d'un discours que Mandela avait prononcé lors de la conférence annuelle du Parti travailliste britannique, en 2000. Devant une salle comble, il avait déclaré : « Il est des hommes et des femmes qui sont de bons candidats à l'immortalité. Lorsque leur dernière heure sera venue, on pourra dire à leur sujet : voilà une femme ou voilà un homme qui a accompli son devoir envers son pays et envers l'humanité. Son corps reposera sous terre, mais son nom restera pour l'éternité. » Tous les membres de l'assistance savaient fort bien

qu'en prononçant ces mots, Mandela était en train de rédiger à l'avance sa propre épitaphe.

Penché au-dessus de son déjeuner inachevé, on ne distinguait qu'une lueur vacillante du grand séducteur qu'il avait été, de l'homme qui avait fait plier un pays tout entier à sa volonté, qui avait persuadé les Sud-Africains noirs et blancs d'abandonner leurs peurs et instincts de vengeance, qui les avait convaincus de changer d'avis. Ou, comme d'aucuns le diraient plus prosaïquement, il savait se vendre. Mais avant tout, c'était un leader-né. Il n'était pas esclave des sondages d'opinion, ni de l'humeur changeante du public. Il avait des valeurs inébranlables : la justice, l'égalité, le respect de tous. Son objectif était immuable : en finir avec le régime d'apartheid et instaurer dans son pays un système où le vote de chaque citoyen, blanc ou noir, pèserait du même poids. Et une fois sorti de prison, il s'était forgé une vision très claire du moyen de parvenir à ses fins : en réconciliant les anciens ennemis et en instaurant entre eux une paix durable.

Comme je me suis efforcé de le montrer dans ce livre, tous ceux qui faisaient la connaissance de Mandela étaient conquis. Tout le monde cédait à son charme, moi le premier, comme le reste des journalistes. Il était capable de séduire aussi bien les plus hauts fonctionnaires du gouvernement qui l'avait emprisonné que ses propres partisans. Il réussit même à mettre dans sa poche ceux qui auraient préféré l'envoyer à la potence plutôt qu'en prison. Et pour couronner le tout, lors de la finale de la Coupe du monde de rugby, il conquit les cœurs de tous les Sud-Africains.

Quels étaient les ingrédients de sa personnalité qui la rendaient aussi irrésistible, même aux yeux de la reine d'Angleterre et du président des États-Unis ?

En premier lieu, c'était son intégrité inébranlable qui impressionnait ses interlocuteurs, et jamais il ne trahit cette première impression. Elle reposait avant tout sur une cohérence absolue entre les valeurs qu'il épousait et toutes les facettes de son comportement. Il n'y avait aucune duplicité chez Mandela. Il prêchait la générosité et il était effectivement généreux, bien au-delà de ce qui aurait pu convenir à ses intérêts politiques ou personnels.

Prendre le temps d'assister à la fête d'anniversaire d'un vieux camarade alors que ses fonctions de président de la République dévoraient tout son temps, traverser tout le pays pour aller consoler son ancien géôlier éploré par la mort de son fils.

En second lieu, Mandela traitait tout le monde avec respect. Ajoutez à cela un soupçon de flatterie, le tout assaisonné de sa courtoisie légendaire, et vous obtiendrez un cocktail qui l'a beaucoup servi. Et il accordait le même respect à tous ses interlocuteurs, quel que soit leur statut social : monarques, chefs d'État étrangers, généraux conspirant contre lui, jardiniers, hôtesse de l'air, chômeurs ou même journalistes, tous recevaient le même traitement.

Je me souviens qu'en avril 1994, à moins de trois semaines des premières élections démocratiques d'Afrique du Sud – dont on ne savait d'ailleurs pas encore si elles allaient vraiment avoir lieu –, Mandela convoqua une réunion de crise dans un pavillon de chasse du parc Kruger. Avec l'aide du président De Klerk, il s'efforça de convaincre Buthelezi de déposer les armes, de dialoguer et de participer au scrutin. La réunion se poursuivit bien au-delà de l'horaire prévu, jusqu'à deux heures du matin, et fut suivie d'une conférence de presse fort tardive. Mandela et les autres participants n'avaient pas grand-chose à nous dire, car ces discussions avaient lamentablement échoué. Pourtant, dès le début de la conférence de presse, il s'empressa de présenter ses excuses aux journalistes qui avaient attendu si longtemps. Il se pencha vers une reporter qu'il connaissait, Debora Patta, et lui dit : « Debora. Je suis très préoccupé. Est-ce que vous avez pu manger quelque chose ? »

Mandela avait du charisme. Il inspirait respect et admiration. Il n'est pas de meilleure description que celle qu'en donne Tony O'Reilly, l'homme d'affaires irlandais dont Mandela avait invité le majordome à sa cérémonie d'investiture présidentielle : « Il possédait cette noblesse qui ne requiert aucun effort conscient. Il y a sans doute au moins une quarantaine de thèses et de livres écrits par les Américains pour expliquer comment affirmer votre personnalité, vous faire des amis et influencer les gens. Mais Mandela est un leader naturel. Il est doté d'une énorme assurance. Il

est convaincu de pouvoir se faire aimer de tout le monde. C'est un présupposé inébranlable chez lui. Une fois armé de cette conviction, il émane alors de vous ces vibrations particulières que nous appelons charisme. Son organisme avait développé des anticorps qui le renforçaient dans cette conviction. » Malheureusement pour les auteurs de thèses et de manuels de développement personnel, le charisme rayonnant de Mandela est difficile à imiter ou à acquérir. Soit vous êtes né avec, soit, éventuellement, vous l'avez développé pendant votre enfance. O'Reilly a raison, c'est un phénomène naturel, il n'y a pas d'autre explication.

Ce phénomène, Walter Sisulu l'avait repéré dès sa première rencontre avec Mandela à Johannesburg en 1946. Sisulu avait six ans de plus que Mandela et plus d'une décennie d'expérience dans le syndicalisme et la politique. Mandela était un jeune homme tout juste débarqué des campagnes de son Transkei natal et qui ne connaissait pratiquement rien à la politique. Et pourtant Sisulu fut aussitôt impressionné par le rayonnement et l'assurance exceptionnels de ce jeune homme. « Je n'avais jamais rencontré quelqu'un de pareil, me confia Sisulu. Son allure, sa chaleur humaine... J'étais à la recherche de cadres de haut niveau et ma rencontre avec Mandela était une véritable aubaine. » Sisulu le recruta aussitôt dans les rangs du mouvement de libération, sans vraiment se douter à quel point il avait visé juste. Quant à Mandela, pendant ses années de prison, il faisait souvent la remarque malicieuse que, s'il n'avait jamais rencontré Sisulu, il se serait épargné beaucoup d'ennuis.

Enfin, Mandela possédait une extraordinaire capacité d'empathie. Il s'agit là d'un outil précieux pour un dirigeant, car il permet de combiner la générosité et l'intérêt politique. Mandela assimilait les craintes et les aspirations de ses ennemis et leur démontrait qu'il les comprenait. En se mettant dans leur peau, il arrivait à obtenir leur estime et leur gratitude tout en se forgeant une position de force dans les négociations avec eux. Les dirigeants afrikaners qui discutaient avec lui succombaient à son charme sans jamais comprendre sa façon de penser aussi bien qu'il comprenait la leur. Il en a vu plus dans leurs esprits qu'ils n'en ont vu dans le sien. Niel

Barnard l'avait bien saisi lorsqu'il m'expliquait que « Mandela fait preuve d'une intuition presque animale dans sa capacité d'identifier les zones de vulnérabilité de ses interlocuteurs et de les rassurer ».

Ces quatre qualités – intégrité, respect, charisme et empathie – expliquent pourquoi Mandela subjuguait les cœurs et les esprits de tous ses interlocuteurs. Mais pour transformer ces vertus en atouts politiques, il lui fallait mettre en œuvre toute la rationalité de son intelligence. Ses admirateurs partout dans le monde ont sans doute raison lorsqu'ils font l'éloge de sa générosité presque surhumaine et de son absence de ressentiment. Mais il ne faut pas oublier quelque chose qui est plus important encore pour comprendre Mandela : il était « le plus pragmatique des idéalistes », comme le souligne si bien Richard Stengel qui collabora avec Nelson Mandela sur son autobiographie. S'il avait jugé que l'usage de la violence était le moyen le plus efficace de mettre fin à l'apartheid, il aurait emprunté la voie de la violence (et c'est d'ailleurs ce qu'il avait fait au début des années 1960). Sa captivité lui laissa le temps d'imaginer une meilleure solution ; elle lui permit aussi de mieux se connaître et de comprendre que la voie pacifique était plus en phase avec son tempérament et ses talents.

Mandela avait les pieds sur terre. Il connaissait ses objectifs et savait comment les réaliser. Il était trop attentif aux petits bonheurs inattendus de la vie pour s'accrocher aux dogmes impitoyables de l'idéologie. Il n'a jamais laissé les rêves utopiques de l'idéologie ou les émotions du moment perturber sa vision politique. Il n'était ni romantique ni fanatique et se caractérisait par son habileté et sa ténacité, mais il refusait de compromettre ses principes et ses objectifs fondamentaux. Il était rusé ou, comme m'a dit un ambassadeur anglais qui le connaissait très bien, « beaucoup plus malin » que ce que la plupart des gens imaginaient. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1986 il rejeta l'offre de libération conditionnelle que lui avait faite le président Botha, même si elle était avantageuse pour lui. Accepter de renoncer officiellement à la violence pour renverser l'apartheid aurait signifié trahir le principe que « seuls les hommes libres peuvent négocier ». Ainsi, une fois sorti de prison, il refusa de se soumettre aux pressions du président De Klerk, qui proposait une

démocratie *sui generis* où les votes blancs auraient compté plus que les votes noirs. Mais, pour parvenir à ses fins, il n'hésita pas non plus à pactiser avec le diable, qu'il s'agisse de Botha, de Barnard, de Coetsee, de De Klerk, de Viljoen, de Buthelezi, et même du chef des forces armées du régime d'apartheid, le général Georg Meiring, qui conserva son poste après l'élection de Mandela à la présidence.

Les chancelleries occidentales étaient particulièrement consternées par la relation cordiale qu'il entretenait avec un individu généralement considéré comme particulièrement diabolique, Muammar Kadhafi. Ignorant les appels des États-Unis et de la Grande-Bretagne, entre autres, il refusa de renoncer à son amitié avec le dictateur libyen. Ce refus était motivé tout à la fois par une question de principe et par des considérations pratiques. Lorsque Mandela fut libéré et que le reste de la direction de l'ANC rentra d'exil, les finances de l'organisation étaient dans un piteux état. L'argent faisait cruellement défaut pour payer le loyer d'un nouveau siège, les factures d'eau et d'électricité et les salaires du personnel. Kadhafi se montra généreux et régla la note. Mandela estimait que le devoir de l'ANC était de lutter contre la tyrannie en Afrique du Sud ; ce qui importait, ce n'était pas qui finançait la lutte contre l'apartheid, mais la lutte elle-même.

Il estimait quelque peu hypocrite qu'on lui reproche de ne pas se distancier de Kadhafi étant donné les compromis que les puissances occidentales avaient elles-mêmes faits avec le dictateur libyen. Et puis il y avait aussi une question de loyauté élémentaire. Mandela était resté fidèle à ses anciens amis gardiens de prison bien au-delà de l'époque où il avait eu besoin d'eux. Il n'y avait pas de raison qu'il n'en fasse pas de même avec Kadhafi. Et comme il l'expliqua un jour lors d'une conférence de presse conjointe avec Bill Clinton, « Ceux qui s'indignent de notre amitié avec le président Kadhafi peuvent sauter dans la piscine » – une remarque qui suscita l'hilarité du président américain.

Un problème plus important que Kadhafi se présentait à Mandela en la personne de Winnie, et pas uniquement dans la sphère personnelle. Si l'on veut un exemple de la capacité de Mandela à

faire prévaloir son pragmatisme sur ses émotions, il suffit de voir la façon dont il a géré le rôle politique de son épouse pendant la campagne électorale de 1994, alors que les relations entre les anciens époux étaient au plus bas. En vertu du système proportionnel établi par la nouvelle Constitution, chaque parti politique devait procéder à des primaires pour déterminer qui serait en position d'être élu au parlement. Pour l'ANC, il s'agissait de fait d'un test de popularité que Mandela remporta largement. Winnie arriva en sixième position. En janvier 1994, lors d'une conférence de presse tenue juste après que les résultats de ce scrutin eurent été rendus publics, je demandai à Mandela comment il était possible qu'une organisation défendant les droits de l'homme inscrive dans le peloton de tête de sa liste électorale une personne accusée de séquestration de mineur. Mandela était assis à la tribune à côté d'une demi-douzaine d'autres dirigeants, et je me souviens que l'un d'entre eux se couvrit la face derrière les mains tandis que les autres me regardaient comme si j'avais complètement perdu la raison. Winnie était un sujet tabou, même au sein de la direction de l'ANC.

Reconnaissant le problème, Mandela hocha la tête et me répondit : « Je sais que ce n'est pas du goût de tout le monde, mais il entre ici en jeu un principe démocratique qui est plus important que l'opinion ou les désirs de tel ou tel dirigeant de l'ANC. » La réponse était convaincante, et elle permit à ses camarades de recommencer à respirer plus tranquillement. À la fin de la conférence de presse, Mandela vint me trouver. Il était tout aussi conscient que moi du moment de tension que ma question avait suscité, mais il s'abstint d'en faire mention, se bornant à me serrer la main avec son sourire coutumier et à me demander si j'avais passé un Noël agréable avec ma famille. Son instinct conciliateur s'était encore une fois manifesté. Je ne doute pas qu'il eût certainement à cœur la qualité de mes vacances de Noël, mais il s'agissait aussi pour lui de garder de bonnes relations avec un journaliste. Le pragmatisme, encore et toujours.

La politique n'est pas un royaume de pureté morale immaculée, mais elle était le domaine qu'habitait Mandela. Pour réussir dans sa mission, il lui fallait pactiser et faire des compromis. Dans cette

logique du donnant-donnant, chacun doit céder quelque chose pour obtenir un gain mutuel. C'est une leçon que les Israéliens et les Palestiniens n'ont visiblement pas assimilée malgré leurs innombrables tentatives de négociations depuis les accords d'Oslo de 1993. Mandela appliquait ce principe non seulement dans ses négociations avec ses adversaires, mais aussi au moment de mettre en marche le mécanisme de la justice. Du point de vue de la stricte logique juridique, les coupables de ce que l'ONU avait défini comme « un crime contre l'humanité » auraient tous dû finir en prison. Mandela avait passé vingt-sept ans derrière les barreaux. Pourquoi Botha, Barnard, voire De Klerk, et avec eux les plus hauts responsables de la hiérarchie militaire et policière, n'auraient-ils pas dû eux aussi être enfermés, y compris à perpétuité ? Mais Mandela savait que, ce faisant, il risquait d'enclencher une réaction susceptible de déstabiliser la nouvelle démocratie.

C'est pourquoi, à peine élu, il constitua une commission Vérité et Réconciliation qui offrit l'amnistie aux responsables de l'apartheid en échange de l'aveu de leurs crimes. Autrement dit, la catharsis plutôt que la vengeance. Mandela savait bien que, comme le dit Voltaire, le mieux est parfois l'ennemi du bien. À vouloir absolument se conformer à un idéal de perfection, on risque de manquer son objectif, et en l'occurrence on risquait de faire dérailler la paix et de rallumer les feux du conflit. Au principe de l'action de Mandela, il y avait une évaluation lucide de ce qu'il pouvait se permettre compte tenu de l'équilibre des pouvoirs en présence. Comme il l'expliqua une fois devenu président : « La stratégie de réconciliation se fonde sur le réalisme, car aucun des anciens adversaires ne l'a emporté sur l'autre. »

Le réalisme de Mandela se manifestait aussi dans son refus de s'attribuer l'essentiel du mérite du succès de la transition sud-africaine. D'après lui, la décision d'opter pour la voie du pragmatisme en renonçant à exercer une justice « parfaite » était une décision collective. C'est toute la direction de l'ANC qui devait recevoir des éloges. Il eut l'occasion d'insister vigoureusement sur ce point de vue dans un article rédigé pour le *Sunday Times* de Johannesburg en février 1996 en réponse à un éditorial de la

semaine précédente qui attribuait le « miracle sud-africain » à Mandela, et en particulier à « sa chaleur humaine et sa générosité ».

« Ne serait-ce que pour souligner que je suis un être humain tout aussi faillible que les autres, laissez-moi reconnaître que ces éloges me flattent, écrivit Mandela. J'apprécie sincèrement ces compliments, mais je ne voudrais pas qu'ils induisent l'impression que le président est un être "surhumain" et que l'ANC – avec ses milliers de dirigeants et ses millions de partisans – n'est qu'une simple chambre d'enregistrement de mes idées, ni que les ministres, les experts et tant d'autres ne pèsent pour rien et ne font qu'obéir au pouvoir magique d'un seul individu. »

Bien entendu, Mandela ne fonctionnait pas dans le vide. Ses millions de partisans étaient la source de sa force, et sa brillante trajectoire politique aurait été impossible sans l'apport des idées et des arguments des talentueux tacticiens qui l'accompagnaient à la direction de l'ANC. La stratégie de la négociation, de la réconciliation et du pardon était une politique officielle du mouvement de libération noir, qui avait toujours adopté comme principe fondamental ce que ses dirigeants désignaient comme le « non-racisme ». Pourtant, l'exécutif national de l'ANC – dont j'ai bien connu plusieurs membres – n'aurait jamais réussi à « vendre » cette stratégie avec autant de succès sans le concours décisif de l'homme que tous reconnaissaient comme le premier de ses pairs. Au sein de cet organisme, le débat était libre et démocratique, mais jusqu'à un certain point. Le style de leadership de Mandela pouvait se montrer impérieux. Le stratagème employé par les plus habiles de ses camarades lors des réunions de l'exécutif national consistait à calibrer leurs arguments spécifiquement à son intention et assimiler intimement sa façon de penser en étudiant scrupuleusement les évolutions de son état d'esprit. Ce faisant, ils arrivaient à identifier les questions sur lesquelles ils savaient que Mandela se montrerait intraitable. Quelle que soit la décision finale issue du débat, elle portait toujours la marque personnelle de Nelson Mandela.

Quant au « non-racisme » de l'ANC, ce principe stratégique fondamental, la première fois que j'ai interviewé Mandela, bien avant qu'il devienne président, il m'avait expliqué que « les peuples

africains » étaient « par nature très accueillants et bienveillants » envers les Blancs et que la politique du mouvement de libération ne faisait qu'incarner ces prédispositions. Cela correspondait tout à fait à mon expérience d'homme blanc fréquentant régulièrement les *townships* noirs, souvent pendant des phases de violence extrême. Dans la plupart des cas, les gens me traitaient en fonction de mon comportement et non pas de la couleur de ma peau. Mais il était non moins vrai qu'avant que Mandela soit incarcéré, une organisation rivale de l'ANC, le Congrès panafricain (PAC), menaçait de capturer le soutien de la majorité de la population noire. Le slogan du PAC, bien éloigné de l'idée de non-racisme, était « un colon, une balle ». Si, en 1990, le PAC avait eu un leader de la taille de Nelson Mandela, l'histoire de l'Afrique du Sud aurait pu être fort différente. Et si ce sont finalement les tendances pacifiques des Noirs sud-africains qui ont prévalu sur leurs impulsions vengeresses, c'est en grande partie grâce aux efforts de Mandela : il avait su encourager la communauté noire à exprimer le meilleur d'elle-même, tout comme il l'avait fait avec les Blancs. C'est donc bien Mandela qui fit pencher la balance en faveur de la paix.

Le fait est que, malgré ses protestations, il était bien l'homme providentiel de l'Afrique du Sud. L'archevêque Desmond Tutu avait raison : « Rien n'aurait pu se faire sans lui. »

Mais qu'est-ce qui s'est fait depuis qu'il s'est retiré de la politique ? Les critiques ne manquent pas contre l'ANC, toujours au pouvoir deux décennies après l'élection de Mandela. Il était clair dès le départ que ses successeurs, Thabo Mbeki et Jacob Zuma, auraient du mal à remplir le vide laissé par son absence, mais le sentiment général est qu'ils auraient pu gouverner beaucoup mieux qu'ils ne l'ont fait. L'Afrique du Sud bat chaque année des records de corruption, les statistiques de la criminalité sont effrayantes et le bilan du gouvernement en matière d'éducation et de sécurité reste assez pathétique. Il y a de quoi être déçu, mais une telle déception est dans la nature des choses. C'est ne pas avoir le sens de l'histoire que d'imaginer que la transition exemplaire qu'a connue le pays sous Mandela annonçait une marche inexorable vers les rivages chimériques de l'Utopie. Il serait non moins erroné de

prétendre que son image est ternie rétrospectivement par le cynisme ou l'incompétence de ceux qui lui ont succédé.

Mandela a accompli la mission que les circonstances de son époque exigeaient. Outre l'exemple moral et politique qu'il a laissé derrière lui, tous les Sud-Africains peuvent lui être reconnaissants de l'héritage qu'il leur a légué. Il a évité la guerre civile et construit une démocratie qui reste stable et fondamentalement saine malgré les difficultés de gouvernance quotidienne irrésolues. Les choses peuvent encore changer, pour le meilleur comme pour le pire. Mais aujourd'hui, l'Afrique du Sud est un pays où la liberté d'expression est respectée, où le pouvoir judiciaire est indépendant et où les élections sont incontestablement libres et équitables.

C'est également en grande partie grâce à Mandela que la question raciale n'est plus aujourd'hui l'axe central de la vie politique sud-africaine, comme c'était le cas quand je suis arrivé en 1989. Je retourne souvent en Afrique du Sud et mon impression c'est que, malgré la persistance d'un tribalisme têtu, c'est désormais un pays où les relations quotidiennes entre Noirs et Blancs sont particulièrement détendues, et certainement plus qu'aux États-Unis, où j'ai vécu près de quatre ans. Une grande partie du mérite en revient aux Sud-Africains noirs, que Mandela avait raison de me décrire comme un peuple étonnamment dépourvu de ressentiment racial. Mais le leader de l'ANC y est aussi pour beaucoup. Une fois élu président, il est devenu le chef de tous les Sud-Africains. En 2007, lorsqu'une statue de bronze de Mandela fut inaugurée aux côtés de celles d'Abraham Lincoln et de Winston Churchill sur la place du Parlement à Londres, je me souviens que la légende d'une photo publiée par un journal britannique le décrivit comme un leader « noir ». L'expression me choqua et me sembla tout aussi déplacée que si l'on avait décrit Lincoln ou Churchill comme des leaders « blancs ». Je me suis alors rendu compte qu'il y avait longtemps que j'avais cessé de considérer Mandela comme appartenant à un groupe racial.

Faut-il me reprocher un excès d'admiration pour Mandela ? N'ai-je pas tendance à exagérer l'impact de son héritage ? Je me pose parfois ces questions. Je connais un certain nombre de personnes

tout à fait sensées qui refusent de succomber à ce qu'elles considèrent comme le « mythe » Mandela. J'ai une réponse simple à faire à ses détracteurs, et c'est la même que je me fais à moi-même quand je traverse un moment de doute. De quel droit pourrais-je me permettre de remettre en question la grandeur de Mandela alors que même des gens comme Constand Viljoen et Niel Barnard, qui furent en leur temps parmi les réactionnaires les plus extrémistes de la planète, tombent en adoration devant lui ? Car il est devenu leur héros, comme il est le héros de pratiquement tous les Sud-Africains, et comme il restera un héros pour le monde entier. Et ce à une époque où les héros, du moins dans l'arène politique, se font plutôt rares.

Dans l'excellent livre *Heroes*, Lucy Hughes-Hallet examine un certain nombre de figures légendaires, dont Achille, Ulysse, le Cid et Garibaldi. Elle n'inclut pas Mandela dans cette liste mais écrit à son propos que son image, « plus que celle de tout autre personnage public contemporain, évoque l'idéal antique du héros ». Les authentiques héros ont en commun d'être « séduisants et dynamiques », « brillants et fascinants » ; ils possèdent « courage et intégrité et dédaignent les petits compromis qui caractérisent l'existence de la majorité d'entre nous, les non-héros ». Mandela, le bagnard devenu rédempteur de son peuple, répond parfaitement à cette description.

J'ai découvert récemment sous la plume du romancier américain David Foster Wallace une définition du leadership qui irait à Mandela comme un gant : « Les leaders efficaces sont ceux qui nous aident à surmonter nos faiblesses, nos peurs et les limites de notre propre égoïsme et qui nous amènent à accomplir des actes plus ardues, plus significatifs et plus proches de la perfection que ce que nous serions normalement capables de faire. »

Là où Mandela avait échoué, c'est à réveiller ce même potentiel chez les membres de sa propre famille. Il se percevait avant tout comme un instrument de la nation, un serviteur du peuple sud-africain. Son bilan prouve qu'il ne s'agissait pas d'une vaine rhétorique. Il avait subordonné tous les autres aspects de sa vie à sa mission politique et l'avait payé au prix fort sur le plan personnel.

Mais je crois qu'à la fin de ses jours, dans l'ensemble, il fut amené à considérer que ce prix en valait la peine. C'est en tout cas la conclusion à laquelle j'en étais arrivé à l'heure de le quitter lors de cette dernière rencontre à son domicile. Car ce jour-là, j'eus la chance d'être témoin d'un moment presque mystique où il parut revenir à la vie.

J'avais tenté plusieurs fois de ranimer la flamme vacillante de son esprit, mais il continuait à rester assis, serein et perdu dans le vide. Jusqu'au moment où je mentionnai le nom d'un homme que j'en étais venu à admirer bien plus que je ne l'aurais jamais cru. Les hasards de la fortune avaient voulu que cet homme naisse blanc en Afrique du Sud à l'époque de l'apartheid, et pourtant cela n'avait pas empêché Mandela de le considérer, avec toutes ses limites, comme un homme authentiquement intègre. Car Mandela comprenait – et c'est là un autre secret de sa réussite – que les gens ne naissent pas mauvais et que les stéréotypes raciaux ou nationaux sont de dangereux mensonges.

L'homme en question était le général Constand Viljoen. « Ah, oui... », réagit Mandela, avec une lueur soudaine dans les yeux. « Le militaire... » Excité, je me sentis encouragé à poursuivre dans cette voie et prononçai le nom de Niel Barnard. « Oui, oui ! » murmura Mandela. Je mentionnai alors celui de Kobie Coetsee. « Ah, oui... très bien. » Jusqu'ici, j'avais eu l'impression d'avoir fait un long voyage en quête de sagesse, parvenant à une caverne habitée par un vieux moine oublié, malheureusement plongé dans une transe si profonde qu'il semblait impossible de le réveiller. Mais soudainement Mandela s'était réveillé.

La mention de ses anciens ennemis afrikaners mit son esprit en mouvement. Je le voyais réfléchir, fouiller dans son passé. D'une voix fragile mais soutenue, il commença à former des phrases : « Mes partisans disaient que j'avais peur. Ils disaient que j'étais un lâche parce que je tendais la main aux Afrikaners. » Il fit une pause, cherchant à se rappeler quelle avait été alors sa réponse. Puis il reprit la parole : « Mais j'ai refusé d'entrer dans ce débat avec eux. Je ne leur ai rien dit. Je savais que j'avais raison. Je savais que c'était le chemin de la paix. Et au bout d'un certain temps, ils ont

compris que j'avais raison. Ils ont vu les résultats. Nous avons obtenu la paix. »

C'était bien ça : l'audace et la clairvoyance dont Mandela avait fait preuve en engageant un dialogue avec les piliers du régime d'apartheid, et pour lesquelles il avait alors été durement critiqué par les siens. À quoi il faut ajouter sa conviction tenace que le seul moyen de parvenir à son objectif et d'éviter un bain de sang était de s'adresser directement à ses anciens ennemis. Et oui, à la fin, tous avaient compris qu'il avait raison. Il avait vaincu l'apartheid à force de générosité, et donné naissance à une nation qui avait su trouver le chemin de la paix.

Mandela replongea dans le silence aussi brusquement qu'il l'avait brisé, mais se décida soudain à terminer son assiette. Ce bref moment de lucidité fut cependant tout ce que je pus tirer de lui. Pendant le reste de ma visite, il concentra ce qui lui restait d'énergie sur l'exigence de nourrir son corps affaibli. Je fis quelques efforts pour poursuivre la conversation sans guère obtenir de résultat, et puis l'heure vint de prendre congé. Il leva les yeux, me serra la main et me fit le don d'un ultime sourire avant que je le quitte.

C'était un moment d'une grande tristesse, mais c'était aussi l'occasion de rendre grâce pour l'extraordinaire privilège qui m'avait été accordé : j'avais eu l'immense fortune de le connaître un peu et d'avoir été exposé pendant une partie de ma vie à son rayonnement. Qu'avais-je appris de lui ? Beaucoup de choses, et j'en retiens deux en particulier. En premier lieu, il m'a montré quelle était la plus précieuse des valeurs humaines. J'ai baptisé mon fils unique James Nelson, en hommage à mon père et à Mandela, et dès l'âge où il a commencé à parler, je me suis efforcé de lui faire comprendre que la chose la plus importante dans la vie était la générosité. Je n'attends pas de lui qu'il change le monde, mais j'espère qu'il sera capable de se comporter envers ses semblables avec la même bonté et générosité que Mandela envers Christo Brand ou John Reinders.

La deuxième leçon que je retiens de Mandela concerne un phénomène aussi simple que rare : il est possible d'être à la fois un homme politique et un être humain exceptionnels. Admiré et aimé de tous, Mandela était l'antithèse de ces leaders pervers aveuglés par

le pouvoir qui usent de leurs talents pour stimuler les pires instincts des masses qu'ils mobilisent.

Un jour, j'ai demandé à l'archevêque Desmond Tutu, un homme dont j'estime au plus haut point l'opinion sur Mandela, s'il pouvait me résumer l'homme en quelques mots. Un seul lui a suffi : « Magnanimité. » Tutu avait raison. Mandela faisait preuve de grandeur d'âme et de générosité dans l'usage qu'il faisait de son pouvoir. Et de même dans sa vie privée. Au moment de conclure cette ultime visite à son domicile, j'espérais qu'il était resté suffisamment lucide pour prendre conscience qu'un dernier triomphe l'attendait, une marque de reconnaissance à la mesure de ce qu'il avait accompli mais surtout, et c'est cela qui est le plus important, il serait pleuré et célébré par tous ses compatriotes, qu'ils soient noirs ou blancs.

Je conserve précieusement dans mon souvenir toute une série d'images de Mandela. Mais mon souvenir le plus vif, c'est celui de ce vieillard juvénile de soixante quinze ans, en pleine possession de ses facultés, assis devant moi au lendemain de son élection à la présidence, dans le même bureau que les chefs d'État blancs qui l'avaient privé de liberté et avaient humilié son peuple. Il semblait avoir enfin réussi à assimiler la dimension gigantesque de son accomplissement. Quelques semaines auparavant, il avait vu ses compatriotes noirs et blancs bavarder ensemble dans les files d'attente des bureaux de vote à l'occasion des toutes premières élections démocratiques du pays. Il sourit en évoquant cette image qui le comblait de gratitude et de satisfaction et confortait son affection envers ses concitoyens. « C'est vraiment remarquable... », me dit-il. Et de sourire encore une fois, le regard un peu perdu, comme s'il évoquait la solitude de sa cellule de prison ou le moment de sa libération, quand il avait encore une montagne apparemment infranchissable à gravir. Il était assis tout près de moi, seul avec ses pensées, savourant la réalisation de son rêve. « Remarquable, dit-il à nouveau. Remarquable, remarquable... Oui, vraiment, remarquable. »

Remerciements

En premier lieu, je dois remercier mon vieil ami James Lemoyne, qui me connaît si bien qu'il savait que je devais écrire ce livre avant même que j'en prenne conscience. Cet ouvrage lui doit son existence, et James a été une source d'encouragements constants et de précieux conseils tout au long de sa rédaction.

Non seulement mon agent Anne Edelstein a été encore plus diligente qu'à son d'habitude dans la concrétisation de ce projet, mais elle a été ma première ligne de défense éditoriale. Ce n'est pas la première fois qu'elle en fait plus que ce qu'on peut exiger d'elle.

Mon éditeur chez HarperCollins, David Hirshey, son assistant, Sydney Pierce, d'autres membres de l'équipe sans oublier Susan Amster, l'avocat aux yeux de lynx, ont effectué un travail exceptionnel sur ce manuscrit, perfectionnant mes mots et mes pensées avec rigueur et pertinence. C'était un plaisir et un immense réconfort d'être dans de si bonnes mains.

Je voudrais aussi souligner ma dette envers les divers collègues avec lesquels j'ai collaboré à la réalisation d'une série de documentaires sur Mandela, notamment Cliff Bestall, Indra Delanerolle et David Fanning. Une bonne partie du matériau utilisé dans ce livre a été recueillie au cours du travail que nous avons accompli ensemble.

Enfin, un remerciement spécial à mon ami Michael Shipster qui connaît très bien les thématiques liées à Mandela et à l'Afrique du Sud, qui a eu la gentillesse de lire le manuscrit original et de me proposer de nombreuses améliorations. Remerciements aussi et plus que jamais à Sue Edelstein et mon fils James Nelson Carlin, qui je l'espère lira ce livre un jour (il a intérêt !) et apprendra à mieux comprendre la valeur de la générosité grâce à l'exemple de son illustre homonyme.

Et, pour finir, un grand merci à Marc Saint-Upéry pour avoir si bien traduit mon texte (c'est toujours une joie de me lire en français), dans un temps record.